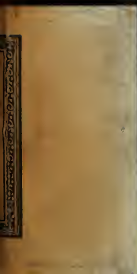

BIBLIOTECA NAZIONALE
DI
TORINO




BIBLIOTECA NAZIONALE DI TORINO
F
V 70

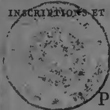
LE THÉATRE
DES GRECS,
PAR LE P. BRUMOY.

SECONDE ÉDITION COMPLETE,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE LA TRADUCTION D'UN CHOIX DE FRAGMENS DES POÈTES GRECS, TRAGIQUES ET COMIQUES.

Par M. Raoul-Rochette,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE, ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, etc, etc.



PARIS,

ez Mme Ve Cussac, rue Montmartre, N. 30.

1821.

pénétrés de l'idée que ses Bucoliques sont peut-être de tous ses ouvrages le plus difficile à faire passer dans notre poésie. Telle était l'opinion de l'immortel traducteur des Georgiques, de ce grand poëte, sur qui l'amitié, sur qui les Muses ont à verser tant de larmes, et dont l'Europe entière vient de répéter le nom avec un cri d'admiration et de douleur.

Virgile, dans ses églogues, avait donné la mesure de son génie. L'œil pénétrant de Cicéron y avait découvert l'auteur des Georgiques et de l'Énéide.

Spes altera Romæ!

[illegible] de Mantoue, avec une flexibilité

LE THÉATRE
DES GRECS,
PAR LE P. BRUMOY.

TOME VII.

Imprimerie de Mme Ve Cussac, rue Montmartre, N°. 30.

LE THÉATRE
DES GRECS;
PAR LE P. BRUMOY.

SECONDE ÉDITION COMPLÈTE,

Revue, corrigée et augmentée de la traduction d'un choix de fragmens de poëtes grecs, tragiques et comiques.

Par M. Raoul-Rochette,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE, ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.





A PARIS.
CHEZ Mme Ve CUSSAC.
M. DCCC. XXI.

EXPLICATION DE LA FIGURE
DE CE VOLUME.

Elle représente Alceste mourante. Son fils et sa fille sont à ses pieds, Admète est près d'elle, dans l'abandon du désespoir. Le père et la mère d'Admète consolent Alceste. Ce morceau fait partie d'un bas-relief antique, publié par Winckelmann, dans ses *Monumenti antichi ined.* n° 86.

SUJET
DE L'HIPPOLYTE
D'EURIPIDE.

THÉSÉE, onzième roi d'Athènes [1], ayant trempé ses mains dans le sang de Pallas [2], son parent, pour des raisons d'État, se condamna à l'exil d'une année, suivant la loi des Athéniens, et se retira avec Phèdre, son épouse, à Trézène [3], où il faisait élever, sous les yeux du sage [4] Pitthée [5], Hippolyte, qu'il avait eu d'une [6] Amazone. Ce jeune

[1] Capitale de l'Attique, assez connue.

[2] Il était issu de Pandion, cinquième roi d'Athènes, et il avait des droits au trône.

[3] Ville du Péloponnèse dans une langue de terre qui s'avance sur la mer Égée, à l'extrémité de l'Argolide.

[4] Pitthée, descendant de Pélops, était un philosophe, un sage. Il voyait, dit-on, les choses futures, et les prédisait.

[5] Il fallait ajouter que Pitthée était aïeul de Thésée lui-même, comme étant père d'Éthra, femme d'Égée.

(Note de l'ancien éditeur).

[6] Thésée, de concert avec Hercule, combattit les Amazones, et en emmena une en Grèce, c'était *Hippolyté*, dont il eut Hippolyte. D'autres veulent que cette amazone fût Antiope.

prince, uniquement occupé de l'étude de la sagesse et des amusemens de la chasse, ennemi d'ailleurs de l'amour et de Vénus, s'attira l'indignation de cette déesse. Pour se venger de ses dédains, Vénus inspire à Phèdre une violente passion pour lui. Phèdre tâche en vain d'étouffer cet amour naissant. Sa plaie se rouvre à Trézène par la vue d'Hippolyte. Sa confidente vient à bout de tirer d'elle l'aveu de cette coupable flamme; et, pour sauver les jours de sa maîtresse qui veut mourir, elle emploie ses efforts à gagner le fils de Thésée. Celui-ci rejette avec horreur cette affreuse proposition; mais, comme on lui avait extorqué un serment pour l'engager à se taire, content d'un sanglant reproche, il garde le silence sur cette aventure. Phèdre cependant, au désespoir de se voir diffamée, jure la perte d'Hippolyte. Elle prend le parti, pour mettre à couvert son honneur, de l'accuser la première dans une lettre, et se donne ensuite la mort. Thésée, qui était absent, revient sur ces entrefaites; et, abusé par ce funeste écrit, il abandonne son fils, sans autre examen, à la vengeance de Neptune, qui lui avait promis d'exaucer trois de ses

vœux. Hippolyte devient la victime de la crédulité de Thésée. Mais Diane rend enfin l'honneur à l'innocent opprimé, et détrompe son infortuné père. Voilà en gros le sujet d'Euripide, et la conduite qu'il a suivie dans cette pièce. Elle fut jouée et couronnée avec un applaudissement universel, sous l'archonte Épameinon, la troisième année de la guerre du Péloponnèse, et c'est ce qui lui a conservé le titre d'*Hippolyte couronné* [1]. Le poëte avait alors trente-cinq ans [2].

[1] Euripide avait fait un autre *Hippolyte*, sous le nom d'*Hippolyte caché*. M. Brunck croit que le plan de cette pièce (qui avait précédé *Hippolyte couronné*, et dont il ne nous reste que de très-courts fragmens) ressemblait assez à celui de la tragédie de Sénèque. L'épithète donnée à la tragédie dont on va lire la traduction, est peut-être tirée de la couronne qu'Hippolyt offre à Diane dès la première scène, comme le P. Brumoy le fait remarquer.

[2] C'est une inadvertance. A cette époque, Euripide avait cinquante-un ans au moins, ou cinquante-sept, suivant les marbres d'Oxford. Ameinon ou Epameinon fut archonte la quatrième année de la 87e olympiade. Euripide eut le premier prix; Iophon le second, Ion le troisième.

PERSONNAGES.

VÉNUS, } déesses.
DIANE, }
THÉSÉE, roi d'Athènes.
PHÈDRE, son épouse, fille de Minos et de Pasiphaé.
HIPPOLYTE, fils de Thésée et d'Hippolyté amazone.
CHOEUR de femmes de Trézène.
LA CONFIDENTE [1] de Phèdre.
UN OFFICIER du palais.
AUTRE OFFICIER.
UNE FEMME DU PALAIS.
CHASSEURS, suivans.
SUITE D'HIPPOLYTE, de THÉSÉE et de PHÈDRE.

La scène est aux portes du Palais de Thésée, à Trézène.

[1] Grec : *La nourrice.*

HIPPOLYTE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

VÉNUS.

Suis-je donc cette célèbre Vénus [1], si renommée dans les cieux, et si respectée sur la terre? Quoi! je comble d'honneurs ceux qui sont soumis à mon empire [2], je sais dompter la fierté des rebelles (car enfin les dieux ne sont pas insensibles aux hommages des mortels, et l'on sentira bientôt la vérité de mes paroles) : cependant le fils de Thé-

[1] « Je suis une déesse souvent invoquée par les mortels et célèbre dans les cieux, je suis Cypris. Tous les êtres qui peuplent les mers jusqu'aux bornes atlantiques, tous ceux qui jouissent de la clarté de l'astre du jour sont soumis à mon empire : je comble de mes faveurs ceux qui respectent ma puissance; je renverse au contraire ceux qui s'élèvent orgueilleusement contre moi. »

Æneadum genitrix, hominum divumque voluptas,
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras. Lucr. I.

[2] Imitation de Racine, acte I, sc. 1 :
Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domptés!

sée, ce prince né d'une Amazone, cet élève du superbe[1] Pitthée[2], cet Hippolyte, le dirai-je? seul de tous les citoyens de Trézène, il ose me traiter comme la dernière des divinités[3]. L'amour et l'hyménée sont pour lui un objet d'horreur. Content d'honorer Diane, qu'il élève injustement au-dessus des autres déesses, il s'élève lui-même au-dessus des faiblesses humaines : il ne se plaît qu'avec elle ; avec elle il fréquente les forêts, et ne songe qu'à pousser ses chiens sur les animaux effrayés. Couple perfide[4], je ne te porte point

[1] *Pur, chaste, innocent.* C'est avec raison que Walckenaër critique cette épithète de *superbe*, substituée par le P. Brumoy.

[2] Imitation de Racine, acte I, sc. 1 :

Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte,
Implacable ennemi des amoureuses lois,
Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois?
Vénus, par votre orgueil, si long-temps méprisée,
Voudrait-elle à la fin justifier Thésée?

[3] Λέγει κακίστην δαιμόνων πεφυκέναι.

« Il soutient que je suis la pire des divinités. » C'est-à-dire la plus malfaisante. (Note de l'ancien éditeur).

[4] Dans ce couple perfide, il serait assez étonnant que Vénus comprît Diane; aussi ne s'agit-il ici ni de Diane, ni de couple perfide. La méprise du traducteur vient de ce que dans cette phrase τούτοις οὐ φθονῶ, il a cru que τούτοις se rapportait à des personnes, et point du tout, c'est à des choses, pour m'exprimer avec la grammaire. Voici la vraie interprétation : « Je ne fais pas » un crime à Hippolyte de ces plaisirs : (ceux de la chasse) eh ! » que m'importe à moi? mais les outrages qu'il me fait continuel» lement, je prétends l'en punir, et dès aujourd'hui. » (Note de l'ancien éditeur.)

envie. Eh! que pourrais-je t'envier? mais enfin Hippolyte est criminel à mes yeux : il suffit. Je saurai m'en venger aujourd'hui. Tout est préparé depuis long-temps pour ma vengeance. Elle me coûtera peu.

Sorti de la maison de Pitthée, il arrivait à Athènes pour être spectateur d'une cérémonie [1] sacrée. Phèdre le vit (c'est l'épouse de son père), elle l'aima [2]. Je fis couler moi-même un violent amour dans le cœur de cette princesse. Embrasée de ces feux avant que d'arriver à Trézène, elle bâtit en mon nom un temple magnifique. L'ab-

[1] La cérémonie dont il est ici question, est celle qu'on faisait aux fêtes de Cérès, et qu'elle établit elle-même dans l'Attique, comme un gage de sa constante protection, pour y avoir été bien reçue, lorsqu'elle cherchait sa fille Proserpine, que Pluton avait enlevée.

[2] Imitation de Racine, acte I, sc. 3 :

Athènes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler,
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.
Je reconnus Vénus, et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourmens inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner;
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner....
Vaines précautions, cruelle destinée!
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné.
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.

sence d'Hippolyte avait redoublé son amour, et c'était pour s'en guérir [1] qu'elle avait consacré cet édifice à Vénus. Mais à peine Thésée a-t-il quitté [2] la terre de Cécrops, toute fumante du sang des Pallantides [3] dont il s'était souillé [4]; à peine a-t-il abordé en ces climats [5], pour se condamner à l'exil ordinaire d'une année, que Phèdre noyée de pleurs et frappée [6] d'un mal qu'elle taît, s'est vue dépérir lentement par ce silence même [7]. Non,

[1] Rien ne dit dans le grec que Phèdre eût fait construire ce temple à Vénus pour se guérir de son amour. Tzetzès dit, au contraire, dans ses *Commentaires sur Lycophron*, qu'en élevant cet édifice sacré, son intention était de voir sa flamme couronnée, et dans ce dessein, elle lui donna le nom de ναὸς Ἐρωτικὸς, *Templum Amatorium*. (Note de l'ancien éditeur.)

[2] l'Attique, royaume de l'ancien Cécrops.

[3] Enfans de Pallas.

[4] Pallas fut un roi de cette partie de l'Attique qui s'étendait le long de la mer; il était fils de Pandion, et, par conséquent, proche parent de Thésée. Après la mort d'Égée, il aspira à la royauté de toute l'Attique; mais Thésée le fit périr avec tous ses enfans, ne réservant que la seule Aricie, inconnue à Euripide, mais qui figure dans la *Phèdre* de M. Racine; c'est pour ce meurtre que Thésée fut obligé de s'exiler d'Athènes pendant une année, conformément à la loi du pays. (Note de l'ancien éditeur.)

[5] Coutume ou loi des Grecs assez marquée par ce vers, et dans la tragédie d'*Iphigénie en Tauride*; car Oreste, après avoir tué sa mère, s'exile lui-même.

[6] Imitations de Racine, acte I, scène 1 :

Phèdre atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire, etc.

[7] Σιγῇ est ici un adverbe qui veut dire *en silence*, sans oser s'ouvrir à personne. (Note de l'ancien éditeur.)

non, je ne souffrirai pas que cet amour s'éteigne dans son sein. Je ferai découvrir ce mystère à Thésée. Le père furieux chargera son fils d'horribles imprécations. Neptune s'est engagé à ratifier trois de ses vœux. Ce dieu l'exaucera sans doute, et mon ennemi périra [1]. Je sais que Phèdre m'est fidèle : il n'importe; il faut qu'elle périsse. Ses jours ne me sont pas assez chers pour les sauver au prix de ma vengeance. Immolons une victime innocente pour nous venger d'un perfide. Mais sortons de ce palais [2]. J'aperçois Hippolyte; il revient de la chasse. Sa nombreuse suite chante avec lui des hymnes en l'honneur de Diane; il chante, et il ignore que les portes de la mort s'ouvrent pour lui; il ignore qu'il a vu son dernier jour. Sortons.

SCÈNE II [3].

HIPPOLYTE, suite d'HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE chante.

Suivez, mes amis, suivez-moi, secondez ma

[1] Le traducteur a suivi une correction de Sam. Petit, qui ne paraît pas admissible. Il vaut mieux traduire, en suivant la leçon des manuscrits : « Phèdre, malgré l'éclat des vertus et de la naissance, doit être enveloppée dans le châtiment que j'inflige. »

[2] *De ce lieu.* Elle ne répète pas le mot *sortons* à la fin de ce discours.

[3] C'est ici, à proprement parler, que commence la tragédie, et la première scène n'est qu'un prologue un peu trop détaillé, et qu'on pourrait retrancher à la rigueur.

voix, et ne cessez de chanter Diane, l'aimable Diane, notre déesse tutélaire.

Suite D'HIPPOLYTE en chantant.

Respectable divinité, fille de Jupiter et de Latone, vous qui surpassez en beauté toutes les déesses qui rehaussent l'éclat des lambris célestes, recevez mes vœux et mes adorations.

HIPPOLYTE.

Recevez les miennes, ô la plus charmante des beautés immortelles.

Il cesse de chanter.

[1] Je vous offre cette couronne [2] pour votre statue. Daignez l'accepter de mes mains. J'en ai cueilli les fleurs dans une riante prairie où le berger n'ose conduire ses troupeaux, et que la faucille a respectée. L'abeille seule a droit d'y errer au printemps; une eau pure l'arrose, et l'aimable pudeur y règne toujours. Elle est ouverte à ceux qui ont puisé la vertu que vous chérissez, non dans une vaine étude, mais dans la nature elle-même. C'est à eux qu'il est permis en tout temps d'y cueillir ces aimables fleurs, chose interdite aux profanes. Ainsi, chère déesse, ne dédaignez

[1] Ceci est une espèce d'allégorie sur les avantages du célibat.

[2] Peut-être Hippolyte est-il aussi nommé ΣΤΕΦΑΝΗΦΟΡΟΣ, *portant couronne*, à cause de cette scène.

pas d'orner votre chevelure de cette couronne, que d'innocentes mains ont tissue. Seul parmi les mortels, c'est à moi qu'est réservé l'honneur de vous faire ce don précieux. J'habite avec vous, avec vous je m'entretiens; et, quoique vous soyez cachée à mes yeux, j'entends votre divine voix. Faites, je vous conjure, que la fin de mes jours réponde à leur commencement!

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN OFFICIER de la suite d'HIPPOLYTE.

L'OFFICIER [1].

Prince [2] égal aux dieux, car tel est le nom qui convient à nos maîtres, oserais-je vous donner un conseil salutaire?

HIPPOLYTE.

Parlez, je vous écouterai : autrement, je me piquerais en vain de sagesse.

L'OFFICIER.

Savez-vous quelle est la loi commune établie pour tous les hommes?

[1] Ces sortes d'officiers étaient de véritables esclaves. Il tient à Hippolyte le même discours que Théramène dans Racine.

[2] « Prince, (car c'est aux dieux qu'est réservé le nom de maître.) » Ce vers rappelle un passage de Xénophon dans la *Retraite des dix mille* : « N'adorez aucun homme comme votre maître, réservez aux dieux cet honneur. »

HIPPOLYTE.

Quoi? que voulez-vous dire?

L'OFFICIER.

Cette loi, c'est d'éviter le faste, et de ne point chercher à se distinguer du reste des mortels.

HIPPOLYTE.

Je ne l'ignore pas. C'est à juste titre que l'orgueil est haï.

L'OFFICIER.

Y a-t-il, à votre avis, du plaisir à être humain?

HIPPOLYTE.

Beaucoup sans doute, et l'avantage qu'on retire de l'humanité coûte peu [1].

L'OFFICIER.

Pensez-vous que les dieux adoptent ces maximes comme nous?

HIPPOLYTE.

Qui pourrait en douter? ce sont les hommes qui prennent pour modèle la conduite des dieux.

L'OFFICIER.

Pourquoi donc ne payez-vous pas le tribut de vos respects à une déesse.....

[1] L'OFFICIER.

« Les mœurs faciles ont-elles quelque charme?

HIPPOLYTE.

« Assurément : et on en retire des avantages qui coûtent peu. »

HIPPOLYTE.

Quelle déesse? ami; prends garde au nom que tu vas prononcer.

L'OFFICIER.

C'est Vénus. Eh! ne préside-t-elle pas aux portes de votre palais [1] ?

HIPPOLYTE.

Dévoué à l'innocence, ce n'est que timidement et de loin que j'ose la saluer.

L'OFFICIER.

C'est pourtant la déesse à la mode [2], et l'objet du culte des mortels.

HIPPOLYTE.

Chacun a ses dieux et ses amis. L'inclination décide de nos attachemens.

L'OFFICIER.

Trop heureux Hippolyte, si vous pouviez goûter la véritable sagesse!

HIPPOLYTE.

Je hais les divinités qui ont besoin des ténèbres.

[1] Les statues des dieux sur les portes et aux avenues des maisons, marquaient qu'on les choisissait pour ses dieux tutélaires.

[2] C'est une expression familière, et qui d'ailleurs n'est point dans le grec. L'officier dit à Hippolyte: « C'est cependant une » déesse auguste, σεμνὴ, dont le culte est célèbre parmi les mor- » tels ». (Note de l'ancien éditeur.)

On y plonge les urnes pour y puiser de l'eau. Là une de mes compagnes[1] lavait dans le courant du ruisseau des vêtemens de pourpre, qu'elle exposait ensuite sur le penchant du rocher, aux rayons ardens du soleil. C'est d'elle que j'ai appris d'abord la maladie de notre reine.

ANTISTROPHE I.

Phèdre, me disait-on, renfermée dans l'intérieur de son palais, et attachée sur un lit de douleur, a couvert sa tête d'un voile léger. Mais hélas! qu'apprends-je aujourd'hui! Voici le troisième jour qu'elle languit sans nourriture? et atteinte d'un mal qu'elle ignore, elle est résolue de finir sa triste destinée.

STROPHE II.

Quoi! donc, malheureuse reine, êtes-vous agitée par les fureurs de [2] Pan, ou d'Hécate? des Co-

[1] Voilà des mœurs bien étrangères à notre goût! Une matrone laver elle-même ses vêtemens à la fontaine, ou du moins s'y entretenir de nouvelles! C'est comme les héros d'Homère, qui se préparaient eux-mêmes de quoi manger. J'avoue qu'il faut quelqu'effort d'esprit pour trouver ces mœurs aussi belles que les nôtres. Je ne m'amuserai point à les relever par leur simplicité, et par l'innocence de ces heureux temps, où la vertu seule, non le luxe, distinguait les rangs et les personnes. Mais aussi il me parait juste qu'en blâmant ces coutumes, on ne les déprime pas au préjudice de l'ouvrage du poëte qui a dû nous les peindre telles qu'il les a trouvées. On fait bien grâce aux absurdités de la fable, pourquoi pas aux mœurs antiques?

[2] Pan, dieu des forêts, et Hécate, déesse nocturne, étaient censés inspirer ces craintes, qui dégénéraient en manie, et cela

rybantes, ou de Cybèle[1], seriez-vous punie par la déesse des chasseurs pour avoir manqué à lui faire des sacrifices! car elle étend son pouvoir sur la terre[2], sur Limné et sur les flots.

ANTISTROPHE II.

Seriez-vous jalouse de quelque rivale que Thésée vous aurait préférée en secret[3]? ne vous serait-il point arrivé de[4] Créte, votre patrie, quelque nouvelle désolante[5]? Peut-être est-ce aux douleurs d'une couche prochaine qu'on doit imputer la langueur mortelle qui semble accabler vos sens.

sans doute parce que la solitude des bois, et la sombre horreur des ténèbres causaient naturellement de l'effroi. Car les anciens divinisaient les causes naturelles. Du dieu Pan vient le terme de *terreur panique*. Quant à Cybèle et à ses prêtres les Corybantes, on sait que, pour empêcher Saturne d'entendre les cris du petit Jupiter, ils battaient du tambour, et que leurs successeurs, en mémoire de ce fait, se livraient quelquefois à une fureur qu'ils communiquaient par contagion aux spectateurs effrayés. C'étaient les trembleurs et les fanatiques d'alors.

[1] Grec : *Qui court les montagnes.*

[2] Espèce d'académie ou plutôt de *gymnase*, dans lequel la jeunesse de Trézène s'exerçait au manège, et qui était consacrée à Diane, déesse de la chasse. Ce nom *Limné*, qui signifie marais, peut faire croire que ce gymnase était le long d'un marais, ou sur un marais desséché.

[3] Je crois que c'est le vrai sens du grec : cependant on devrait, suivant d'autres interprètes, traduire ainsi : *Ou quelqu'un n'a-t-il point pris dans votre lit la place de Thésée?*

[4] Crète, aujourd'hui Candie, la plus grande île de la mer Égée.

[5] « N'est-ce point là le sujet des pleurs dont vous arrosez votre

ÉPODE.

Triste condition que celle des femmes ! on dirait que le mal, devenu plus fort par leur faiblesse, habite toujours avec elles, sur-tout dans les douleurs de l'enfantement qui pénètrent jusqu'à l'esprit. Je les ai quelquefois éprouvées. Chaste Diane, dont la main secourable daigne nous soulager, c'est alors que j'ai eu recours à vos soins. Oui, toujours invoquée par mes vœux ardens, c'est alors que votre présence et celle des autres divinités ont adouci mes maux.

Mais je vois une femme qui s'avance, courbée sous le poids des ans. C'est celle qui a allaité Phèdre [1] ; elle la conduit hors du palais. Que vois-je? un nuage sombre obscurcit le visage de la reine. Qu'un désir curieux me presse de pénétrer ce mystère ! quel chagrin a pu flétrir ainsi sa beauté?

» couche solitaire? — les douleurs de l'enfantement ont suffi trop » souvent pour troubler la raison d'un sexe faible et délicat. Je » les ai moi-même éprouvées; j'ai senti mon sein déchiré. J'appe- » lais Diane à mon aide, etc. »

[1] La nourrice de Phèdre. Voy. la remarque sur ce personnage tragique, tom. V, page 322.

SCÈNE VI[1].

PHÈDRE, SA CONFIDENTE, Suite, LE CHOEUR.

LA CONFIDENTE.

O déplorable vie que celle des hommes, ô mal cruel! Eh! bien, madame, que vous faire? que ne faire pas? voici la lumière du jour que vous avez tant souhaité de revoir. Vous voici hors du palais, étendue sur un siége qui vous tient lieu d'un lit importun. Car, hélas! vous ne nous parliez que de venir en ces lieux, prête sans doute à retourner bientôt dans votre appartement. Je connais vos inquiétudes. Nul objet ne peut les fixer. Ce que vous désirez est-il présent, il vous ennuie; est-il absent, il vous paraît plein de charmes[2]. Comment remplir tant de vœux qui se détruisent l'un l'autre? ah! qu'un malade est bien moins à plaindre que ceux qui le servent; il n'est chargé que du poids de son mal. Ceux-ci, outre la douleur de le voir souffrir, sont encore accablés de peine et de travaux. O triste vie que celle des humains! soucis éternels! nul repos; voilà notre apanage. O ténèbres! vous nous cachez un bien mille fois plus

[1] C'est ici qu'on aurait dû indiquer le commencement du second acte, et non après la scène suivante, où l'action visible n'est point interrompue.

[2] Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire! etc.
RACINE, acte I, sc. 3.

doux que la vie. Pourquoi donc aimer si éperdûment le jour qui nous éclaire? il nous éblouit par son vain éclat. Hélas! c'est que nous ignorons le prix de cette autre vie que nous ne goûtons pas; c'est que, séduits par mille fables [1], nous connaissons peu ce qui se passe dans les royaumes souterrains.

PHÈDRE.

Qu'on m'élève un peu [2], ayé...... qu'on soutienne ma tête languissante [3] ...... hélas! chères amies, toute ma force m'abandonne, ah!....... soutenez mes bras, vous autres (*à ses femmes*); ce vain ornement [4] me pèse sur la tête. Otez-le; laissez flotter les boucles de mes cheveux. Ah [5]!..

[1] Ce texte prouve que les Grecs, même en croyant l'immortalité de l'âme et la vie future, n'ajoutaient point foi aux fables des poëtes sur ce sujet. Plutarque le dit nettement dans son traité *de la Manière de lire les Poëtes*. C'est pour la suite de cet ouvrage que je prie le lecteur d'observer la distinction que faisait, même le peuple, d'une religion réelle et d'une religion fabuleuse.

[2] Voici la nature elle-même. Peut-être une peinture si ressemblante nous déplairait aujourd'hui. — Pourquoi déplairait-elle, si la diction française était digne de l'original, où tout est noble, en même temps que naturel? R.-R.

[3] Je ne me soutiens plus; ma force m'abandonne.
Racine, acte I, sc. 3.

[4] Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèsent!
idem.

[5] « Soulevez mon corps..... redressez ma tête. Mes membres » affaiblis sont prêts à se dissoudre : soutenez ces mains défail-

LA CONFIDENTE.

Reprenez vos esprits, madame. Pourquoi vous agiter ainsi? le repos et la fermeté d'âme rendront vos maux plus légers. Telle est la condition humaine, il faut savoir souffrir.

PHÈDRE.

Dieux [1], que ne puis-je, au courant d'une onde pure, puiser de l'eau pour étancher ma brûlante soif! que ne suis-je couchée à l'ombre des forêts, dans une prairie émaillée!

LA CONFIDENTE.

Que dites-vous, madame? songez-vous que vous êtes entourée d'une troupe de femmes, et que ces discours sans suite découvrent la manie qui saisit votre esprit?

PHÈDRE.

Qu'on me conduise sur les montagnes [2]. Par-

» lantes, ô fidèles esclaves. Ce diadème est un poids pour moi. » Ote-le, laisse flotter sur mes épaules les boucles de mes che- » veux. »

[1] Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière!

RACINE, même scène.

On peut remarquer dans la suite de cette scène, et dans l'acte suivant, que M. Racine n'a pas porté aussi loin qu'Euripide le beau désordre qu'exprime Phèdre.

[2] « Conduisez-moi à la montagne. Je vais dans la forêt, au mi-

tons, allons dans les bois, poursuivons les cerfs à la suite des chiens. Dieux! que ne m'est-il permis de les animer de la voix, d'approcher le dard [1] de ma chevelure, et de lancer de ma main le trait rapide sur la tremblante proie!

LA CONFIDENTE.

De quels soucis allez-vous occuper votre pensée, madame? qu'a de commun avec vous l'appareil de la chasse? Pourquoi désirer si ardemment d'être assise sur les bords d'un ruisseau? n'avez-vous pas près de vos tours une source féconde pour contenter vos désirs?

PHÈDRE.

Déesse de Limné, qui présidez à l'exercice des fougueux coursiers, que ne suis-je dans la carrière, occupée moi-même à dompter un cheval [2] plein de feu!

» lieu des pins que parcourent les chiens meurtriers qui s'élan-
» cent sur les cerfs tachetés. Au nom des dieux!..... je brûle de
» pousser des cris pour animer les chiens, d'approcher de ces
» blonds cheveux le javelot de Thessalie, de lancer le trait d'une
» main sûre et victorieuse. »

[1] Grec : ὅρπακα. Ce mot signifie *dard*; le grec ajoute *thessalien*, parce que la figure du dard et la manière de le lancer était d'une invention thessalienne. On ne saurait lancer un javelot qu'on ne l'approche vers la tête.

[2] Grec : *Des chevaux vénitiens*. Les Vénitiens ou Hénètes étaient des peuples de Paphlagonie, qui, après la guerre de Troie, s'emparèrent, dit-on, sous la conduite d'Antenor, de cette partie

LA CONFIDENTE.

Quel discours vient encore de vous échapper, princesse ? ardente à la chasse vous poursuiviez tout à l'heure les cerfs sur la cime des montagnes ; et vous voici présentement dans une carrière où vous domptez un coursier ! ah, madame, il n'est pas difficile d'apercevoir qu'une divinité ennemie étonne et agite cruellement vos esprits [1].

PHÈDRE.

Insensée [2], qu'ai-je fait? où ai-je laissé égarer ma raison ? je l'ai perdue. Une divinité barbare me l'a ravie. Ah! que je suis malheureuse! (*à sa confidente*) approche : remets mon voile pour me cacher. Je rougis de ce que j'ai prononcé. Cache-moi, te dis-je. Les larmes tombent malgré moi de mes yeux : mon visage se couvre de honte et de confusion ..... agréable et cruelle folie ! mon erreur m'est chère, et la raison m'importune.

de l'Italie, qu'on appelle aujourd'hui *Venise*. Ils excellaient dans le soin d'élever et de dresser les chevaux. Denys le Tyran tirait de ces peuples ceux dont il se servait dans les combats équestres.

[1] « Nous avons besoin de tout l'art des devins pour juger quel » est le dieu qui vous agite et qui trouble vos sens. »

[2] Insensée, où suis-je? et qu'ai-je dit?
Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit?
Je l'ai perdu; les dieux m'en ont ravi l'usage;
OEnone, la rougeur me couvre le visage;
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.
RACINE, acte I, sc. 3.

Eh bien, livrons-nous à une erreur insensée, et mourons [1].

LA CONFIDENTE.

Voici votre voile [2] : vous êtes obéie ; que ne puis-je mourir à mon tour ! l'expérience m'a coûté bien des années ; mais enfin, je ne le sens que trop, il vaudrait mieux pour le repos des hommes, naître peu sensible à l'amitié, que d'en être comme moi la victime. Il serait plus doux d'être maître d'aiguiser ou d'émousser sa sensibilité, que d'en avoir l'âme toute pénétrée : car qu'un seul cœur souffre pour deux autant que je souffre pour elle, c'en est trop. Une douleur telle que la mienne est un fardeau insupportable. On dit bien vrai, que les amitiés humaines traînent après elles plus de soucis que de charmes, et qu'elles sont plus nuisibles qu'utiles au repos de nos jours. Rien de trop ; cette maxime est préférable à celle qu'on lui oppose, et tout sage sera de mon avis [3].

[1] « La raison qui m'est rendue me plonge dans la douleur ; l'égarement est un malheur sans doute, mais il vaut mieux encore périr sans connaître son sort. »

[2] La confidente dit en voilant la tête de Phèdre : « Vous êtes obéie.... Oh ! quand viendra la mort me couvrir d'un voile pareil ! » (Elle fait allusion à l'ancien usage qui était de jeter un voile sur ceux qui venaient d'expirer). Elle moralise ensuite : « L'expérience de bien des années m'a rendue savante, etc. »

[3] La reine voilée et livrée à sa confusion fait cesser la scène et l'acte, comme si elle sortait du théâtre ; mais sa présence muette fait dans la suite un effet admirable.

ACTE II[1].

SCÈNE PREMIÈRE.

PHÈDRE couchée, suite; LA CONFIDENTE, LE CHOEUR.

LE CHŒUR, à la confidente de Phèdre.

Fidèle dépositaire des ennuis de la reine, vous qui l'avez élevée et nourrie de vos mains, vous nous voyez sensibles au mal surprenant qui la consume: mais nous ignorons quel il est. Pourrions-nous l'apprendre de votre bouche?

LA CONFIDENTE.

Je l'ignore comme vous. C'est en vain que je l'ai pressée de me le dire; elle s'obstine à le taire.

LE CHŒUR.

Quoi? vous n'en savez pas même la cause?

LA CONFIDENTE.

Aussi peu que le reste. La reine me cache tout.

LE CHŒUR.

Quelle me paraît affaiblie! que ses attraits sont changés!

[1] L'acte a commencé dès la scène précédente.

LA CONFIDENTE.

Eh, le moyen qu'ils ne le soient pas ? Trois jours se sont écoulés pour elle sans nourriture [1].

LE CHŒUR.

Est-ce trouble involontaire ? est-ce dessein formé de mourir ?

LA CONFIDENTE.

Il faut bien qu'elle ait résolu de se procurer la mort, puisqu'elle a résolu de ne plus soutenir un reste de vie languissante.

LE CHŒUR.

Vous me surprenez étrangement [2]. Mais cela peut-il plaire à son époux ?

LA CONFIDENTE.

Elle dissimule son mal. Elle assure qu'elle est pleine de santé et de vie.

LE CHŒUR.

Mais quoi ? en jetant un regard sur elle, ne voit-il pas des marques trop visibles du contraire ?

[1] Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,
Depuis que votre corps languit sans nourriture.
RACINE, acte I, scène 3.

[2] Dans Euripide ces deux membres sont liés, et ne forment qu'une même phrase : « *Je suis bien sûre que tout ceci déplaît fort à Thésée.* » (Note de l'ancien éditeur.)

LA CONFIDENTE.

Pour comble de malheur [1], Thésée est absent [2]. Il est bien loin de ces lieux.

LE CHŒUR.

Et vous-même, que n'employez-vous la violence [3], s'il le faut, pour découvrir la cause de sa langueur, du trouble de ses esprits?

LA CONFIDENTE.

Hélas! j'ai tout tenté sans succès : mais j'y consens, je vais employer tout mon zèle; vous en serez témoins, et vous jugerez de ma tendresse pour ma souveraine.

[1] Ces mots ne sont pas dans le grec.

[2] M. Racine suppose aussi cette absence de Thésée, qui produit un si bel effet : mais il enchérit sur Euripide, en ce qu'il suppose que ce prince est aux enfers avec Pirithoüs pour enlever Proserpine, et par là il ménage adroitement le bruit de sa mort qui se répand à Trézène, et qui ranime le fol espoir de Phèdre.

[3] *Violence*. Ce terme est bien dur : Euripide se sert du mot ἀνάγκην, *necessitatem*; c'est-à-dire : « *Ne devriez-vous pas lui arra-* » *cher son secret à force d'importunités, ou de la presser?* » (Note de l'ancien éditeur.)

Cette remarque ne me parait pas fondée. Le mot *violence*, dans le style élevé, n'a pas la signification rigoureuse qu'on lui prête ici. Il rend très-bien le terme grec, et, ce qui le prouve, c'est que Racine l'a employé dans le même sens :

Quel fruit espères-tu de tant de violence? R.-R.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PHÈDRE[1].

LA CONFIDENTE.

Allons, princesse, oublions l'une et l'autre le passé. Devenez de votre côté plus traitable; éclaircissez ce front chargé de nuages; quittez un dessein funeste; et, s'il m'est échappé quelque parole qui vous ait déplu, je saurai à mon tour changer de langage. Quel est donc votre mal? est-il tel qu'il doive être secret pour d'autres que pour nous ? Voici des amies prêtes à vous secourir. Est-il réservé aux disciples d'Esculape ? donnez-nous la satisfaction de recourir à leurs conseils... Vous ne répondez rien. Il n'est point ici question de se taire, madame. Il faut, ou me répondre, si j'ai tort, ou me croire, si j'ai raison. Parlez.... Quoi ? que dites-vous ? tournez du moins les yeux vers moi.... Elle garde un silence glacé. Ah, que je suis à plaindre! Vous le voyez, chères amies[2], tous

[1] Il est probable que le lit ou le siège de Phèdre était au fond du théâtre, près de la porte du palais. Le chœur était sur le devant de la scène. La nourrice s'est approchée de lui, pendant la scène précédente, et dans celle-ci, elle revient vers le lit de sa maîtresse.

[2] Je crois cette expression trop peu respectueuse dans la bouche de la nourrice, en s'adressant aux femmes du chœur. L'expression grecque est *femmes ;* mais le P. Brumoy a bien senti qu'il fallait éviter ce mot, qu'il emploie néanmoins, acte IV, scène 4.

mes efforts sont superflus. Je gagne aussi peu à présent que par le passé. Mes conseils ne la touchaient point; aujourd'hui elle les rebute. Mais il n'en sera pas ainsi, cruelle; votre rigueur inflexible l'emporte sur l'inclémence de la mer [1]. Mourez donc ; mais sachez que si vous abandonnez vos enfans, ils seront chassés de la maison paternelle. J'en atteste cette fière Amazone qui a eu soin de leur ménager un maître. Vous souvient-il de ce fils de l'étrangère, de ce superbe ennemi de votre sexe, de cet Hippolyte?... [2]

[1] Vous trahissez enfin vos enfans malheureux,
Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,
Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,
A ce fier ennemi de vous, de votre sang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
Cet Hippolyte....,

PHÈDRE.

Ah dieux !

OENONE.

Ce reproche vous touche.

PHÈDRE.

Malheureuse, quel nom est sorti de ta bouche !

OENONE.

Hé bien, votre colère éclate avec raison ;
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
Vivez donc. Que l'amour, le devoir vous excite, etc.

RACINE, même scène.

[2] Littéralement : « Cette Amazone qui a donné un maître à vos » enfans, un bâtard dont les pensées sont plus hautes que la nais» sance; vous le connaissez trop, Hippolyte....

PHÈDRE.

Ah !

LA CONFIDENTE.

Je le vois, ce reproche vous pique [1].

PHÈDRE.

Ah ! tu me fais mourir. Au nom des dieux, ne prononce plus désormais ce funeste nom devant moi.

LA CONFIDENTE.

Voyez donc quelle est votre conduite. Ce nom vous est odieux ; votre haine est juste, et toutefois vous ne voulez pas prendre soin de vos jours pour sauver vos enfans !

PHÈDRE.

Je chéris mes enfans, tu peux m'en croire ; mais hélas ! qu'un souci plus cruel déchire aujourd'hui mon cœur !

LA CONFIDENTE.

Madame [2], vos innocentes mains ne se sont point baignées dans le sang ?

[1] Littéralement : *Vous touche;* c'est l'expression grecque que Racine a conservée.

[2] Quoi, de quelque remords êtes-vous déchirée?
Quel crime a pu produire un trouble si pressant?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent.

PHÈDRE.

Grâces au ciel, mes mains ne sont point criminelles:
Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles!

RACINE.

PHÈDRE.

Mes mains sont exemptes de crimes; que mon cœur ne l'est-il de même!

LA CONFIDENTE.

Auriez-vous joui [1] du plaisir secret de triompher d'un ennemi abattu?

PHÈDRE.

Non, c'est une main amie qui m'a perdue malgré elle et malgré moi.

LA CONFIDENTE.

Thésée vous aurait-il offensée?

PHÈDRE.

Ah! puissé-je moi-même ne l'avoir point offensé!

LA CONFIDENTE.

Quel est donc ce forfait énorme [2] qui vous force à mourir?

[1] Contre-sens manifeste; *ἐκτὸς πημονὴ*, *læsio extranea*, vaut autant qu'un maléfice reçu de dehors de la part de quelque ennemi. La confidente demande donc à Phèdre, si la vengeance de quelque ennemi n'aurait point jeté sur elle *un sort?* Les anciens donnaient beaucoup dans ces sortes de superstitions. (Note de l'ancien éditeur.)

[2] Et quel affreux projet avez-vous enfanté
Dont votre cœur encor doive être épouvanté?

PHÈDRE.

Je t'en ai dit assez, épargne-moi le reste...

RACINE, même scène.

PHÈDRE.

Laisse-moi mon secret [1]. Ce n'est point à cause de toi que je m'obstine à le cacher.

LA CONFIDENTE.

Non [2], cruelle, je ne souffrirai pas que vous me le céliez plus long-temps, ou bien j'expirerai à vos pieds.

PHÈDRE.

Malheureuse, que veux-tu? laisse mes mains. Que veux-tu de moi par cette violence?

LA CONFIDENTE.

Non, vous dis-je. Vous me voyez à vos genoux, je ne me relèverai point que vous n'ayez parlé.

PHÈDRE.

Si tu entends des malheurs, ils retomberont sur toi [3].

[1] Ἔα μ' ἁμαρτεῖν. οὐ γὰρ ἐς σ' ἁμαρτάνω.

Et c'est-à-dire : *Que t'importe mon forfait? ce n'est pas contre toi qu'il est commis.* (Note de l'ancien éditeur.)

OENONE.

[2] Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle déçue, etc.

PHÈDRE.

[3] Tu frémiras d'horreur, si je romps le silence.

RACINE, même scène.

LA CONFIDENTE.

Hé! que peut-il m'arriver de pire, ô ciel, que d'être privée de vous [1]!

PHÈDRE.

Mourons [2]; je mourrai du moins avec ma gloire et mon secret.

LA CONFIDENTE.

S'il vous est glorieux de mourir, pourquoi me cacher la cause de votre mort?

PHÈDRE.

Si je parle, cette gloire s'évanouit, et je me couvre d'infamie.

LA CONFIDENTE.

Si vous rompez le silence, vous en serez plus estimable à mes yeux.

PHÈDRE.

Retire-toi, te dis-je. Au nom des dieux, cesse de me presser; laisse mes mains.

ŒNONE.

[1] Hé, que me direz-vous, qui ne cède, grands dieux,
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux?

RACINE.

[2] Il y a dans le grec ὀλῇ, *peribis*; *tu mourras*, ou *meurs*. Il est évident que Phèdre parle ici à elle-même, et non à sa confidente. Le scholiaste adopte aussi ce sens, qui vaut mieux que celui-ci : *tu mourras*, *si tu m'entends*.

LA CONFIDENTE.

Je n'en ferai rien [1], puisque vous me refusez si injustement l'unique prix qu'exige ma fidélité.

[1] Réserviez-vous ce prix à ma fidélité?

. . . .

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés;
Par vos faibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHÈDRE.

Tu le veux, lève-toi.

OENONE.

Parlez; je vous écoute....

PHÈDRE.

O haine de Vénus! ô fatale colère!
Dans quel égarement l'amour jeta ma mère!

OENONE.

Oublions-les, madame, et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir!

PHÈDRE.

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée,
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

OENONE.

Que faites-vous, madame, et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui?

PHÈDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je mourrai la dernière et la plus misérable.

OENONE.

Aimez-vous?

PHÈDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

OENONE.

Pour qui?

PHÈDRE.

Eh bien, tu seras satisfaite. Je cède à ton importunité [1]. Lève-toi.

LA CONFIDENTE.

Parlez; me voilà prête à vous écouter.

PHÈDRE.

O ma mère [2], ô déplorable mère, de quel amour vous avez brûlé!

PHÈDRE.

Tu vas ouïr le comble des horreurs.
J'aime.... A ce nom fatal je tremble, je frissonne.
J'aime.....

OENONE.

Qui?

PHÈDRE.

Tu connais ce fils de l'Amazone,
Ce prince si long-temps par moi-même opprimé?

OENONE.

Hippolyte? grands dieux!

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé..

OENONE.

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace!
O désespoir! ô crime! ô déplorable race! etc.

RACINE, même scène.

[1] « *Je respecte la majesté de ta main.* » Le caractère de suppliante, et celui de nourrice la rendaient vénérable aux yeux de Phèdre.

[2] Pasiphaé, épouse de Minos, roi de Crète; elle était fille du Soleil et d'une nymphe. Les poëtes ont feint que Vénus, irritée de ce que le Soleil avait découvert aux dieux l'aventure de cette

LA CONFIDENTE.

Horrible objet de ses coupables désirs, un taureau..... mais pourquoi réveillez-vous ce souvenir, madame?

PHÈDRE.

O infortunée sœur [1], épouse de Bacchus......

LA CONFIDENTE.

Que faites-vous? pourquoi vous animer ainsi contre toute votre race?

PHÈDRE.

J'en suis la troisième, et je meurs la plus misérable.

LA CONFIDENTE.

Justement étonnée, j'attends où aboutira enfin ce discours.

déesse avec Mars, inspira un amour fatal à toute la race de Minos. Pasiphaé, disent-ils, s'abandonna à un taureau, de-là vint le Minotaure, moitié homme et moitié taureau, que Thésée tua dans le labyrinthe. L'histoire, autorisée par Plutarque, explique la fable, en disant que Pasiphaé aima un guerrier nommé Taurus, et que le fruit de leur passion fut un fils qui réunit les deux noms de Taurus et de Minos.

[1] Ariane. Minos, pour venger la mort de son fils Androgée, avait contraint les Athéniens de lui livrer pour tribut de jeunes enfans qu'il enfermait dans le labyrinthe pour y être dévorés par le Minotaure. Thésée fut livré comme les autres : mais Ariane qui l'aimait, le sauva par le moyen d'un fil qui lui servit à sortir du labyrinthe, après avoir tué le monstre. Thésée abandonna sa libératrice et son amante dans l'île de Naxos, où Bacchus la vit et l'épousa.

PHÈDRE.

Je t'ai dit assez la cause de mes maux.

LA CONFIDENTE.

Je n'en ignore pas moins ce que je veux savoir.

PHÈDRE.

Que ne peux-tu me prévenir [1], et dire toi-même ce qu'il faut que je dise [2]!

LA CONFIDENTE.

Hélas, suis-je prophétesse [3], pour pénétrer de pareilles obscurités?

PHÈDRE.

Sais-tu ce que c'est qu'une chose.... qu'on appelle *aimer ?*

LA CONFIDENTE.

Elle a ses douceurs et ses amertumes.

PHÈDRE.

Eh bien, j'éprouve l'un et l'autre [4].

LA CONFIDENTE.

Que dites-vous? ô ciel! vous aimez! et qui?

[1] Voici un endroit fort délicat, que M. Racine apparemment n'a pas aperçu.

[2] Ce sentiment si naturel et si naturellement exprimé, a cependant été parodié par Aristophane. Il met ce vers dans la bouche de Démosthène, dans sa comédie des *Chevaliers*.

[3] Cette femme ne connaissait guère ni les prophètes ni les prophétesses; il faut traduire: οὐ μάντις εἰμί: Ai-je le don de deviner?
(Note de l'ancien éditeur.)

[4] « Je n'en ai ressenti que les peines. » Rien de plus vrai par

PHÈDRE.

Tu connais le fils de l'Amazone.

LA CONFIDENTE.

Hippolyte ? ô dieux !

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé, non pas moi.

LA CONFIDENTE.

Juste ciel ! qu'entends-je ? me voilà perdue. Mes amies, cela est-il croyable ? non, je ne puis plus supporter la lumière. Jour détestable, lumière odieuse, je vais vous quitter pour toujours : adieu, ne me comptez plus au nombre des vivans. Quoi ! la pureté même [1] est entraînée malgré elle vers le crime ! Vénus est-elle donc déesse ? non, il faut qu'elle soit quelque chose de plus, pour avoir perdu Phèdre, ses enfans et moi-même avec eux.

LE CHŒUR.

O ciel ! avez-vous entendu ce qu'a dit la reine ? quel mal ! quel aveu [2] ! que n'ai-je expiré avant

rapport à Phèdre : aussi Euripide se sert du mot θατέρῳ, qui veut dire *l'un des deux*, non pas *tous les deux*. (Note de l'ancien éditeur.)

[1] « Quoi ! les plus sages, entraînées par une fatale nécessité, » s'oublient elles-mêmes ! Dites, après cela, que Vénus n'est pas » une déesse, et s'il se peut, quelque chose de plus, etc. » (Note » de l'ancien éditeur.)

[2] Les femmes du chœur se témoignent mutuellement leur sur-

que Phèdre fût tombée dans cet affreux délire! hélas, malheureuse princesse! dans quel déluge de maux vous voilà plongée! ô amertume, nourriture ordinaire des mortels! c'est fait de vous, ô reine; vous avez révélé votre honte; de quels jours ce jour fatal va-t-il être suivi! quel trouble il va produire dans votre maison! car hélas, nous le voyons trop; Vénus dans son courroux s'est acharnée à vous perdre. O princesse trop déplorable!

PHÈDRE.

Femmes [1] de Trézène [2], écoutez-moi pour la dernière fois [3]. Les longues nuits m'ont vue souvent occupée à rechercher la cause de la corruption générale de la vie humaine. Ce n'est point en suivant la nature que les hommes pèchent, me disais-je à moi-même; car enfin, la droite

prise. Cette phrase, *que n'ai-je expiré*, etc. est susceptible d'un sens plus naturel : le chœur s'adresse à l'amour sans le nommer : *Puissé-je périr avant que tu brises mon cœur!*

[1] M. le Beau, *Acad. des Belles-lettres*, tom. VIII, fait observer diverses allusions dans ce discours de Phèdre, soit au caractère des Athéniens, soit à d'autres circonstances.

[2] Grec : *Habitantes de cette extrémité de l'empire de Pélops*. Pélops, fils de Tantale, roi de Phrygie, passa en Élide, épousa Hippodamie, fille d'OEnomaüs, roi d'Élide, et s'empara de ce royaume, qui fut appelé depuis Péloponnèse, île de Pélops. Or Trézène, aujourd'hui Damala ou Pléda, est dans le Péloponnèse, à présent la Morée, et cette ville était frontière des états de Pélops.

[3] Elle leur parle cependant encore dans la suite. Aussi cette liaison est-elle du traducteur. (Note de l'ancien éditeur.)

raison est un guide qui les éclaire ; mais telle est notre faiblesse, que charmés du bien que nous connaissons tous, nous négligeons de le pratiquer, les uns par lâcheté, d'autres en préférant les charmes de la volupté à ceux de la vertu ; et combien de plaisirs nous séduisent ! les longs entretiens, l'oisiveté, mal si attrayant, et la mauvaise honte. Je dis la mauvaise ; car il est une sorte de honte qui sied. L'autre, cause la ruine des maisons.

Si la honte était toujours bien placée, un seul terme n'exprimerait pas un vice et une vertu, deux choses si différentes. Heureuse et ferme dans mes réflexions, je me flattais alors qu'aucun souffle empoisonné ne pourrait corrompre mon cœur ; mais, pour conduire votre esprit par la route que le mien a parcourue, suivez le fil de ma conduite secrète [1]. Dès que je sentis les premiers traits d'un criminel amour, je n'eus d'autre vue que de lutter avec fermeté contre un mal involontaire. Je commençai par l'ensevelir dans un silence profond. On sait assez que la langue est un dépositaire infidèle, qui, capable de corriger les pensées d'autrui, s'attire, en parlant, mille maux. Je me fis ensuite un

[1] « Apres avoir reconnu d'avance ces vérités, il n'est sans doute » aucun breuvage capable de me corrompre, au point de tomber » dans l'oubli de tous mes principes. Mais je vais vous expliquer « à vous-mêmes la route que mon cœur a suivie. »

devoir de me vaincre, et d'être chaste en dépit de Vénus. Enfin, mes efforts contre cette puissante divinité devenant inutiles, ma dernière ressource a été de recourir à la mort. Je ne crains point qu'on blâme un dessein si héroïque[1]. Eh! que puis-je souhaiter de plus juste, que d'avoir beaucoup de témoins de ma gloire, et de n'en point avoir de mon infidélité! Je n'ignorais pas l'opprobre de cet indigne amour. Mon sexe m'en faisait assez sentir toute l'horreur[2].

Périsse à jamais l'épouse infidèle qui, passant les bornes de la pudeur, osa la première souiller le lit de son époux! c'est des plus illustres maisons que ce funeste poison s'est répandu sur tout le sexe; car l'exemple des grands embellit le crime aux yeux du vulgaire[3]. Oui, je dé-

[1] *Si héroïque*. Ce mot est ajouté par le traducteur.

[2] « Je n'ignore pas que je suis femme, et par-là même odieuse. »

Quandquam haud falsa sum, nos odiosas haberi.

PLAUT. *Aulul.* II, 1.

[3] Je sais mes perfidies,
Œnone, et ne suis point de ces femmes hardies,
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.
Je connais mes fureurs, je les rappelle toutes :
Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes,
Vont prendre la parole, et prêts à m'accuser,
Attendent mon époux pour le désabuser.
Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre ?

teste [1] celles qui, plus chastes en paroles qu'en effet, couvrent d'un voile de vertu leurs égaremens cachés. De quel front, ô Vénus, osent-elles lever les yeux sur leurs époux? ne craignent-elles point que les ténèbres mêmes, complices de leurs horreurs, ne les exposent au grand jour; que les voûtes et les murs ne prennent la parole pour les accuser? Voilà, chères amies, voilà ce qui me détermine à mourir. Il ne sera pas dit que j'aie déshonoré mon époux, ni que j'aie couvert de confusion mes tristes enfans. Puissent-ils plutôt paraître dans Athènes avec cet éclat et cette liberté que leur donne la vertu de leur mère [2]! un homme fût-il un héros, est réduit à la condition d'un esclave [3],

La mort aux malheureux ne cause point d'effroi :
Je ne crains que le nom que je laisse après moi.
Pour mes tristes enfans quel affreux héritage !
Le sang de Jupiter doit enfler leur courage :
Mais, quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,
Le crime d'une mère est un pesant fardeau.
Je tremble qu'un discours, hélas! trop véritable,
Un jour ne leur reproche une mère coupable;
Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux,
L'un ni l'autre jamais n'osent lever les yeux.

RACINE, acte III, scène 3.

[1] « *Je ne déteste pas moins.* » Il y a opposition.

[2] « Qu'ils vivent dans Athènes, au sein de cette illustre patrie, » libres, florissans et fiers d'oser parler sans crainte, glorieux de » leur mère. Un homme, fût-il né plein d'audace, est esclave, » dès qu'il rougit de ceux auxquels il doit le jour. »

[3] Amyot traduit ainsi ce passage cité par Plutarque, traité *de l'Education des Enfans :*

s'il se sent flétri par la tache d'un père criminel, ou d'une mère coupable. On a raison de le dire, l'honneur solide et fondé sur la vertu est plus précieux que la vie. Le temps, armé d'un miroir inévitable, décèle tôt ou tard les méchans, et c'est pour n'être pas de leur nombre, que je meurs aujourd'hui.

LE CHŒUR.

Ciel! que la vertu a de charmes! qu'elle est honorée parmi les mortels!

LA CONFIDENTE.

Je l'avouerai, madame, l'aveu de vos malheurs m'a fait d'abord frémir d'effroi; mais je reconnais à présent la vanité de mes scrupules; et, comme vous savez, les réflexions sont plus solides que les premières idées qui luisent à notre esprit. Cet amour dont vous vous plaignez [1], qu'a-t-il après

Qui sent son père ou sa mère coupable
D'aucune chose à l'homme reprochable,
Cela de cœur bas et petit le rend,
Combien qu'il l'eût de sa nature grand.

[1] Vivez, vous n'avez plus de reproche à vous faire;
Votre flamme devient une flamme ordinaire...

RACINE, acte I, sc. 5.

Eh, repoussez, madame, une injuste terreur;
Regardez d'un autre œil une excusable erreur:
Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée:
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.

tout de si nouveau et de si singulier? c'est l'effet du courroux de Vénus. Vous aimez; chose bien étrange! cette faiblesse ne vous est-elle pas commune avec le reste des mortels? Quoi! faut-il qu'un frivole [1] amour vous conduise au tombeau? malheureux ceux qui aiment, ou qui aimeront désormais, si la mort doit être le prix de leurs feux! la colère de Vénus est un torrent impétueux à qui rien ne résiste. Lui cède-t-on? elle est moins vive; mais quand elle rencontre un cœur fier, indocile, rebelle, de quel air pensez-vous qu'elle le traite [2]? Impérieuse déesse, elle pénètre sous les eaux et dans les airs. Hé! n'est-elle pas la source de toutes choses? c'est elle qui inspire et qui entretient l'amour dont tous les hommes sont les fruits.

Interrogez ceux qui lisent les écrits des anciens et des poëtes; ils vous diront que Jupiter brûla

Est-ce donc un prodige inouï parmi nous?
L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous?
La faiblesse aux humains n'est que trop naturelle :
Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug imposé dès long-temps.
Les dieux mêmes, les dieux de l'Olympe habitans,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.
Acte IV, sur la fin.

[1] Cette épithète n'est pas dans l'original.

[2] « Avec quelle hauteur pensez-vous qu'elle s'en empare, » qu'elle se plaise à l'humilier? »

pour [1] Sémélé; ils vous diront que l'Aurore [2], mère de la lumière, ne dédaigna pas d'enlever aux cieux Céphale, son amant. L'Aurore et Sémélé habitent toutefois parmi les dieux, qui ne cherchent point à les éviter. C'est qu'ils cèdent sans doute à leur destinée; et vous, faible mortelle, vous ne céderiez pas à la vôtre! ah! il faudrait que vous fussiez née supérieure aux divinités pour ne pas suivre les mêmes lois [3]. Combien de sages parmi les époux, voyant l'opprobre de leur lit, font semblant de ne rien voir? combien de pères dis-

[1] Sémélé, fille de Cadmus, roi de Thèbes. Jupiter l'aima, et elle eut de lui Bacchus. Junon, avec sa jalousie ordinaire, se déguisa en vieille, dit Ovide; et, pour flatter la vanité de Sémélé, elle lui conseilla d'exiger de Jupiter qu'il vînt la trouver dans tout l'éclat de sa gloire; il l'exauça malgré lui; il vint armé de foudres, et elle en fut consumée.

[2] Les amours de cette déesse sont célèbres chez les poëtes. Elle aima d'abord Tithon, qu'elle changea depuis en cigale pour le délivrer d'une incommode vieillesse, et peut-être encore plus pour s'en délivrer elle-même; car elle lui devint souvent infidèle par l'amour qu'elle conçut pour Céphale, jeune chasseur, époux de Procris, laquelle fut la victime de sa jalousie, et se fit tuer dans des broussailles par son mari, qui la prit pour une bête fauve. Céphale eut peine à céder à la passion de l'Aurore. Elle l'enleva aux cieux, suivant Euripide.

[3] « Cependant ces divinités habitent encore l'Olympe, et ne » cherchent pas à se dérober aux regards du reste des dieux. » Elles cèdent, sans doute vaincues par la destinée; et vous ne » subiriez pas la vôtre? Il fallait donc que votre père ne vous » fît naître que sous ces conditions, ou sous l'empire d'autres » dieux, si vous ne pouvez vous soumettre à leurs lois. »

simulent les jeunes amours de leurs enfans ? c'est que la sagesse humaine ne consiste qu'à sauver les dehors ; c'est qu'une sévérité outrée n'est point du ressort de notre condition mortelle. Il n'est rien de pur ni de parfait ici-bas : les édifices des plus habiles maîtres pèchent toujours par quelque endroit [1]. Agitée par les flots de l'amour, comment pourriez-vous éviter le naufrage ? mortelle et sujète aux fragilités humaines, n'êtes-vous pas trop heureuse d'avoir plus de vertu que de faiblesse ? ainsi, chère princesse, quittez un funeste dessein, et cessez d'outrager les dieux. Hé ! n'est-ce pas les outrager en effet, que de prétendre être plus vertueux qu'ils ne le sont? Osez aimer, madame, tel est l'ordre de Vénus. Ne songez qu'à guérir la plaie de votre cœur, quoi qu'il en doive coûter. Il est des enchantemens et des paroles propres à calmer les fureurs amoureuses. Il est plus d'un remède à l'amour. Mon zèle saura trouver les plus prompts ; et la subtilité des hommes serait bien tardive à inventer des ressources, si nous autres femmes n'en trouvions pas [2].

LE CHŒUR.

Madame, il faut en convenir, ses avis sont

[1] « On néglige de décorer le toit d'un vaste édifice. »

[2] Cette horrible morale est mise dans la bouche d'une esclave, à qui le crime fait d'abord horreur, mais qui se familiarise insen-

flatteurs et conformes à votre situation présente; mais dût mon éloge vous paraître plus odieux que son discours, et plus affligeant pour les intérêts de votre cœur, je ne puis m'empêcher de le dire, vos sentimens sont plus louables que les siens.

PHÈDRE.

Et voilà ce qui cause le renversement des familles et des États. Oui, ce sont les paroles séduisantes. Il n'est pas question de nous flatter; il faut nous porter à la gloire.

LA CONFIDENTE.

Que sert cette fierté, madame? il ne s'agit pas de faire la vaine, il s'agit de guérir votre cœur. Oui, il ne reste plus qu'à sonder celui.... Croyez-moi, princesse, je n'en viendrais pas à cette ex-

siblement avec lui, pour sauver les jours de la reine à quelque prix que ce puisse être. Racine n'a pas manqué de s'approprier ce morceau. Il l'a même employé deux fois, l'une avec beaucoup de vraisemblance, sur le faux bruit de la mort de Thésée; l'autre, d'une manière un peu plus hardie, sur l'aveu que Phèdre fait à OEnone, qu'elle est furieuse d'avoir une rivale. On a vu ci-dessus ce morceau tiré de l'acte IV : voici une partie du premier, qui est à la cinquième scène du premier acte :

Vivez, vous n'avez plus de reproche à vous faire.
Votre flamme devient une flamme ordinaire.
Thésée en expirant vient de rompre les nœuds
Qui faisaient tout le crime et l'horreur de vos feux.
Hippolyte pour vous devient moins redoutable,
Et vous pouvez le voir sans vous rendre coupable, etc

trémité, si trop sensible aux traits de l'amour [1], vous n'étiez arrivée au dernier comble de vos malheurs. On ne saurait blâmer mon zèle; et ce n'est pas votre passion que je sers, c'est votre vie que je veux sauver.

PHÈDRE.

O exécrables conseils! tais-toi, malheureuse. Cesse de m'empoisonner par tes horribles discours.

LA CONFIDENTE.

Ils sont horribles; mais ils sont plus utiles que votre farouche vertu : est-il donc un crime, pourvu qu'il vous sauve, qui ne soit préférable à cette fière pudeur qui vous tue [2]?

PHÈDRE.

Puisque tu conviens que tes conseils sont détestables, quoiqu'avantageux, au nom des dieux, ne va pas plus loin. Malgré l'amour dont je me sens brûler, je jouis encore de ma gloire et de ma vertu. Si tu révèles mon fatal secret [3], je n'en mourrai pas moins, et je mourrai déshonorée.

[1] *Trop sensible*. Ce vers, sur le sens duquel les interprètes varient, paraît mieux expliqué par M. Brunck : *Si votre raison était calme ; si vous jouissiez de votre raison*.

[2] « Et cette action vaut mieux, si elle peut vous sauver, qu'un » nom dont vous êtes fière, et qui vous fait périr. »

[3] Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable.
RACINE, acte I, sc. 3.

LA CONFIDENTE.

Si vous l'avez prévu, il ne fallait donc pas aimer; mais suivez la voix de la vertu, j'y consens; du moins accordez-moi une dernière faveur [1]. Il me vient une autre ressource [2]. J'ai des philtres capables d'apaiser les fureurs de l'amour, sans altérer ni la vertu, ni la raison, si vous n'êtes pas indocile. Car il faut du moins que je tire de l'objet de votre flamme quelque signe, quelque parole [3], pour ne faire qu'un de deux cœurs.

[1] « Eh bien, soit, je me rends. J'aurais voulu vous rendre » heureuse; mais, puisque je ne puis vous fléchir, ne rejetez pas » du moins le secours que je vais vous offrir. » C'est ainsi que Musgrave explique ce passage, et ce sens paraît plus naturel.

[2] On entrevoit ici où tend l'adresse de cette malheureuse nourrice. Elle a alarmé la vertu de Phèdre, en lui proposant de sonder Hippolyte. Pour la rassurer, elle lui présente une autre ressource imaginaire qui sert de voile à son véritable dessein. La superstition avait introduit deux sortes de philtres chez les anciens, les uns pour inspirer l'amour, les autres pour l'éteindre. On faisait sur le philtre potable ou extérieur, c'est-à-dire sur les drogues préparées, quelque signe échappé à la personne aimée; ou bien on prononçait une parole d'elle, ou enfin l'on y mettait un morceau de sa robe; on y joignait de même, ou un signe, ou un morceau des vêtemens de la personne qui aimait, en disant, par exemple, *qu'ainsi Hippolyte aime Phèdre*, ou bien, *qu'ainsi Phèdre n'aime pas Hippolyte*, comme la confidente veut ici le faire entendre. Cela s'appelait *ne faire qu'un de deux cœurs*, c'est-à-dire, leur inspirer un amour mutuel, ou une mutuelle aversion.

[3] En adoptant une correction de M. Reiske, il faudrait traduire : *une boucle de cheveux.*

PHÈDRE.

Ce philtre est-il extérieur ou potable[1] ?

LA CONFIDENTE.

Que vous importe, madame ? souffrez qu'on vous serve, et n'exigez pas qu'on vous instruise.

PHÈDRE.

Ah! que je crains ta funeste science!

LA CONFIDENTE.

Vous me faites mourir avec vos craintes éternelles. Qu'appréhendez-vous?

PHÈDRE.

Je tremble, puisqu'il faut te le dire, que tu n'ailles révéler au fils de Thésée cet exécrable mystère.

LA CONFIDENTE.

Reposez-vous sur ma fidélité, madame, laissez-moi gouverner toutes choses. Et toi, puissante Vénus, daigne me prêter ton secours. Pour le reste de mes desseins, il suffira d'en faire part aux amis qui sont dans le palais[2].

[1] Cette question de Phèdre, qui peut sembler étrange, est remarquable en ce qu'on voit par là qu'elle entre en quelque composition avec sa confidente, sans consentir toutefois qu'elle révèle son secret à Hippolyte.

[2] Elle dit à part ces derniers mots, en entrant dans le palais pour accomplir son dessein.

SCÈNE III.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

Amour, amour, toi qui fais couler par les yeux ton poison dans les cœurs, toi qui répands une volupté trompeuse dans le sein de ceux que tu blesses de tes traits, garde-toi de paraître à ma vue armé de tous tes feux. Non, il n'est point de foudre ni d'impression des astres[1] comparable aux dards enflammés que lance le fils de Jupiter et de Vénus.

ANTISTROPHE I.

Que nous servent les hécatombes[2] que nous offrons à Jupiter et à Phébus, si nous refusons de rendre un culte légitime au fils de Cypris, à ce tyran des hommes, capable seul de perdre et de conduire aux derniers malheurs ceux qu'il frappe de son courroux.

[1] Les anciens attribuaient à l'influence des astres et du soleil les morts subites. Il paraît qu'Homère avait cette opinion présente à l'esprit, lorsqu'il dit que Patrocle fut tué par Apollon. L'influence de la canicule est un préjugé qui subsiste encore.

[2] Sacrifices de cent taureaux. Il y a encore dans le grec, au lieu de *Jupiter*, etc., *proche le fleuve Alphée;* c'est que ce fleuve du Péloponnèse passait à Olympie, où Jupiter, dit *Olympien*, avait un temple, de même que Phébus avait le sien à Delphes sous le nom de *Pythien*, à cause du serpent Python qu'il avait tué.

STROPHE II.

C'est lui qui a perdu [1] Iole et sa patrie. Princesse heureuse tant qu'elle fut libre, il la rendit malheureuse par les liens de l'hymen. Vénus, en unissant son sort au fils d'Alcmène, célébra ce triste hyménée par le carnage et la ruine entière d'OEchalie [2].

ANTISTROPHE II.

Sacrés murs de Thèbes [3], et vous, malheureuse Dircé, soyez-nous témoins de la colère implacable de Cithérée. C'est elle qui environna de flammes l'amante de Jupiter, la mère de Bacchus,

[1] Iole était fille d'Eurytus, roi d'OEchalie. Son père la promit en mariage à celui qui remporterait le prix de l'arc. Hercule étant déclaré vainqueur, Eurytus fit difficulté de lui donner sa fille, et ce refus irrita tellement Hercule, qu'il détruisit OEchalie et enleva la princesse. Mais cette conquête lui coûta la vie; car Déjanire son épouse, piquée de jalousie, lui envoya la robe de Nessus, présent funeste qui le fit périr.

[2] Ville d'Eubée.

[3] Voici encore deux exemples sensibles des malheurs de l'amour. Ils sont tirés de Thèbes. Dircé épousa Lycus roi de ce pays, après qu'il eût répudié Antiope. Mais les fils du premier lit vengèrent cruellement leur mere, et firent repentir Dircé d'avoir été aimée. Ils l'attachèrent par la chevelure aux cornes d'un taureau furieux. Pour Sémélé, qui est l'autre exemple, on a rapporté plus haut ce qu'en disent les poëtes. Euripide attribue son malheur à l'amour, et Ovide à la vanité. L'un et l'autre se concilient aisément, si ce n'est que la vanité est plus durable encore, et plus forte en quelque sorte que l'autre passion.

et qui l'écrasa de la foudre aux yeux de son amant. Semblable à une innocente abeille, Vénus semble voltiger autour des mortels; mais son souffle empesté nous corrompt, comme un vent impitoyable ternit l'éclat des plus belles fleurs.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHÈDRE, LE CHŒUR.

PHÈDRE.

Qu'entends-je dans le palais? ah! je suis perdue [1].

LE CHŒUR.

Quoi! madame, quel nouveau malheur vous menace?

PHÈDRE.

Faites silence, vous dis-je. Laissez-moi prêter l'oreille à ces cris.

LE CHŒUR.

Je vous obéis. O funeste présage!

PHÈDRE.

C'en est fait. Ah! fatal amour, que tu me causes de maux!

LE CHŒUR.

STROPHE I.

Quel désespoir est le vôtre, madame? d'où vien-

[1] Il ne faut point oublier, pour l'intelligence de cette scène, que le chœur était placé dans l'orchestre, plus bas que la scène, sur la partie la plus avancée, et par conséquent loin du fond du théâtre, où Phèdre était couchée près du palais.

nent ces pleurs ? ne puis-je savoir quelle accablante nouvelle vient de vous saisir d'effroi?

PHÈDRE.

SYST. I.

Je suis perdue. Approchez vous-même des portes du palais : vous entendrez le sujet de mes frayeurs.

LE CHŒUR.

STROPHE II.

Vous êtes à portée de l'entendre, et ce bruit vous intéresse. Parlez; qu'est-il arrivé?

PHÈDRE.

SYST. II.

Le fils de l'amazone, Hippolyte fait éclater sa fureur contre l'infidèle dépositaire de mes secrets.

LE CHŒUR.

ANTISTROPHE II.

Des voix confuses frappent mon oreille : mais les paroles ne peuvent passer jusqu'à moi. Eh! bien, madame[1] ?

PHÈDRE.

ANTISYST. I.

Vous l'entendez maintenant. C'est ce monstre, ministre de mes fureurs, qui révèle l'opprobre de Thésée.

[1] « Mais cette voix est arrivée jusqu'à vous à travers la porte « du palais. »

LE CHŒUR.

ANTISTROPHE II.

Je ne l'entends que trop [1] ; Vous êtes trahie ; chère princesse. Quel conseil vous donnerai-je? l'affreux mystère est échappé. Vous voilà perdue.

PHÈDRE.

Ah ! ciel!

LE CHŒUR.

Et le coup qui vous frappe part d'une main amie.

PHÈDRE.

ANTISYST. II.

Cruelle amitié! main barbare, tu m'as trop servie ! Fallait-il révéler mes maux pour les guérir ?

LE CHŒUR.

Que faire donc? quel remède à des maux qui n'en souffrent point?

PHÈDRE.

Je n'en connais qu'un : c'est une prompte mort. Voilà mon unique ressource.

[1] Phèdre ne dit pas *vous l'entendez*. Elle dit : « Il l'accuse clai» rement de négocier de criminels projets, de trahir le lit de son » maître. » Le chœur ne répond pas *je l'entends*. Il répond : dieux ! » quel malheur ! Vous êtes trahie, etc. »

SCÈNE II.

LES MÊMES, HIPPOLYTE, LA CONFIDENTE [1].

HIPPOLYTE.

O terre, ô soleil, quelle abominable parole ai-je entendue!

LA CONFIDENTE.

Ah! modérez-vous, cher Hippolyte, gardez qu'on entende vos cris.

HIPPOLYTE.

Et le moyen de me taire, après ce que je viens d'entendre!

LA CONFIDENTE.

Je vous en conjure par cette main que je touche.

HIPPOLYTE.

Retire-toi, malheureuse; ne porte pas sur moi tes profanes mains [2].

LA CONFIDENTE.

Par vos sacrés genoux, prince, ne me perdez pas.

[1] Hippolyte et la nourrice de Phèdre sortent du palais. Phèdre est sans doute un peu éloignée d'eux, et placée à la porte du Gynécée; elle entend leur entretien, peut-être sans voir et sans être vue.

[2] « Ne touche pas même mes vêtemens. »

HIPPOLYTE.

Mais pourquoi me tairai-je, puisqu'à t'entendre, ce que tu m'as dit n'est point criminel?

LA CONFIDENTE.

N'importe, il faut l'ensevelir dans l'oubli[1].

HIPPOLYTE.

N'est-il pas honorable de publier les actions vertueuses?

LA CONFIDENTE.

O mon fils, songez qu'un serment inviolable vous engage au silence.

HIPPOLYTE.

Ma langue[2] a prononcé le serment; mon cœur l'a désavoué[3].

[1] « Mon fils, de tels aveux ne sont pas faits pour être publiés. »

[2] Vers célèbre par les fréquentes critiques d'Aristophane, comme on le verra dans la troisième partie de cet ouvrage.

[3] « Ma langue a juré, mon cœur n'a point fait le serment. » C'est sur ce vers qu'Hygiénon fonda l'accusation d'impiété qu'il intenta à Euripide. Voy. l'*Essai sur la vie et les ouvrages d'Euripide*.

Cicéron, au liv. III des *Offices*, fait à ce sujet la réflexion suivante: « Non enim falsum jurare, pejurare est; sed quòd ex animi sententiâ juraveris, sicut vobis concipitur, more nostro, id » non facere, perjurium est. Scitè enim Euripides: *jurata lingua* » *est, mente juravi nihil.* » Ovide, dans son *Epître de Cydippe*, a ainsi imité ce vers d'Euripide:

Quæ jurat mens est: nil conjuravimus illâ.

R.-R.

LA CONFIDENTE.

Quel fruit vous en reviendra, cher prince? vous perdez vos amis.

HIPPOLYTE.

Mes amis, ah! je déteste cette horrible amitié. Je ne veux point d'amis coupables.

LA CONFIDENTE.

Eh! bien, si c'est une faiblesse, couvrez-la d'un généreux oubli. La faiblesse n'est-elle pas l'apanage de l'humanité?

HIPPOLYTE.

Puissant Jupiter [1], pourquoi avez-vous permis qu'on vît paraître sous le soleil un mal aussi dangereux que le sexe? qu'était-il besoin de produire par cette voie notre race mortelle? n'eût-il pas été plus avantageux pour les hommes, de porter dans vos sacrés parvis l'airain, le fer et l'or, pour acheter de vous des enfans à proportion de leur offrande [2]? n'eussions-nous pas été plus heureux de

[1] Il est visible que cette déclamation d'Hippolyte n'est pas fort galante. Aussi Euripide ne prévoyait pas que les mœurs de son pays, qui lui paraissaient les plus polies du monde, deviendraient un jour ridicules. Savons-nous si, par une révolution imperceptible, les nôtres n'auront pas le même sort, quand nos tragédies françaises auront autant vieilli que les siennes? Du reste, Hippolyte garde ici son caractère de philosophe, et Phèdre celui de femme, j'ai presque dit d'esclave; la véritable date du génie qui régnait chez les Grecs lorsque cette pièce fut composée, peut seule justifier tout ceci.

[2] Hippolyte fils d'une Amazone, élevé par Pitthée, initié aux

vivre en liberté dans le sein de nos tranquilles demeures? Insensés, nous faisons le contraire, et nous épuisons nos familles pour y introduire cet essaim de maux. Je ne veux que cela même pour garant de mes justes plaintes; car d'abord, que n'en coûte-t-il pas à un père, qui a élevé sa fille avec tant de soin, quand il s'agit de s'en délivrer? ce n'est qu'au prix d'une dot considérable qu'il l'établit dans une maison étrangère [1]. Mais que ne souffre pas celui qui lui donne un asile! Déplorable époux, il se fait un plaisir d'orner de riches habits et de parures précieuses, une idole méprisable. Il prodigue ses trésors pour fournir à son luxe. Car telle est l'extrémité où nous réduit une illustre alliance en faveur d'une méchante

mystères d'Orphée, suivait les principes d'une philosophie austere, de laquelle les Pythagoriciens et toutes les sectes fameuses par leurs abstinences et leurs abnégations, semblent avoir emprunté leur doctrine. L'habitude des exercices de la gymnastique et l'ardeur pour la chasse avait donné plus d'énergie à cette vertu sauvage. Il faut le juger sous ce point de vue, et pardonner quelque chose à l'âpreté de ses mœurs.

La pensée bizarre qui ouvre ce discours a été répétée ou rencontrée par Shakespear dans *Cymbeline*. Metellus Numidicus formait le même vœu. Les Nazaréens, quelques Esséniens passaient pour l'avoir accompli. La haine des femmes était moins étrangère aux mœurs des Grecs qu'aux nôtres.

[1] Médée parle aussi de l'usage de la dot : cependant, aux temps héroïques, il paraît que les hommes seuls faisaient un présent nuptial; ainsi Euripide fait allusion aux mœurs de son temps. Quelques villes grecques avaient aboli l'usage de la dot.

épouse, qu'il faut toutefois faire semblant d'aimer. En trouve-t-on une raisonnable? les alliés le seront peu; mais enfin on se dédommage d'un mal par une apparence de bien[1].

Moins à plaindre après tout est l'époux qui, n'ayant rien de tout cela, ne voit en sa maison qu'une femme simple et peu spirituelle. Car le comble du malheur, c'est une femme bel-esprit[2]. Me préservent les dieux d'une épouse qui sait plus qu'elle ne doit savoir! La déesse Cypris se plaît sur-tout à rendre ingénieuses et subtiles celles qui se piquent de science. Funeste capacité! Une femme bornée dans la sphère étroite de son peu de lumières, est moins sujette à s'écarter des limites d'un rigoureux devoir. Fallait-il du moins qu'une jeune épouse eût des confidentes? Non; il eût mieux valu ne lui donner pour compagnie que des animaux muets, et prévenir par-là des en-

[1] Ce qui suit, eu égard à nos idées, sent un peu plus le comique, tel qu'on le voit heureusement employé dans l'*Ecole des Femmes*, que la noblesse de la tragédie.

[2] Le mot grec σοφὴν est très-difficile à traduire, à cause de ses diverses acceptions et des nuances délicates qu'il exprime suivant la manière dont il est employé. Le mot français *bel-esprit* n'y répond pas exactement ici. Hippolyte n'a que Phèdre dans la pensée: c'est même ce qui peut servir à répondre à la critique du P. Brumoy: car la situation donne de la gravité à ces réflexions. On a vu que Phèdre était philosophe, fière de la connaissance de son propre cœur: c'était là son caractère, et c'est à quoi Hippolyte fait allusion.

tretiens pernicieux. Mais aujourd'hui les femmes forment dans le cœur de coupables projets ; et les confidentes, disposées à servir leurs fureurs, les exposent au jour. C'est ainsi, misérable [1], que tu as osé négocier avec moi l'opprobre du lit paternel. Exécrable négociation, qui vient de souiller mes oreilles, et que je ne puis expier qu'en me lavant dans une onde pure.

Eh! comment pourrais-je consentir à un crime abominable, moi qui crains d'en être moins pur, pour t'avoir seulement entendue? Va, malheureuse, apprends qu'une trop scrupuleuse piété te sauve aujourd'hui. Oui, tu dois aux sermens qui m'ont lié sans y penser, l'effort que je me fais de ne rien révéler à Thésée. Je me tairai, je l'ai promis : mais je vais m'exiler de ce profane palais jusqu'à l'arrivée de mon père. Alors, de retour en ces lieux, je l'y accompagnerai pour voir de quel front vous le recevrez, Phèdre et vous. Je veux être témoin d'une audace qui ne m'est déjà que trop connue. Puissiez-vous périr l'une et l'autre, comme vous le méritez! ma haine inépuisable ne cessera désormais de se répandre sur tout le sexe : et qu'on ne me dise pas que ce sont là mes invectives éternelles. Les femmes cessent-elles de les mériter? qu'on leur apprenne, s'il est possible, à ne plus

[1] La confidente de Phèdre.

s'écarter de leur devoir, ou qu'on souffre que je me déchaîne contre elles [1].

SCÈNE III.

PHÈDRE, SA CONFIDENTE, LE CHOEUR.

LE CHŒUR.

Triste destinée du sexe ! quelle ressource nous reste pour dénouer cette fatale intrigue ?

PHÈDRE.

J'ai mérité cet affront. O terre ! ô lumière du jour ! où fuir ? où cacher ma honte ? comment ensevelir un mystère détestable qui a éclaté ! qui des dieux, qui des mortels voudra se rendre complice de l'iniquité, pour devenir mon libérateur ? mon infortune est donc enfin arrivée à son comble, et je me vois la plus déplorable femme qui fût jamais !

LE CHŒUR.

Hélas ! c'en est fait. Triste fruit des artifices d'une confidente ! Vous voilà perdue sans retour.

PHÈDRE.

O monstre [2], ô peste dangereuse d'une trop cré-

[1] Il n'est pas étonnant, après cela, qu'on ait traité Euripide de misanthrope par rapport aux femmes, ou ; comme on disait en grec, de *Misogyne*. Toutefois, il est fort douteux, ainsi qu'on l'a si souvent répété, qu'il ait voulu se peindre lui-même sous le nom d'Hippolyte. R.-R.

[2] Je ne t'écoute plus ; va-t-en, monstre exécrable,
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.

dule amitié, qu'as-tu fait? daigne Jupiter, mon père, t'écraser de ses foudres! ne te l'avais-je pas prédit? Malheureuse! ne t'ai-je pas ordonné de cacher dans un silence éternel ce qui m'attire en ce jour un si sanglant affront? Tu as parlé, hélas! et je meurs perdue d'honneur. Tu me forces de recourir malgré moi à un autre artifice aussi lâche. Car enfin n'espérons pas qu'Hippolyte irrité garde le silence. Il découvrira mon crime à son père; il le déclarera à Pitthée [1]. Que de bruits injurieux à ma gloire il va semer par toute la terre! Va, puisses-tu périr, et périsse quiconque, disposé comme toi à servir le penchant de ses maîtres, les entraîne au crime malgré eux [2]!

Puisse le juste ciel dignement te payer,
Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
Des princes malheureux nourrissent les faiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime applanir le chemin;
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste.

RACINE, acte IV, sur la fin.

[1] « Il dira mes malheurs au vieux Pitthée. » Ce vers ne se trouve point dans plusieurs manuscrits. En effet, comme l'observe M. Brunck, ce souvenir de Pitthée est peu naturel, et le mot *malheurs* est impropre. Il y a donc apparence que ce vers a été interpolé.

[2] « Péris toi, et quiconque est prompt à rendre des services déshonnêtes à ses amis malgré eux-mêmes. »

LA CONFIDENTE.

Vous pouvez, madame, décharger sur moi votre courroux, je vois que le dépit qui vous transporte vous met hors de vous-même : cependant, si vous le permettiez, que ne répondrais-je pas à vos imprécations [1] ? Je vous ai élevée, et mon dévoûment vous est connu. J'ai cherché un remède à vos maux; loin de les guérir, je les ai aigris; en suis-je plus coupable? ah! si le succès eût répondu à mes vœux, que mon zèle serait payé d'un tout autre prix! oui, c'est le succès seul qui nous condamne, ou qui nous justifie.

PHÈDRE.

Crois-tu qu'il suffise pour t'excuser, cruelle, d'oser encore entrer en lice avec moi, après m'avoir perdue [2] ?

LA CONFIDENTE.

Il ne s'agit point ici de longs discours. J'ai péché, j'en conviens; mais enfin il en est temps encore; on peut sauver vos jours, madame.

PHÈDRE.

Tais-toi. J'ai trop écouté tes perfides conseils; j'en suis la victime. Garde-toi de reparaître à

[1] Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue?
RACINE, acte I, sc. 3.

[2] *D'entrer en lice*, ou plutôt *de me céder, de m'adoucir par tes discours.*

mes yeux, songe à ta destinée, j'aurai soin de la mienne. La confidente se retire désespérée.

SCÈNE IV.

PHÈDRE, LE CHOEUR.

PHÈDRE.

Pour vous, femmes de Trézène, accordez-moi l'unique faveur que j'ose exiger de votre amitié; ne me trahissez pas.

LE CHŒUR.

Non, j'en jure par Diane, jamais je ne révélerai vos maux.

PHÈDRE.

Rassurée par vos sermens, je vais vous dire la ressource que j'ai trouvée pour mettre à couvert l'honneur de mes enfans et le mien. Car je ne puis me résoudre, pour sauver mes tristes jours, à déshonorer la Crète qui m'a vu naître, et l'époux que j'ai offensé. Chargée d'un crime abominable, je ne reverrai point Thésée.

LE CHŒUR.

Hélas, quel remède pire que le mal même allez-vous employer [1] ?

[1] Ce sens est autorisé par tous les interprêtes, et il est peut-être le plus conforme au génie de la langue grecque. On pourrait traduire néanmoins, sans faire violence au texte, d'une manière plus propre à faire sentir la liaison des idées : « Que prétendez-vous faire contre un mal irrémédiable? — Mourir. » Les mots

PHÈDRE.

Je mourrai : le dessein en est pris. Il ne s'agit plus que de songer aux apprêts de ma mort[1].

LE CHŒUR.

Ah ! ciel ! que dites-vous !

PHÈDRE.

Ce que vous devez me conseiller. En mourant aujourd'hui j'assouvis la rage de l'impitoyable Vénus. J'expirerai sous les traits de l'amour ; mais cette mort même me vengera, et mon ennemi ne jouira pas du triomphe qu'il se promet. L'ingrat, devenu coupable[2] à son tour, apprendra à réprimer la fierté de sa farouche vertu. *Elle s'en va.*

suivans sont traduits avec quelque négligence : « Mourir, dit » Phèdre, mais comment? c'est ce que je saurai moi-même ré- » soudre. »

LE CHOEUR.

» Tenez des discours plus sages.

PHÈDRE.

» Et vous, ne me donnez que de sages conseils. » Comme Constance dans Shakespear. « Non, je ne veux ni conseils, ni con- » solations ; je ne veux que ce qui met fin à tous les conseils, la » mort, la mort. »

[1] Ou bien : « au genre de mort que je me donnerai. » Grec : *Comment je mourrai.*

[2] La Phèdre d'Euripide ne s'explique pas si nettement sur son projet contre Hippolyte ; elle ne dit point *mon ennemi ;* elle n'ajoute pas qu'il *deviendra coupable à son tour.* Voici comme elle s'exprime : « Au reste, ma mort deviendra funeste à quelqu'au- » tre : je veux lui apprendre à n'insulter pas aux malheureux ; il

SCÈNE V.

LE CHŒUR, seul.

STROPHE I.

Que ne suis-je sur un rocher élevé [1], et changée en oiseau! à la faveur de mes ailes, je passerais sur la mer Adriatique et sur les rives du Pô, où

» faut, il faut qu'enveloppé dans mon malheur, il dépouille » enfin sa fierté. » Cette menace énigmatique sied mieux à tous égards. (Note de l'ancien éditeur.)

[1] Le chœur remplit ici le théâtre, tandis que Phèdre va se donner la mort. Occupé de cette triste idée, il souhaite d'être transformé en oiseau, pour passer dans les endroits que de semblables malheurs ont rendus célèbres chez les poëtes. Telle est la mer Adriatique. Io, fille d'Inachus et d'Ismène, ayant été aimée de Jupiter, fut changée en génisse par son amant, qui voulait la dérober à la jalouse rage de Junon. Elle se précipita dans la mer, qui fut appelée Ionienne de son nom, et que les anciens croyaient être partie de la mer Adriatique. On voit en effet par le voyage de Saint-Paul à Malthe, dont il est parlé au chap. 27 des *Actes des Apôtres*, que, du temps de l'écrivain sacré, on appelait encore mer Adriatique toute la mer qui environne les côtes de l'Italie.

Le chœur parle ensuite du Pô où tomba Phaëton écrasé de la foudre, et sur les bords duquel les sœurs de Phaëton furent changées en peupliers qui distillent des larmes d'ambre. De-là, il passe aux îles fortunées, où il place le jardin des Hespérides, suivant l'idée de quelques anciens, qui feignaient que l'ambroisie y coulait : c'est pour exprimer leur fertilité. Les Hespérides, selon la fable, étaient filles d'Hespérus, frère d'Atlas, et cultivaient un jardin délicieux où croissaient les pommes d'or gardées par un dragon. Hercule le tua et enleva le trésor. Le chœur dit que Neptune refuse de-là le passage aux vaisseaux, parce que,

les infortunées sœurs de Phaëton répandent des larmes d'ambre[1].

ANTISTROPHE I.

J'irais aux riches jardins des Hespérides, nymphes dont la douce voix charme les oreilles, dans ces climats où Neptune ne laisse plus le passage libre aux nautonniers effrayés; car il a pour terme le ciel soutenu par Atlas[2]. Là coulent toujours du palais de Jupiter les bienheureuses sources de l'ambroisie. Là un terrein toujours fécond en célestes richesses, produit ce qui fait la félicité des dieux.

STROPHE II.

O vaisseau de Crète, qui portâtes sur le sein des flots Phèdre notre souveraine, vous la reçûtes d'une maison fortunée, pour la conduire aux fatales délices d'un hymen malheureux[3]; car ce fut sous les funestes auspices, ou d'un père ou d'une mère, qu'elle passa dans Athènes. O port de

suivant son idée, le ciel s'y confond avec l'océan. Les femmes de Trézène désirent d'être transportées dans un climat si délicieux pour s'éloigner des malheurs dont elles sont témoins.

[1] *Dans l'onde pourprée de leur père.*

[2] Ou plutôt, comme l'entend Musgrave: « Établissant pour la » limite sacrée du ciel, cette place qu'occupe et soutient Atlas. » C'est-à-dire le détroit de Gibraltar, les bornes atlantiques où finit le ciel.

[3] Les Grecs, qui étaient fort superstitieux, attribuaient le malheur des enfans à la mauvaise étoile des pères ou des mères.

l'Attique [1], tu vis arracher à tes bords le cordage de ce triste vaisseau, d'où elle passa dans nos régions [2].

ANTISTROPHE II.

Accompagnée de noirs présages, elle a été blessée de la main de Vénus. Elle a conçu un amour criminel. Victime enfin de ses malheurs, un nœud cruel va finir ses déplorables jours dans son appartement nuptial. Elle se livre à son barbare génie, et, prête à éteindre par le trépas une coupable flamme, elle veut emporter toute sa gloire chez les morts.

[1] Ce port était *Munichium*, où Phèdre aborda en venant de Crète.

[2] Voici la traduction littérale de cette fin de strophe, suivant M. Musgrave : « Certainement de l'un et l'autre rivage, ou du » moins de la terre de Crète, un mauvais augure vola vers l'il- » lustre Athènes. Cependant ils lièrent sur le rivage de Muni- » chium les bouts tordus des cables et descendirent sur la terre » continentale. »

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE FEMME DE PHÈDRE, LE CHOEUR.

LA FEMME.

Ah ciel! Accourez promptement, qui que vous soyez, accourez dans le palais. La reine, l'épouse de Thésée, expire par d'indignes nœuds.

LE CHŒUR.

Hélas! c'en est donc fait, Phèdre n'est plus. Elle termine sa destinée.

LA FEMME.

Ah! portez-lui plutôt un prompt secours. Où trouverai-je un fer pour couper ce funeste lien?

La femme de Phèdre se retire [1].

SCÈNE II.

DEUX FEMMES DU CHOEUR [2].

Qu'en pensez-vous, mes compagnes, est-il à propos que nous entrions?

[1] Peut-être n'a-t-elle point paru : elle a pu appeler du secours du fond du palais sans en sortir. Au reste, suivant les meilleurs manuscrits, c'est l'*Officier* qui joue ce rôle, et non une femme, mais la suite semble indiquer le contraire.

[2] Deux *demi-chœurs*.

UNE AUTRE FEMME.

Où sont donc ses officiers? c'est à eux de lui porter du secours. On est souvent victime de son trop d'empressement dans les affaires d'autrui.

SCÈNE III.

UN OFFICIER dans le palais, LE CHOEUR.

L'OFFICIER, derrière le théâtre.

Qu'on la couche par terre; qu'on étende ce triste cadavre. Ah! qu'il est douloureux de rendre les derniers devoirs à ses maîtres [1]!

LE CHŒUR.

Pauvre princesse, elle n'est plus! Si j'en crois mes oreilles [2], on étend déjà son cadavre.

SCÈNE IV.

THÉSÉE, LE CHOEUR.

THÉSÉE.

D'où vient ce bruit confus dans mon palais? que veulent dire ces cris de femmes éperdues [3]? Je

[1] Ou peut-être, « *dépôt douloureux pour mon maître.* »

[2] Ce mot: *étendre*, est le terme consacré pour cela. C'était-là le premier devoir qu'on rendait aux morts. Avant que de les envelopper de voiles, on les mettait dans leur situation naturelle, et c'était un point de religion.

[3] Que vois-je? quelle horreur en ces lieux répandue
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue!
RACINE, acte III, scène V.

reviens d'un long voyage [1], et ce que j'ai de plus cher ne s'offre point à mes vœux. On ne vient point à ma rencontre, pour me recevoir avec joie. Ne serait-il rien arrivé à Pitthée? quoique sa vieillesse n'ait pas dû me faire espérer pour lui une longue destinée, j'aurais, je l'avoue, un regret sensible de l'avoir perdu.

LE CHŒUR.

Le malheur que vous craignez ne regarde point un vieillard, seigneur. Réservez vos pleurs pour des personnes plus chères.

THÉSÉE.

Dieux! aurais-je perdu mes enfans?

LE CHŒUR.

Ils sont pleins de vie; c'est leur mère qui a péri par le plus triste destin.

THÉSÉE.

Ah! que m'apprenez-vous? mon épouse est morte! Et quel coup me l'a ravie?

LE CHŒUR.

Elle a formé elle-même les nœuds qui ont terminé ses jours.

THÉSÉE.

Comment? par quelle fureur? par quel désespoir?

[1] « Je viens de consulter les dieux. »

LE CHŒUR.

Elle n'est plus [1] ; c'est tout ce que je sais. J'arrivais au palais pour prendre part à votre infortune.

THÉSÉE.

Juste ciel ! pourquoi cette couronne sur ma tête, et que m'a servi de consulter l'oracle ? Ouvrez, esclaves (*à sa suite*) [2], ouvrez ces portes, que je voie du moins pour la dernière fois le corps d'une épouse dont la perte m'accable.

On ouvre les portes du palais, mais on ne voit le corps de Phèdre que voilé [3].

LE CHŒUR.

Trop malheureuse reine, qu'avez-vous fait ? quel trouble vous jetez dans votre maison ! ô désespoir inouï ! ô mort cruelle ! Pourquoi vos mains ont-elles attenté sur votre vie ! quel malheur en a sitôt abrégé le cours ?

[1] Voilà un mensonge bien formel, et cela pour sauver le serment fait à la reine, et son honneur.

[2] C'est aux esclaves de l'intérieur du palais qu'il adresse cet ordre.

[3] On rendait visibles les objets de l'intérieur, au moyen d'une espèce de tour, voy. l'*Examen d'Hécube*, t. V, p. 239. Le voile que suppose le P. Brumoy, n'est point indiqué dans le Grec. Le traducteur l'a imaginé pour sauver la vraisemblance du second ordre donné à Thésée, de lui laisser voir le corps de Phèdre. Mais ce second ordre est une interpolation manifeste.

THÉSÉE.

Ah ciel, que mon cœur souffre ! ô déplorable épouse ! ô maux intolérables ! ô fortune ennemie, que ton bras s'est appesanti sur ma famille et sur moi ! oui, je reconnais la main; c'est une furie qui m'a frappé. La vie me devient insupportable. Je n'y vois plus pour moi qu'un océan de maux dont je ne pourrai désormais sortir. Non, je ne sortirai point de l'abîme où me plonge cette fatale mort. Tirez ce voile [1] ; Je veux repaître mes yeux de ce triste spectacle.

On voit le corps de Phèdre.

Que dois-je te dire à mon retour, épouse infortunée ; en quel état je te retrouve, en t'abordant ? semblable à un oiseau qui s'échappe, tu fuis d'un vol rapide vers le dieu des morts. Hélas ! que je suis à plaindre ! dieux, quel crime passé, quelle impiété de mes pères, punissez-vous dans Thésée ?

LE CHŒUR.

Songez, seigneur, que cette disgrâce ne vous est pas particulière. Combien d'épouses la mort n'enlève-t-elle pas à leurs époux ?

[1] *Tirez ce voile, etc.*, ces mots manquent aux manuscrits dont M. Brunck a fait usage ; tout concourt à montrer qu'il faut les effacer.

THÉSÉE.

C'en est fait, ma chère Phèdre, privé pour toujours de tes charmes, je veux t'accompagner au tombeau. Oui, je veux m'ensevelir avec toi dans les ténèbres épaisses qui vont te couvrir. Ta mort m'est plus funeste qu'à toi-même. Mais, hélas! qui m'apprendra quel désespoir t'a fait périr? quoi, personne ne répond! est-ce donc en vain que je rassemble dans mon palais tant de personnes dévouées à mon service? ah! malheureux que je suis! je retrouve ma maison remplie de deuil, et pour qui! puis-je le dire? puis-je y penser? hélas! je vois mon épouse morte, et mes enfans orphelins!

LE CHŒUR.

Vous nous avez donc abandonnées, ô la meilleure de toutes les femmes qui jouissent de la lumière du soleil! ah! que Thésée est digne qu'on le pleure! quel renversement dans sa maison! cette mort me fait verser bien des larmes; (*à part*) mais que je crains la funeste suite de ce premier malheur!

THÉSÉE.

Qu'on me laisse embrasser mon épouse [1].....

[1] « Qu'on me laisse embrasser mon épouse. » Cette phrase n'est pas dans le grec. — Ce mot *lettre* du traducteur, répond à un mot grec, qui signifie des tablettes, suivant l'usage antique. Elles étaient de bois de sapin.

Mais que vois-je? une lettre entre ses mains! que voulait-elle m'apprendre? ah! sans doute, c'est un gage de sa tendresse conjugale et maternelle. Elle a voulu me demander une dernière grâce. Chère épouse, vous serez satisfaite. Il n'est plus d'hyménée pour moi : non, vous n'aurez point de rivale. Que la marque précieuse de son anneau me rappelle un tendre souvenir! ouvrons la lettre, et lisons ce que son amour exige de moi.

LE CHŒUR, à part.

Ah ciel! quel surcroît de calamités les dieux nous envoient coup sur coup! voilà le dernier trait dont nous étions menacés. Oui, la maison de nos souverains se détruit de fond en comble par ce fatal éclaircissement. Génie tutélaire de cette maison, écoutez mes vœux; et, s'il est possible, sauvez-la. Je ne prévois que trop le nouveau malheur qui va fondre sur nous [1].

THÉSÉE, après avoir lu la lettre.

Justes dieux! quelle autre infortune vient mettre le comble à mes maux? peut-on la souffrir et l'exprimer? ah! malheureux Thésée!

LE CHŒUR.

Qu'y a-t-il, seigneur? confiez-nous vos chagrins, s'ils peuvent être révélés.

[1] « Car, telle qu'un devin, je vois un augure sinistre de la » part de quelqu'un; » c'est-à-dire, dans les regards de Thésée où se peint le courroux.

THÉSÉE.

Lettre fatale [1] ! paroles accablantes ! où fuir le poids des maux qui me pressent de toutes parts ! Ah ! je meurs doublement en ce triste jour. Dieux ! que viens-je de lire !

LE CHŒUR, à part.

Hélas ! c'est la source de tous vos malheurs.

THÉSÉE.

Non, quelqu'affreux que soit le sujet de mon désespoir, je ne puis plus le taire. O Trézène ! ô citoyens ! Hippolyte, sans craindre les regards foudroyans du maître des dieux, a osé... attenter au lit de son père. Mais je serai vengé. Neptune [2], tu m'as promis d'accomplir trois de mes vœux.

[1] « Elle crie, elle crie, cette lettre, d'horribles attentats. »

[2] Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins nétoya ton rivage,
Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle,
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
Je t'implore aujourd'hui ; venge un malheureux père ;
J'abandonne ce traître à toute ta colère ;
Étouffe dans son sang ses désirs effrontés.
Thésée à tes fureurs connaîtra tes bontés.

RACINE, acte IV, sc. 2.

N'en accomplis qu'un, et perds aujourd'hui[1] mon coupable fils. C'est au soin de hâter ma vengeance que je connaîtrai la sincérité de tes promesses[2].

LE CHŒUR.

Ah! seigneur, rétractez promptement un vœu téméraire. Croyez-moi, vous dis-je. Vous connaîtrez, et peut-être trop tard, que cette imprécation vous est échappée sans fondement.

THÉSÉE.

Non, non, loin de la rétracter, je veux la confirmer par une autre peine. Chassons le traître loin de ces climats. Il sera la victime, ou de Neptune ou de mon courroux. Oui, ce dieu sensible à mes prières les exaucera par une prompte mort, ou du moins le perfide, exilé de cette terre, et contraint d'errer en des climats étrangers, y traînera une vie misérable[3].

[1] *Dès aujourd'hui :* Que ce jour ne se passe pas, sans qu'il soit puni, dit le grec. (Note de l'ancien éditeur.)

[2] Ces imprécations de Thésée rappellent celles d'Amyntor contre son fils Phénix, dont celui-ci raconte le sujet au IX[e] liv. de l'*Iliade*. Cicéron, au liv. III[e] *des Offices*, allègue l'exemple de la promesse faite à Thésée par Neptune, comme une preuve qu'il ne faut pas accomplir des promesses nuisibles à ceux à qui on les a faites.

[3] On ne voit pas pourquoi le traducteur omet ici trois vers du chœur, qui font une liaison assez nécessaire. Le chœur voit paraître Hippolyte et dit à Thésée : « Le voici, ce même Hippolyte, » qui vient tout à propos. Modérez votre courroux, seigneur, et

SCÈNE V.

LES MÊMES, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE.

Au son de votre voix redoutable [1], je suis accouru, seigneur. Hélas! confus d'ignorer la cause de vos soupirs, ne puis-je la savoir de votre bouche? parlez.... mais que vois-je? Phèdre morte et étendue à vos pieds! quel étonnement est le mien! je viens de la laisser pleine de vie. Que lui est-il arrivé? comment a-t-elle expiré [2]? ô mon père, daignez me dévoiler cet étrange mystère... vous vous taisez; faible ressource dans les maux que le silence [3]! Je sais quelle est la curiosité na-

» prenez des sentimens de père pour votre propre sang. » (Note de l'ancien éditeur.)

[1] Cette scène de Thésée et d'Hippolyte, ornée du spectacle de Phèdre, dont la mort paraît déposer contre ce jeune prince qui l'ignorait, est sans contredit plus intéressante que la scène de Racine, qui est la deuxième de l'acte IV, toute tirée de celle d'*Euripide*.

[2] Puis-je vous demander quel funeste nuage,
Seigneur, a pu troubler votre auguste visage?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi?
RACINE, même scène.

[3] Ecoutez; la douleur se soulage à se plaindre,
Et quelques maux qu'on souffre, ou que l'on ait à craindre,
Ce qu'un cœur généreux nous montre de pitié,
Semble en notre faveur en prendre la moitié.
CORNEILLE, *Andromède*.

. . . . . . Rabiosa silentia rodunt. PERS.

turelle d'apprendre les maux d'autrui; mais enfin, est-il juste qu'un père cache sa douleur à ses amis, que dis-je? au fils le plus tendre?

THÉSÉE.

O vaines recherches des humains! ô mortels si savans et si ingénieux à inventer toujours de nouveaux arts, vous à la sagacité de qui rien n'échappe, pourquoi ignorez-vous encore l'art utile d'inspirer la sagesse à ceux qu'elle n'éclaire pas?

HIPPOLYTE.

L'heureux maître que celui qui forcerait les hommes d'être sages! mais, mon père, ce n'est pas ici le lieu de pénétrer les secrets de la morale. Je crains que votre douleur ne vous trouble.

THÉSÉE.

Que les hommes [1] n'ont-ils une marche sensible pour discerner les cœurs, et pour distinguer les vrais amis d'avec les faux! que n'ont-ils tous du moins une double langue, dont l'une équitable et sincère malgré eux servît à démentir les impostures de l'autre, pour nous empêcher d'être séduits!

[1] Faut-il que sur le front d'un profane adultère
Brille de la vertu le sacré caractère?
Et ne devrait-on pas à des signes certains
Reconnaître le cœur des perfides humains?
RACINE, même scène.

HIPPOLYTE.

Je l'entrevois [1], seigneur, quelqu'un m'a noirci dans votre esprit [2]. Je suis innocent, et je souffre. Non, je puis revenir de ma surprise, tant vos discours entrecoupés me saisissent de frayeur.

THÉSÉE.

Ciel! où aboutira donc l'orgueil de l'esprit humain [3]? quel sera le terme de son audace et de sa témérité? Si la race mortelle croît toujours en vices, et que les enfans soient pires que leurs pères, il faudra que les dieux forment un autre monde pour contenir le nombre des méchans. Voyez-vous ce fils perfide qui m'a déshonoré? ce traître est convaincu par la reine toute morte qu'elle est [4]. Malheureux, après un crime si noir, comment oses-tu te montrer devant moi? Élevé au-dessus des faiblesses communes, tu n'as, à t'en-

[1] Un tel excès d'horreur rend mon âme interdite;
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
Qu'ils m'ôtent la parole, et m'étouffent la voix.
RACINE, même scène.

[2] Il paraît qu'Hippolyte emploie une forme interrogative : « *Quelqu'un m'aurait-il noirci*, etc. »

[3] « *O esprit humain!..... jusqu'où ira-t-il?* » Il s'agit là de la dépravation plutôt que de l'orgueil.

[4] Perfide, oses-tu bien te montrer devant moi?
Monstre qu'a trop long-temps épargné le tonnerre, etc.
RACINE.
Oui, c'est ce même orgueil, lâche, qui te condamne, etc.

tendre, de commerce qu'avec les dieux. Ta vertu pure et irréprochable ne s'est jamais démentie. Non, non, je ne suis point assez crédule pour me laisser surprendre à tes frivoles discours. Je respecte trop les dieux, pour penser qu'ils chérissent un méchant tel que toi [1]. Fais parade maintenant de ta frugalité; abstiens-toi de la chair des animaux; repais ton esprit sur les traces d'Orphée, d'une vaine fumée de science; et sous le voile d'une philosophie affectée, pratique le sordide intérêt des prétendus sages. Secte pernicieuse! ah, qu'on se défie, si l'on m'en croit, de ces séducteurs dangereux, qui, sous des paroles flatteuses, cachent le poison d'un cœur pervers et corrompu [2]! Phèdre est morte; mais sa mort ne te sauvera pas; cesse de l'espérer. Cette mort même achève de te confondre, misérable; car quels sermens, quels

[1] Il y a ici deux traits de satire, l'un contre les Pythagoriciens, qui s'abstenaient de manger la chair des animaux, dans l'idée de la métempsycose; c'est-à-dire, de la transmigration des âmes au corps des bêtes; l'autre contre les philosophes de profession qui inondaient Athènes, et qui n'étaient au fond que de vrais Tartufes. Lucien l'a bien fait voir depuis. Orphée, comme l'on voit, passe chez Euripide pour le père des philosophes. Il est pourtant vraisemblable que cette raillerie sur les philosophes est plus artificieuse que sérieuse. Euripide, ami de Socrate, et élevé dans le sein de la philosophie, avait intérêt à faire taire Aristophane et ses ennemis sur cet article.

[2] Traître, tu prétendais qu'en un lâche silence
Phèdre ensevelirait ta brutale insolence.

RACINE.

discours pourraient démentir, pour te justifier, cet irrécusable témoin? (*Il montre la lettre et le corps de Phèdre.*) Diras-tu que le fils de l'étrangère était odieux à la reine? Ah [1]! il faut qu'elle ait été bien prodigue de ses jours, si par haine pour toi elle a sacrifié ce qu'elle avait de plus cher. Peut-être alléguerais-tu la faiblesse attachée au sexe; mais je sais trop que la jeunesse livrée aux fureurs de l'amour, est pire encore que le sexe. Chez elle, l'audace seconde la faiblesse du cœur [2]. Mais que sert de te confondre par mes discours? ce cadavre dépose assez contre toi [3]. Sors promptement de cette terre, misérable, je t'interdis les murs [4] bâtis par Minerve, et tout ce qui obéit à

[1] C'est la pensée de Didon à Enée, chez Ovide, *Héroïde* VII, 47:

Exerces pretiosa odia et constantia magno,
Si dum me careas est tibi vile mori.

Votre haine vous coûte bien cher, si la mort ne vous est rien, pourvu que vous m'abandonniez.

[2] Ou plutôt: « *chez les jeunes hommes, la qualité d'homme est* » *un prétexte utile à alléguer.* » Cette expression du traducteur, *la jeunesse*, ne paraît pas bien choisie pour dire *les jeunes hommes*, par opposition aux femmes.

[3] Fuis; et si tu ne veux qu'un châtiment soudain
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je, et sans retour précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes états.

RACINE, acte IV, scène 2.

[4] Athènes.

mes lois. Ah! si Thésée, aussi cruellement outragé par un fils, n'était vengé, Sinis [1], ce fameux brigand de Corinthe, pourrait s'élever contre moi, me disputer sa mort, et me reprocher un vain triomphe; et les rochers que la mer vit naître des os de Sciron, ne témoigneraient plus à l'univers que je suis le fléau des méchans.

LE CHŒUR.

Qui des mortels peut-on appeler heureux, quand on voit la fortune de nos rois sujette à une si triste révolution?

HIPPOLYTE.

Accablé [2] du courroux qui vous anime contre

[1] Sinis et Sciron étaient deux insignes brigands, dont Thésée délivra la Grèce. Le premier habitait proche de Corinthe. Il faisait souffrir un supplice cruel à ceux qu'il surprenait par la ruse, ou qu'il domptait par la force. Il pliait le tronc de deux arbres voisins jusqu'à terre, et y attachait sa victime qui était déchirée en pièces lorsque les deux arbres retournaient dans leur état naturel. D'autres disent qu'il avait un lit fort court, et qu'après y avoir étendu les voyageurs, il leur coupait l'extrémité des pieds ou des jambes qui excédait. Thésée lui fit souffrir le même supplice. L'autre brigand, Sciron, demeurait près de Mégare, et précipitait les passans dans la mer. Thésée l'y précipita lui-même à son tour, et ses os, dit la fable, furent changés en rochers. Après la première expédition, Thésée rétablit les jeux Isthmiques à Corinthe. Ils avaient été institués par Sisyphe, roi de Corinthe, puis interrompus.

[2] D'un mensonge si noir, justement irrité,
Je devrais faire ici parler la vérité,

un fils, je pourrais vous dire, ô mon père, que le sujet qui vous irrite, si on l'examinait de près, me serait favorable. Mais, non, il est trop horrible pour le relever. Capable [1] peut-être de tenir tête à mes égaux, je me sens peu propre à parler en présence de tant de témoins; et je ne vois pas après tout, que ceux qui se piquent d'une vaine éloquence, soient fort estimés des vrais sages. Mais enfin le malheur qui me presse me force de rompre le silence, et d'abord je commence par où vous avez commencé vous-même, reproche si noir que vous

Seigneur; mais je supprime un secret qui vous touche.
Approuvez le respect qui me ferme la bouche....
Racine, même scène.

[1] Ceci sent un peu le philosophe et l'orateur. Mais il faut se souvenir que telle était la manière des Athéniens, grands philosophes, et grands discoureurs, sur-tout chez le philosophe Euripide.

Un tel excès d'horreur rend mon âme interdite,
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
Qu'ils m'ôtent la parole et m'étouffent la voix....

Amyot, dans Plutarque, s'exprime ainsi, *Traité de l'Education des enfans :*

Langue je n'ai diserte et affilée
Pour haranguer devant une assemblée;
Mais en petit nombre de mes égaux,
C'est là où plus à deviser je vaux;
Car qui sçait mieux au gré du peuple dire,
Est bien souvent entre sages le pire.

C'est à peu près ce qu'Horace a eu en vue en disant :

Nec te ut miretur turba labores,
Contentus paucis lectoribus.

avez cru me fermer la bouche, et me confondre d'un seul mot. Vous [1] voyez ce ciel et cette terre; ils savent, quoique vous puissiez dire, qu'il n'est point de cœur ici bas plus pur que le mien. Je ne sais qu'honorer les dieux, et cultiver des amis innocens, dont la vertu ne peut, ni servir le crime, ni exiger qu'on le serve à son tour. Toujours égal envers eux, soit absent, soit présent, j'ignore l'art pernicieux de médire d'autrui. Eh! comment voulez-vous que je sois capable de la noirceur que

[1] Examinez ma vie, et songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes:
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés.
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés;
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.
Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche incestueux.
Élevé dans le sein d'une chaste héroïne,
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
Pitthée, estimé sage entre tous les humains,
Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage;
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois sur-tout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce:
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.
On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur;
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.
Et l'on veut qu'Hippolyte, épris d'un feu profane....
RACINE.

vous m'imputez ? mon cœur, insensible jusqu'à présent aux traits de Vénus, ne connaît l'amour que de nom et qu'en peinture ; encore mes yeux, aussi chastes que mon cœur, évitent-ils les profanes tableaux [1].

Si ma conduite passée ne me justifie pas à vos yeux, c'est à vous de montrer comment il m'a été possible de la démentir, quels attraits souverains dans l'épouse d'un père auraient ébranlé un cœur qui a dédaigné toutes les beautés, enfin quel intérêt aurait forcé Hippolyte de trahir Thésée. Eh! n'aurais-je pas été le plus insensé de tous les hommes, de prétendre, par un forfait, succéder à un père vivant? Serait-ce que le sceptre a des charmes pour ceux qui font profession de sagesse ? non, non ; l'éclat d'une couronne n'éblouit que ceux auxquels elle peut plaire [2]. On le sait assez ;

[1] M. Brunck remarque qu'au temps de Thésée, la peinture n'était pas en usage, et que, par conséquent, Euripide fait une espèce d'anachronisme, en supposant qu'Hippolyte aurait pu voir des tableaux d'amour. En ce cas, ce poëte en aurait fait un autre, en supposant que Phèdre sût écrire, car il paraît difficile d'imaginer comment l'invention des caractères aurait précédé la peinture. (Voy. *Acad. des Belles-Lett.*, tom. I, p. 75.) Mais l'origine des arts semble n'avoir pas d'époque fixe ; leurs premiers essais sont aussi anciens que la société humaine.

[2] « Direz-vous qu'il est doux de régner, même aux cœurs chas- » tes? Non, le pouvoir des rois n'est envié que de ceux dont il » a corrompu le cœur. » Cette pensée rappelle celle de Jocaste dans *les Phéniciennes*. Voy. la note sur cette tragédie, tom. V, pag. 312.

je n'aime que celle qui ceint le front des vainqueurs dans les combats de la Grèce. Content de vivre heureux et tranquille avec de vertueux amis, je ne veux ici que le premier rang après vous. La possession d'une douce félicité, et l'absence des périls attachés au trône, sont, à mon gré, un bien plus précieux que le trône même.

Il me reste un mot à vous dire, seigneur [1]; si Phèdre pouvait déclarer qui je suis, si j'avais à me défendre en sa présence, il ne tiendrait qu'à vous, j'ose en répondre, de trouver quel est le coupable. Mais enfin [2], pour dernière ressource, j'en atteste Jupiter, redoutable aux parjures, et cette terre qui me soutient, loin d'avoir commis le crime dont vous me soupçonnez, je n'en ai eu ni

[1] « I' est une de mes raisons que j'ai tue : le reste vous le savez. S'il était un témoin qui pût attester qui je suis, si je me justifiais en présence de votre épouse vivante, vous condamneriez les méchans par les faits, en faisant un exact examen. » Mais du moins à présent, j'en jure par Jupiter, dieu des sermens, par cette terre qui me soutient, jamais je n'attentai au » lit paternel, jamais je n'en formai le dessein, jamais je n'en eus » la pensée. Que je meure sans gloire, sans nom, sans patrie, » sans maison, errant, fugitif en tous lieux; que ni la mer, ni la » terre ne reçoivent les dépouilles de mon corps privé de vie, si » je suis un homme criminel. »

[2] Eh! quoi, de votre erreur rien ne peut vous tirer?
Par quels affreux sermens faut-il vous rassurer?
Que la terre, le ciel, que toute la nature....

RACINE.

le désir, ni même la pensée. Oui, si je suis coupable, puissé-je expirer dans la honte et dans l'infamie ! puissé-je, condamné à errer sur la terre, ne trouver ni asile, ni retraite! puissent enfin la mer et la terre me refuser un tombeau ! Quant à la reine, si la crainte l'a déterminée à se donner la mort, c'est ce que j'ignore; il ne m'est pas permis d'en dire plus. Chose étrange [1] ! elle passe pour innocente dans votre esprit, malgré la faiblesse ordinaire à son sexe; et moi qui vis exempt de toute faiblesse, je parais criminel à vos yeux [2]!

LE CHŒUR, à Hippolyte.

Vous en avez assez dit, seigneur. On n'atteste point les dieux en vain, et votre serment vous absout.

[1] Vous me parlez toujours d'inceste et d'adultère;
Je me tais... cependant Phèdre sort d'une mère,
Phèdre est d'un sang, seigneur, vous le savez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.
RACINE.

Cela est bien fort pour un fils qui parle à son père. Hippolyte est bien plus respectueux chez le poète grec.

[2] Cette dernière phrase est beaucoup plus obscure dans le grec. Il parait qu'Hippolyte emploie le mot σωφρονεῖν en deux sens différens. Ce mot signifie à la fois la prudence, la chasteté, à peu près comme notre mot *sage*. « Elle a agi sagement ne pouvant être sage; et moi qui ai su l'être, je n'en ai point tiré d'avantage. » Ces finesses de langage se perdent dans une traduction.

THÉSÉE.

Quoi [1] ! ce perfide se flatterait de m'éblouir par ses vains prestiges ; et quels fonds puis-je faire sur les sermens d'un traître qui m'a déshonoré ?

HIPPOLYTE.

Le dirai-je, ô mon père, votre conduite me surprend. Hippolyte, à votre place, aurait, sans balancer, plongé le poignard dans le sein d'un fils adultère et incestueux. L'exil est un supplice trop léger pour un si abominable forfait.

THÉSÉE.

Tu prononces contre toi-même. Mais non : le piége est grossier. La mort que tu t'imposes, te serait trop douce. C'est le terme où aspirent les malheureux. Tu mourras d'un supplice plus lent. Exilé de ta patrie, tu traîneras tes malheurs dans une terre étrangère. Voilà la peine réservée à l'impiété.

HIPPOLYTE.

Hélas [2] ! qu'allez-vous faire ? vous n'attendrez

[1] Toujours les scélérats ont recours au parjure.
Cesse, cesse, et m'épargne un importun discours,
Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours.

RACINE.

[2] HIPPOLYTE.

Quel temps à mon exil, quel lieu prescrivez-vous ?

donc point que le temps dépose en ma faveur? vous m'exilerez?

THÉSÉE.

Fusses-tu par-delà l'océan et le mont Atlas, ma haine ne serait pas satisfaite.

HIPPOLYTE.

Quoi! sans vouloir en croire ni mes mœurs, ni mes sermens; sans interroger le sort et les oracles! enfin, sans me convaincre, vous me condamnez à ne plus vous revoir!

THÉSÉE.

Cette lettre n'a pas besoin d'interprête; voilà mon oracle, voilà le témoin qui te convainc. Quant au vol des oiseaux [1], je récuse ce témoignage trompeur.

HIPPOLYTE.

O dieux, pourquoi me taire plus long-temps? je suis innocent, je vous honore, et vous me perdez!..... mais non; gardons un profond silence.

THÉSÉE.

Fusses-tu par delà les colonnes d'Alcide,
Je me croirais encor trop voisin d'un perfide.

RACINE.

[1] On voit par-là ce que pensaient les anciens eux-mêmes de ces superstitions, sur-tout quand il était question de justifier ou de condamner quelqu'un, ou enfin d'une affaire intéressante. On les employait toutefois avec respect, et ce n'est qu'au dépit de Thésée qu'on pardonne cette espèce d'impiété, comme on le verra à la fin.

Aussi bien mes discours ne persuaderaient pas un père, et mon serment serait violé sans effet.

THÉSÉE.

Ah! que ta feinte vertu m'est insupportable [1]! Sors promptement, sors de ma présence et de ces climats.

HIPPOLYTE.

Hélas! accablé [2] sous le poids d'un crime affreux, de quel côté tournerai-je mes pas? quel ami voudra me donner un asile?

THÉSÉE.

Ce sera quiconque se plaît à recevoir les adultères et les complices des méchans [3].

HIPPOLYTE.

Eh! n'est-ce pas un supplice assez grand pour

[1] THÉSÉE.

Ah! que ton impudence excite mon courroux!

RACINE.

[2] HIPPOLYTE.

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,
Quels amis me plaindront si vous m'abandonnez?

[3] THÉSÉE.

Va chercher des amis dont l'estime funeste
Honore l'adultère, applaudisse à l'inceste,
Des traîtres, des ingrats, sans honneur et sans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

RACINE.

moi, ne suis-je pas déjà à trop plaindre de paraître criminel à vos yeux [1] ?

THÉSÉE.

Tu pleures, perfide; ah! tu devais pleurer et prévoir les suites de ton fatal amour, lorsque tu conçus l'horrible dessein d'outrager un père.

HIPPOLYTE.

O murs, ô palais, que ne rendez-vous témoignage en faveur de mon innocence! que ne déclarez-vous si je suis tel que me croit Thésée [2]!

THÉSÉE.

Tu as recours à des témoins muets. Tiens, en voilà un, (*il montre Phèdre* [3]) qui, tout muet qu'il est, ne sert que trop à te confondre.

HIPPOLYTE.

Ah! que ne puis-je voir un autre moi-même dans la situation où je me trouve! que je serais touché de ses malheurs [4]!

[1] « Ah! c'est un sentiment qui pénètre mon cœur, qui m'arrache » des larmes involontaires, de penser que je suis soupçonné, que » je parais criminel à vos yeux. »

[2] Plût à dieu que vous puissiez, etc. »

[3] On la lettre.

[4] Le sens de ce mot d'Hippolyte est obscur. M. Brunck croit que c'est une comparaison tirée de la peinture, analogue au mot d'Hécube. Voy. t. IV, p. 447. Musgrave pense que c'est une allu-

THÉSÉE.

Oui, malheureux, tu en serais touché. C'est que ta prétendue équité te porte à t'épargner, plus que tu n'as épargné ceux dont tu as reçu le jour.

HIPPOLYTE.

O ma mère! ô mère infortunée! ô infortuné fils! que je plains le sort de quiconque, ainsi que moi, a le malheur d'être né d'une étrangère!

THÉSÉE.

Gardes, [1] qu'on l'arrache de ces lieux. N'avez-vous pas entendu l'arrêt que j'ai tant de fois prononcé?

HIPPOLYTE.

Hélas! ce ne sera qu'en pleurant qu'ils oseront porter sur moi leurs mains[2]. Osez me chasser vous-même, si votre cœur est devenu tout-à-fait insensible aux cris de l'innocence.

sion à la philosophie spéculative d'Orphée. Socrate dit dans Cicéron : « Mentis acies se ipsa intuens, nonnunquam hebescit. » *Tuscul.*, I, 30.

[1] Quoi! ta rage à mes yeux perd toute retenue!
Pour la dernière fois, ôte-toi de ma vue.
Sors, traître : n'attends pas qu'un père furieux
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.

RACINE.

[2] Ce n'est pas le sens. Hippolyte les menace et ne songe point à intéresser leur pitié. « Il en coûtera des larmes à celui d'entr'eux » qui portera la main sur moi. Mais vous-même, si telle est votre » volonté, chassez-moi de ces lieux. »

THÉSÉE.

Oui, traître, je le ferai, si tu n'obéis. Mon cœur est fermé désormais pour toi. Il rentre dans le palais.

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, LE CHOEUR.

HIPPOLYTE.

Je le vois, l'arrêt est irrévocable. Malheureux que je suis, je sais la preuve de mon innocence, et je n'ose la révéler ! Eh bien ! ô la plus chère des divinités que j'adore, ô fille de Latone, ô ma douce consolation, ô la compagne des seuls plaisirs que je me permettais, il faut donc me résoudre à ne plus revoir Athènes. Mais ce n'est point Athènes ni la terre [1] d'Érechthée que je regrette. O Trézène, cher objet des amusemens vertueux de mon innocente jeunesse, c'est toi que je quitte avec douleur. Reçois mes adieux ; je te parle pour la dernière fois. Pour vous, amis précieux, qui me fîtes trouver ce séjour si charmant, venez me consoler, conduisez mes pas hors de cette région, et sachez, quoi qu'en dise mon père, que vous n'y trouverez jamais un cœur plus vertueux ni plus chaste que le mien.

[1] Érechthée, roi d'Athènes. Ce fut sous son règne que Cérès apprit aux Athéniens à semer le bled, et que les cérémonies et les jeux en l'honneur de cette déesse furent établis.

SCÈNE VII.

LE CHŒUR, seul.

STROPHE I.

Quand je songe qu'il est des dieux qui nous gouvernent, je vis sans inquiétude ; mais quand je jette les yeux sur les fortunes, sur les actions humaines, sur leurs vicissitudes, et sur leurs erreurs éternelles, ma confiance m'abandonne, et mon espérance disparaît.

ANTISTROPHE I.

Daigne le ciel accorder à mes vœux un bonheur constant, une fortune rangée, un esprit libre de soins, et un nom sans tache, mais aussi sans éclat ! qu'avons-nous besoin de plus pour passer tranquillement le peu de jours que nous avons à vivre [1] ?

STROPHE II.

Mais hélas, nos cœurs ne jouissent pas de cette heureuse sécurité. Tout espoir nous est ravi, depuis que nous avons vû un jeune prince, l'astre brillant d'Athènes, exilé par l'ordre d'un père en courroux. O rivage de Trézène, ô forêts, ô montagnes que fréquentait Hippolyte en la compagnie de Diane, vainement vous le redemandez !

[1] « Changeant avec le temps mes mœurs faciles, puissé-je vivre » heureuse avec ceux que le sort a placés près de moi ! »

ANTISTROPHE II.

O Hippolyte! on ne vous verra plus sur un char gouverner la marche des fougueux coursiers dans la carrière de Limné. Votre luth, désormais inutile dans la maison paternelle, ne tirera plus de son sein des airs enchanteurs. Les autels de Diane seront sans couronne, sans fleurs, et ensevelis sous l'herbe. Votre funeste exil enlève aux nymphes d'alentour le plaisir de se disputer votre cœur. L'espoir de le conquérir ne les rendra plus rivales.

ÉPODE.

Pour nous, plus sensibles encore à vos malheurs, nous les pleurerons, et nous en porterons le triste fardeau. Malheureuse Amazone, c'est bien en vain que vous êtes devenue mère d'un prince si accompli! Puis-je ne pas éclater contre les dieux! hélas, divines Grâces, vous qui avez l'art de concilier les cœurs, pourquoi souffrez-vous qu'un prince innocent soit chassé de son palais, et exilé de sa terre natale?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN OFFICIER D'HIPPOLYTE, deux personnes du CHOEUR.

UNE PERSONNE DU CHŒUR [1].

QUE vois-je ? un officier d'Hippolyte tout effrayé ; il précipite ses pas vers le palais.

L'OFFICIER.

Où pourrai-je trouver Thésée ? daignez me le dire, je vous conjure. Serait-il en ces lieux [2] ?

UNE PERSONNE DU CHŒUR.

Le voici lui-même qui s'avance.

SCÈNE II.

THÉSÉE, L'OFFICIER, LE CHOEUR.

L'OFFICIER.

Je viens, seigneur, vous annoncer une nouvelle qui intéresse Athènes et tout ce peuple.

[1] Il paraît que le chœur ne se partage point. Les manuscrits qu'a consultés M. Brunck, n'indiquent pas cette division. Ainsi c'est *le chœur* qui parle dans cette scène, et non une ou deux personnes détachées des autres.

[2] Grec : *Est-il dans ce palais ?*

THÉSÉE.

Que pourrait-ce être ? quel nouveau malheur menace ces deux villes ?

L'OFFICIER.

Disons le sans détour. Hippolyte ne vit plus ; ou du moins à peine lui reste-t-il un souffle de vie.

THÉSÉE.

Quel coup l'a frappé ? sans doute il aura été puni par quelqu'étranger qu'il aura déshonoré comme son père.

L'OFFICIER.

Son char et vos imprécations, que votre père Neptune a trop écoutées, ont causé sa perte.

THÉSÉE.

Juste ciel ! ô favorable Neptune! oui, je reconnais à ce service que tu es véritablement mon père[1]. Eh bien, (*à l'officier*) raconte-moi cet évènement. Comment Némésis[2] a-t-elle puni ce fils incestueux ?

[1] C'était le patron d'Athènes, et Thésée institua en son honneur des jeux à l'imitation de ceux qu'avait iustitués Hercule en l'honneur de Jupiter. Thésée était fils d'Æthra et de Neptune ou d'Egée.

[2] Déesse de la Vengeance, ou la Justice. Voyez les pensées de M. l'abbé Fraguier *sur les Imprécations* mêmes injustes, tom. V, de l'*Histoire de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lett.*, p. 23.

L'OFFICIER.

Nous étions près du rivage, occupés du soin de ses coursiers, et nous fondions en larmes; car déjà on nous avait appris l'accablante nouvelle qu'Hippolyte ne reverrait plus ces bords, et qu'il s'en écartait par l'ordre même d'un père. Hippolyte arrive aussitôt vers nous, et confirme par ses larmes ce triste langage. Il traînait à sa suite une foule innombrable de jeunes amis touchés de sa destinée. Il suspend enfin sa douleur: « Eh pour» quoi, dit-il, déplorer mon exil? un père l'or» donne, obéissons. Qu'on attelle ces coursiers à » mon char; il n'est plus de Trézène pour moi. » On accomplit ses ordres, on s'empresse, et soudain nous lui amenons son char préparé. D'abord [1], équipé en voyageur [2], il saisit les rênes attachées au siége; puis, élevant les mains au ciel: « Jupiter, s'écrie-t-il, écrase-moi si je suis cou» pable : mais quel que soit le sort que tu me » gardes, soit que je vive ou que je meure, fais » sentir à mon père qu'il m'a puni sans que je » l'aie mérité. » A l'instant il presse les coursiers. Nous suivons le char, sans nous écarter beau-

[1] Grec: *Botté.*

[2] Il paraît qu'il est question d'une partie du char sur laquelle Hippolyte pose le pied pour s'y placer, et qu'il ne s'agit pas de l'action de mettre ses bottes; en sorte qu'on pourrait traduire: *Il s'élance sur le char.*

coup des rênes, et nous prenons le chemin d'Argos et d'Épidaure [1]. A peine étions-nous entrés dans le désert, qu'un rivage s'offre à nos yeux, vis-à-vis de cette Trézène [2], et près du golfe Saro-

[1] Épidaure, ville du Péloponnèse dans l'Argolide sur le golfe Saronique, aujourd'hui d'Engia. Il y avait un temple célèbre dédié à Esculape, dieu de la médecine.

[2] C'est que Trezène s'avance dans la mer, comme on le peut voir sur les cartes. Comme plusieurs personnes seront peut-être bien aises de comparer la narration de Racine avec celle-ci, j'ai cru devoir la mettre ici en entier, plutôt que les simples imitations, qu'on reconnaitra aisément :

A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il était sur son char. Ses gardes affligés
Imitaient son silence autour de lui rangés.
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur ses chevaux laissait flotter les rênes.
Ces superbes coursiers, qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos,
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide;
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux :

nique. En ce lieu, un bruit épouvantable sort tout à coup du sein de la terre. Moins terrible est la voix même du souverain des dieux. Les

Ses longs mugissemens font trembler le rivage;
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte, et sourds à cette fois
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuissans leur maître se consume:
Ils rougissent le mords d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même en ce désordre affreux
Un dieu, qui d'aiguillons perçait leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite:
L'essieu crie, et se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris:
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie:
Ils courent: tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se rallentit:

chevaux dressent les crins et les oreilles. Saisis d'une frayeur mêlée de curiosité, nous cherchions la cause de ce bruit; mais notre incertitude a duré peu. Nous tournons la vue sur le rivage, et là nous voyons s'élever une vague si haute, qu'elle dérobe à nos yeux les rochers de Sciron, Corinthe, Épidaure[1] et le temple d'Esculape[2]. Elle

Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois vos aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit;
De son généreux sang la trace nous conduit;
Les rochers en sont teints, les ronces dégoûtantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle, et, me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.
« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie;
» Prends soin après ma mort de la triste Aricie.
» Cher ami, si mon père un jour désabusé
» Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
» Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
» Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
» Qu'il lui rende...... » A ces mots, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

[1] Le texte ne parle ni de Corinthe, ni d'Épidaure; il porte : *ce flot énorme nous cacha l'Isthme et le rocher d'Esculape*. R.-R.

[2] Grec : *Le rocher d'Esculape*. Ce n'est pas le temple d'Esculape à Épidaure qui est ici désigné. La situation d'Épidaure ne permettait pas de supposer que le flot élevé sur le golfe Saronique, le cachât aux yeux de ces Trézéniens allant à Argos. Il s'agit donc d'un rocher élevé du golfe Saronique même, appelé *rocher d'Esculape*, du nom de ce Dieu qu'on adorait à Épidaure. Sénèque a imité ces vers :

s'enfle, touche le ciel, et s'avance vers les bords, qu'elle couvre d'écume; là, en se brisant, elle crève comme un orage, et laisse sur le sable un monstre furieux : taureau énorme dont les affreux mugissemens font retentir tous les lieux d'alentour; spectacle si effrayant, qu'il nous paraissait au-dessus des regards humains. L'épouvante s'empare aussitôt des coursiers. Le jeune prince, habile dans l'art de conduire un char, saisit soudain les rênes, les tire à lui, comme un pilote fait le timon, et penche son corps en arrière : mais les chevaux effrayés mordent leur frein, s'emportent et ne connaissent plus, ni la main de leur maître, ni les rênes, ni le char.

Quand il prenait la route d'une plaine unie, le monstre se présentait brusquement devant les chevaux qu'il forçait de reculer en les remplissant d'effroi. S'ils tournaient vers les rochers, il se glissait le long du char, pour précipiter leur course. Enfin, les roues heurtent contre le roc, le char se brise, et Hippolyte est renversé. On ne voit plus qu'un débris confus de rayons et d'éclats[1]. Cependant ce malheureux prince embarrassé dans les rênes, et lié d'une façon que je ne puis ex-

« Latuere rupes, nomine Epidauri dei,
» Et sçelere petræ nobiles Scironides,
» Et quæ duobus terra comprimitur fretis. »

[1] Grec : *De l'essieu et des chevilles.*

primer [1], était traîné à travers les rochers qui lui brisaient la tête, et déchiraient son corps. « Arrê-» tez, s'écriait-il, d'un ton de voix lamentable, » arrêtez, ô coursiers que j'ai nourris avec tant de » soin, reconnaissez votre maître, et ne devenez » pas ses bourreaux. O funeste imprécation de » mon père! quel ami viendra au secours d'un homme innocent. » Hélas! empressés à le faire, nous n'attendions pas ses cris; mais nos pieds trop lents secondaient mal notre zèle. Enfin, débarrassé de ses liens qu'un heureux hasard avait rompus, Hippolyte reste étendu par terre, et respirant à peine. A l'instant les chevaux et le monstre ont disparu derrière les montagnes. Pour moi, seigneur, qui vous fais ce triste récit, je vous suis dévoué, comme à mon maître, et comme à mon roi; mais, j'oserai le dire, la vertu et l'innocence d'Hippolyte me sont tellement connues, que quand toutes les femmes du monde se donneraient la mort, ainsi que Phèdre; quand elles rempliraient la forêt de l'Ida de lettres pareilles à la sienne [2], je ne pourrais me persuader qu'un tel fils pût être criminel.

[1] Sans pouvoir se dégager de ce fatal lien : δυσεξήνυτος, *inexplicabilis*, ne signifie pas ce qu'on ne peut exprimer, mais ce qu'on ne peut défaire ou dénouer.

[2] *Quand on chargerait d'écriture tous les pins du mont Ida.* On écrivait sur des tablettes faites de bois de pin.

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! Voici un nouveau malheur qui met le comble à tous les autres. O destin inévitable!

THÉSÉE.

Je l'avouerai, ma haine pour un perfide m'a fait écouter ce récit avec quelque sorte de satisfaction. Mais enfin je sens que la piété envers les dieux, et la tendresse pour un fils, tout coupable qu'il est, se réveillent dans mon cœur. Ainsi, sans douleur sur cet évènement, je demeure dans l'indifférence [1].

L'OFFICIER.

Dans l'indifférence! que faire donc de cet infortuné prince pour satisfaire votre courroux? Ah seigneur, croyez-moi, cessez de haïr un fils déjà trop malheureux.

THÉSÉE.

Qu'on le transporte en ces lieux. Je veux le revoir encore, lui reprocher son crime, et achever de le convaincre par son supplice même.

L'Officier s'en va.

[1] Le mot *indifférence* n'est pas dans le grec. « Je ne me réjouis » pas de son malheur et je ne m'en afflige pas. » L'Officier répond: « Quel est donc notre devoir? Faut-il amener cet infortuné en » votre présence, ou que faut-il faire pour vous contenter? Réfléchissez, et..... si vous en croyez mes conseils, vous ne serez » pas impitoyable envers un fils malheureux. »

SCÈNE III.

THÉSÉE, LE CHOEUR.

LE CHŒUR.

C'est vous, Vénus, qui rendez les hommes et les dieux impitoyables; c'est vous, dis-je, et votre cruel fils. Ce dieu aîlé parcourt en un instant la terre et les mers. Partout éblouissant, mais tyran, il se plaît à dompter les cœurs, soit des hôtes des forêts, soit des habitans de la mer, soit de tout ce qui respire sur la terre, et de la race humaine; car tel est le vaste empire sur qui Vénus seule étend son pouvoir [1].

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DIANE.

DIANE.

Fils d'Égée, prêtez l'oreille à la voix de Diane, qui daigne s'adresser à vous. Malheureux Thésée,

[1] « C'est toi, Cypris, qui diriges le cœur inflexible des dieux et » des mortels. Avec toi le dieu aux plumes variées, voltigeant » d'une aile rapide, plane sur la terre et sur l'onde amère de l'o- » céan, qui retentit au loin du bruit des tempêtes. Alors qu'Amour, » le cœur troublé de mille tranports, s'élance dans les airs, bril- » lant de l'éclat de l'or, il adoucit la nature sauvage des féroces » animaux des montagnes, de ceux qui peuplent l'océan, de tous » ceux que nourrit la terre, que le brûlant soleil éclaire de ses re- » gards; il adoucit aussi le cœur des hommes. Parmi tous ces êtres, » Cypris, tu possèdes seule les honneurs de l'empire. » Ce chœur paraît un véritable entr'acte.

quel plaisir barbare goûtes-tu dans la ruine de ta maison? Tu as fait mourir injustement ton fils. Ton épouse t'a séduit par des discours trompeurs, et ton malheur est certain. Père inexorable, que ne peux-tu cacher ta honte dans les enfers, ou, porté dans les airs, te dérober à la vue de ces lieux qui crient vengeance contre toi! Non, il ne t'est plus permis d'habiter avec les hommes justes. Écoute-moi; je vais te faire voir l'excès de ton infortune; et, quoique ce soit sans fruit, j'aurai du moins l'avantage de t'accabler de regrets. Approche donc [1], que je te fasse connaître d'un côté l'innocence d'un fils, et la vertu qu'il emporte au tombeau; de l'autre, les fureurs et les combats de Phèdre [2]. Oui, la reine, victime d'une déesse ennemie de Diane, et de quiconque a les mœurs pures, sentit malgré elle les étincelles d'une coupable flamme. Elle arma sa raison contre l'amour. Sa confidente a conduit le reste à son insu. Dépositaire du secret de Phèdre, elle va trouver Hippolyte, l'engage au silence par serment, et lui découvre ces détestables feux. Ce prince frémit à ce discours; et sa vertu, loin d'être ternie, a porté le scrupule, lors même que tu prononçais l'arrêt

[1] *Approche*, ce mot est une addition du traducteur, ou plutôt un véritable contre-sens; le grec dit littéralement: « Je ne suis venue ici que pour te faire connaître, etc. »

[2] « Les fureurs de ton épouse, et ce qu'on peut nommer en même » temps son généreux courage. »

de sa mort, jusqu'à respecter la foi d'un serment surpris. Pour Phèdre, la crainte de voir son secret trahi, lui a dicté cet horrible stratagême, et ce tissu d'impostures qui ont perdu ton fils, et que tu as malheureusement crues.

THÉSÉE.

Ah ciel!

DIANE.

Ce discours te désespère ; mais écoute mes reproches jusqu'au bout, et meurs de honte et de douleur Tu sais que ton père Neptune t'avait accordé l'accomplissement de trois imprécations. Misérable, celle qui devait tomber sur un ennemi, a eu pour objet et pour victime un fils innocent. Ce n'était pas pour cet usage que le trop favorable Neptune te prévenait de ses faveurs. Pour prix de ses bienfaits, tu as offensé ton bienfaiteur et Diane, toi qui as dédaigné le secours des oracles, et qui, loin de laisser du moins au temps le soin d'éclaircir tes soupçons, as précipité ta vengeance, et lancé d'inévitables imprécations dont la mort de ton fils est le fruit.

THÉSÉE.

Déesse, donnez-moi la mort.

DIANE.

Ton crime est indigne de grâce ; toutefois il en est temps encore, tu peux en obtenir le pardon ;

car, hélas! il faut en convenir, c'est Vénus dont la colère a ourdi cette trame fatale, et telle est la loi établie parmi nous; par une complaisance mutuelle, un dieu ne s'oppose point aux desseins d'un autre. Sans le respect dû au père des dieux, sache que je n'aurais pas vu mourir impunément le plus cher de mes adorateurs. Ainsi, Thésée, l'ignorance diminue votre forfait; la mort d'une épouse qui semblait déposer contre Hippolyte, a pu séduire votre esprit; enfin, tous ces maux retombent sur vous. Croyez-moi, ma douleur n'est pas moindre; les dieux, prompts à exterminer les méchans et leur race, ne se plaisent point à faire périr les justes.

LE CHŒUR.

Voici ce déplorable prince qu'on amène. Que sont devenus ses charmes! ses blonds cheveux sont défigurés, et son corps est ensanglanté. O double calamité! O malheureuse maison! je reconnais à ces traits la main divine qui t'a porté de si funestes coups.

SCÈNE V.

LES MÊMES, HIPPOLYTE, suite.

HIPPOLYTE.

O douleur! ô tourment! ciel! je meurs cruellement déchiré, et par l'injuste arrêt d'un père. C'en est fait [1]. Ah!... quelles pointes aiguës me percent

[1] Littéralement : « au travers de ma tête s'élancent les dou-

la tête! quelles convulsions m'agitent! aye. N'allons pas plus avant. Qu'on me laisse jouir d'un peu de repos. (*On l'étend sur un lit.*) O char, ô coursiers, que j'avais moi-même élevés et nourris de ma main, voilà le prix de mes soins, vous me donnez la mort... (*à sa suite.*) Au nom des dieux, esclaves, prenez garde de renouveler mes blessures. N'augmentez pas mon supplice par vos cruels secours. Ah ! quelle main vient de me toucher? qu'on me lève lentement; qu'on m'ôte de la présence d'un père dont l'erreur m'a perdu [1]. O Jupiter, vous le voyez; cet Hippolyte si distingué par sa piété et son innocence se voit réservé à une mort affreuse ! que lui a donc servi d'être humain et vertueux ? aye. Mes maux s'aigrissent de nouveau. Laissez-moi ; je ne veux d'autre secours que la mort... Ah ! que vous me faites souffrir ! qui me donnera un fer pour me percer! que ne puis-je couper la trame de mes tristes jours ! malheureuse imprécation ! O crimes [2] de mes pères, qui ont trempé leurs mains dans le sang ! les supplices qui leur étaient dus, n'ont pas tardé à se réu-

» leurs; dans mon cerveau bondit le sphacèle. » Ce dernier mot désigne ici une convulsion douloureuse et mortelle.

[1] Il ne demande pas qu'on l'éloigne de son père. « Traînez d'une « manière mesurée et uniforme un infortuné qu'a perdu l'erreur » d'un père. »

[2] Les interprètes pensent qu'il fait ici allusion au meurtre des Pallantides. (Note de l'ancien éditeur.)

nir sur un malheureux. Mais pourquoi sur un innocent? ah dieux! que ferai-je? comment me délivrerai-je d'un tourment dont la violence passe jusqu'à mon esprit[1]? Nuit éternelle, doux sommeil de la mort, viens promptement terminer mes douleurs.

DIANE.

Malheureux Hippolyte, en quel état je te revois! ta vertu trop généreuse t'a perdu.

HIPPOLYTE.

Quelle odeur céleste se fait sentir en ces lieux? elle réjouit mon cœur, tout mourant que je suis. mon corps même en est soulagé. N'est-ce point la divine Diane que j'entends?

DIANE.

C'est elle, oui, c'est la déesse que tu chéris, trop infortuné prince!

HIPPOLYTE.

O ma souveraine! voyez quel est mon malheur.

DIANE.

Je ne le vois que trop; et malheureuse d'être immortelle, je gémis de ne pouvoir verser des larmes sur ton sort.

[1] « *D'une douleur féroce.* » Le mot ἀνάλγητος signifie *impitoyable*, il est synonyme du mot ἀνηλεής, et celui-ci synonyme du mot ὠμός, suivant Hésychius, que je cite parce que de savans critiques ont cru devoir changer ici le texte.

HIPPOLYTE.

Le ministre et le compagnon de vos doux amusemens n'est plus.

DIANE.

Hélas! il est trop vrai, puisque vous mourez.

HIPPOLYTE.

Vous ne le verrez plus dompter les coursiers, ni parer vos autels.

DIANE.

Triste effet des vengeances de l'impitoyable Vénus !

HIPPOLYTE.

Hélas ! à quels traits j'ai connu enfin la cruelle déesse qui me perd !

DIANE.

Elle s'est crue dédaignée. La pureté de votre cœur a blessé sa fierté.

HIPPOLYTE.

C'est donc elle qui s'est immolé trois victimes en un jour !

DIANE.

Elle n'a épargné ni votre père, ni Phèdre, ni vous.

HIPPOLYTE.

Je suis donc réduit encore à pleurer le malheur d'un père !

DIANE.

C'est Vénus qui l'a trompé.

HIPPOLYTE.

O père infortuné !

THÉSÉE.

Je suis perdu, mon fils. La vie m'est insupportable.

HIPPOLYTE.

Je plains votre erreur beaucoup plus que ma mort.

THÉSÉE.

Que n'ai-je subi moi-même la destinée que je te réservais !

HIPPOLYTE.

Funeste faveur de votre père Neptune !

THÉSÉE.

Insensé, c'est moi qui l'ai demandée !

HIPPOLYTE.

Que voulez-vous ? la colère vous transportait. Je n'en aurais pas moins été puni [1].

THÉSÉE.

Ah ! j'étais privé de ma raison. Les dieux m'en avaient ravi l'usage.

[1] « Vous m'auriez vous-même donné la mort, tant vous étiez irrité. »

HIPPOLYTE.

Que n'est-il permis aux mortels de faire à leur tour des imprécations contre les dieux !

DIANE.

Arrêtez, Hippolyte ; votre piété vous coûte la vie ; mais vous ne mourrez pas sans vengeance, et la colère de Vénus ne demeurera pas impunie. Cette main saura percer de traits le cœur de son favori [1]. J'ordonne qu'en récompense de votre vertu malheureuse, Trézène vous comble d'honneurs [2]. On verra long-temps les jeunes filles [3], avant que de sacrifier à l'hymen, porter sur votre tombeau leur chevelure coupée, et le tribut de leurs larmes. Vous serez le sujet éternel de leurs agréables chansons; et l'amour de Phèdre, dont vous êtes la victime, ne sera jamais oublié dans les siècles futurs. Pour vous, Thésée, embrassez

[1] Elle entend Adonis, que Vénus aimait. Il était fils de Cyniras, roi de Chypre, qui avait eu un commerce incestueux avec sa fille Myrrha.

[2] Et en effet Pausanias, dans ses *Corinthiaques*, ou livre II, fait une mention expresse des cérémonies qui se pratiquaient à Trézène en l'honneur d'Hippolyte. (Note de l'ancien éditeur.)

[3] Ceci fait allusion aux coutumes et aux cérémonies de l'ancienne Grèce. On en trouvera plusieurs autres, à mesure que l'on avancera. Ces allusions rendaient les tragédies anciennes plus intéressantes aux spectateurs qui voyaient avec plaisir l'origine de leurs fêtes, de leurs cérémonies et de leurs usages. Mais ce ne sont plus des traits intéressans pour nous.

un fils expirant. Car c'est malgré vous que vous l'avez condamné [1]. Peut-on n'être pas criminel quand les dieux permettent le crime ? aimez votre père, Hippolyte, c'est moi qui vous l'ordonne. Votre destinée va finir. Adieu, je me retire [2]. Il ne m'est pas permis de souiller mes regards de la vue d'un mort, ou d'être témoin des derniers soupirs d'un mourant. Le terme fatal approche pour vous. Adieu.

HIPPOLYTE.

Recevez mes adieux, chaste Diane, soyez toujours heureuse, et consolez-vous de mon trépas. J'oublie que mon père m'a condamné, puisque vous l'ordonnez. J'ai toujours trop déféré à vos ordres, pour n'y pas souscrire encore sur ce point.

SCÈNE VI.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, LE CHOEUR, suite.

HIPPOLYTE.

Les ténèbres de la mort s'élèvent déjà sur mes yeux ; recevez-moi entre vos bras, ô mon père, et soutenez-moi.

[1] Maxime conforme aux sentimens des anciens sur la fatalité. Elle montre bien que leur morale, si saine quelquefois, n'était pourtant pas aussi pure que le prétend le P. Thomassin.

[2] On remarquera encore plus d'une fois cette superstition antique. C'était se souiller que d'approcher des mourans et des morts. On voilait même les premiers pour ne pas les voir expirer.

THÉSÉE.

Ah ! mon fils, mon cher fils, que décidez-vous de votre malheureux père ?

HIPPOLYTE.

J'expire, et déjà je vois s'ouvrir les portes des enfers.

THÉSÉE.

Me laisserez-vous [1] en mourant le cœur souillé d'un forfait ?

HIPPOLYTE.

Non : je vous absous de ma mort.

THÉSÉE.

Quoi ! vous avez la générosité de me délivrer d'un crime si affreux ?

HIPPOLYTE.

J'en jure par Diane.

THÉSÉE.

O fils trop généreux d'un père trop criminel !

HIPPOLYTE.

Adieu, mon cher père, pour la dernière fois, adieu.

[1] Les payens de l'antiquité se croyaient exposés aux traits de Némésis, c'est-à-dire, de la déesse vengeresse du crime, si l'innocent qu'ils avaient opprimé ne les délivrait du forfait et de la peine due au forfait, en leur pardonnant.

THÉSÉE.

O vertu ! ô tendresse !

HIPPOLYTE.

Priez les dieux qu'ils vous donnent des fils qui me ressemblent.

THÉSÉE.

Ah ! ne m'abandonnez pas. Vivez, Hippolyte, vivez.

HIPPOLYTE.

Ce que j'ai de vie et de force m'abandonne. J'expire, ô mon père [1], voilez-moi promptement la tête.

THÉSÉE.

O Athènes ! ô peuple de Pallas ! quel prince vous perdez ! ô père encore plus à plaindre !...... ah ! cruelle Vénus, que le souvenir de ta vengeance demeurera profondément gravé dans mon cœur !...

LE CHŒUR.

Quel deuil inopiné pour les peuples ! que de larmes vont couler! non, il n'est point de cœur insensible à la mort d'un prince qui mérite d'être pleuré.

[1] Suivant l'usage dont on vient de parler ci-dessus.

RÉFLEXIONS

SUR

L'HIPPOLYTE D'EURIPIDE,

ET SUR

LA PHÈDRE DE RACINE.

Monsieur Racine dans sa *Phèdre* a pris une route un peu différente d'Euripide. Car, 1°. Pour amener l'épisode ou l'action subalterne, si fort à la mode sur notre théâtre, et dont il semble ne pouvoir plus se passer, ce grand poëte déguise presqu'entièrement Hippolyte, et loin de le supposer philosophe et insensible aux traits de l'amour, comme il l'était, il le fait amoureux, et amoureux d'Aricie, fille de ce Pallante, que Thésée avait fait mourir par politique; ce qui sert véritablement à donner une nouvelle activité à la passion de la reine, qui découvre avec un mouvement jaloux qu'elle a une rivale. 2°. Il met sur le compte de la confidente de Phèdre le dessein d'accuser Hippolyte. Cela lui a paru trop bas pour une princesse, suivant nos manières :

Moi (*dit-elle*) que j'ose opprimer et noircir l'innocence!
Acte III, sc. 3

Cependant la chose revient presqu'au même, puisque chez lui Phèdre permet et autorise dans l'esprit de Thésée cette horrible accusation :

Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi;
Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour toi.

Même scène.

Et cela sur le principe d'OEnone sa confidente :

Le sang innocent dût-il être versé,
Que ne demande point votre honneur menacé?
C'est un trésor trop cher pour oser le commettre :
Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,
Madame, et pour sauver notre honneur combattu,
Il faut immoler tout, et même la vertu.

Même scène.

Il s'ensuit seulement qu'Euripide fait agir Phèdre moins en princesse qu'en femme, et que Racine, sauve les dehors de l'une sans diminuer beaucoup la noirceur de l'autre.

Du reste il convient, et il est vrai, qu'il a emprunté d'Euripide les plus grands traits dont il a orné la plus brillante de ses pièces. On le reconnaîtra assez par la comparaison. On trouvera même qu'il n'a pas porté l'imitation aussi loin qu'il le pouvait, sur-tout quant au désordre de Phèdre, qui n'ose dire son secret, et qui veut pourtant qu'on le devine. Le fil qu'il a suivi l'a encore contraint de négliger d'autres beautés que le poëte grec a su mettre en œuvre avec beaucoup d'art,

comme sont les regrets que Thésée témoigne à la mort de Phèdre, et la scène d'Hippolyte mourant.

Je sais que cette peinture exacte de la nature qui va jusqu'à mettre sous les yeux des spectateurs une princesse morte, et un prince défiguré par des blessures, ne serait pas de notre goût. Aussi n'ai-je garde de blâmer Racine, qui a dû se conformer à nos idées; mais enfin, je le répète, et l'on ne saurait trop le répéter, il faut se transporter à Athènes, et oublier les mœurs et la manière de penser de Paris, si l'on veut être justes envers les anciens.

Une chose bien singulière, c'est que la tragédie d'Euripide et celle de Racine roulent entièrement sur un point un peu délicat, et qui a paru à bien des personnes éclairées, être tout-à-fait défectueux, et même d'une conséquence dangereuse pour les mœurs. Mais d'un autre côté, cet article si délicat, ce défaut, s'il faut l'appeler ainsi, fait l'âme de l'une et de l'autre pièce, et il produit tellement ce trouble intéressant, et cette agitation majestueuse de la tragédie, qu'on ne peut s'empêcher de lui faire grâce. Quoique j'aie tâché d'en démêler la raison au sujet de l'*OEdipe*, où, l'objection a également lieu, je crois devoir ajuster plus au long ma réponse à la tragédie de *Phèdre et Hippolyte*, pour justifier les applaudissemens de la Grèce et de la France. Voici donc la question.

Comment présenter de sang froid à des hommes raisonnables, à plus forte raison à des chrétiens, une personne agitée malgré elle d'un amour, non-seulement involontaire, mais qui n'est qu'un pur effet de la colère des dieux? cela ne paraît-il pas choquer en même temps, et la divinité devenue auteur du crime, et la probité humaine qu'on force en quelque sorte à devenir criminelle? A cela Racine, loin de répondre directement, se contente de faire observer que c'est en ce tour que consiste la beauté de son sujet, et sa conformité aux règles d'Aristote. « Ce sujet, dit-il, a toutes » les qualités qu'Aristote demande dans le héros de » la tragédie, et qui sont propres à exciter la com- » passion et la terreur. En effet, Phèdre n'est ni » tout-à-fait coupable, ni tout-à-fait innocente. » Elle est engagée par sa destinée et par la colère » des dieux dans une passion illégitime, dont elle » a horreur toute la première. Elle fait tous ses » efforts pour la surmonter : elle aime mieux se » laisser mourir que de la déclarer à personne, et » lorsqu'elle est forcée de la découvrir, elle en » parle avec une confusion qui fait bien voir que » son crime est plutôt une punition des dieux qu'un » mouvement de sa volonté [1]. »

On voit par ces paroles de Racine, que la diffi-

[1] Préface de *Phèdre*.

culté subsiste toujours; car enfin cette punition convient-elle, et aux dieux qui l'infligent, et à la personne vertueuse qui en est l'innocente victime? On pourrait dire avec un critique, que tout ceci chez les anciens mêmes n'était qu'une fable allégorique pour nous montrer que l'oisiveté et la mollesse figurées par Vénus, sont la cause des honteux égaremens des hommes; mais, après tout, l'allégorie pèche toujours en elle-même faute de vraisemblance; et c'est à cette enveloppe que les spectateurs s'arrêtent, comme le lecteur vulgaire, dans les *Fables d'Ésope*, s'arrête à l'image, aussi bien qu'à la vérité qu'elle cache.

Je crois donc qu'il est nécessaire de convenir que le système fabuleux des anciens admettait dans leurs dieux de véritables indécences, pour favoriser leurs propres penchans, et qu'il faisait un accord monstrueux d'une sorte de fatalité inconcevable, avec un usage tel quel de la droite raison; en sorte que, suivant cette double idée, Phèdre leur paraissait coupable et malheureuse; malheureuse de se voir la proie de Vénus; coupable d'écouter, ou du moins d'avouer une passion qu'elle ne devait songer qu'à éteindre, puisque la divinité qui la forçait d'aimer, ne la forçait pas, quoiqu'en dise Racine, de céder à cet amour, ni de se déshonorer par un aveu qui la rendait plus criminelle.

Or, dans les sujets fabuleux, tels que celui-ci, où les dieux jouent leur rôle (ainsi que dans les *Fables d'Ésope*, où les bêtes parlent et agissent comme animaux raisonnables), le lecteur, sans examiner si les anciens ont bien ou mal pensé, entre naturellement dans tout le système de la fable qu'il suppose établi. Quelque défectueux, quelque ridicule qu'il lui paraisse, il s'y prête plus aisément encore qu'aux mœurs étrangères; et le bon sens le veut ainsi, parce que la fable est plus connue que certains usages étrangers. S'aviserait-on en effet de trouver mauvais qu'un peintre représentât Hippolyte traîné sur la poussière à la vue du monstre qui a effrayé ses coursiers? non; ce monstre, tout imaginaire qu'il est, ne blesse point les yeux, et la fable est aussi indifférente à la peinture que l'histoire. L'histoire même, si elle est peu connue, trouve moins de créance que la fable. Ainsi l'on serait peut-être choqué qu'un peintre peignît Hippolyte au milieu des philosophes de son temps, plutôt que parmi une troupe de chasseurs, parce que ce jeune prince est moins connu en qualité de philosophe, qu'en qualité de chasseur.

Sur ce principe, qui me semble vrai, je ne suis pas surpris de l'impression étonnante que Phèdre a faite sur les esprits de tous les temps, aussi bien qu'OEdipe, et je ne vois pas que cela puisse tirer à

conséquence pour la morale et la vertu, puisqu'après tout OEdipe et Phèdre sont punis, et de leurs fautes véritables, et de leurs crimes involontaires; outre que le spectateur qui s'accommode à la fable pour le spectacle, n'est pas assez peu sensé pour en faire la règle de ses pensées et de sa conduite. Il faut même que les critiques de Phèdre et d'OEdipe aient fait un effort d'esprit pour trouver à redire qu'on adoptât un système qui, tout de convention qu'il est, a été reçu dans l'antiquité, et d'où résultent de si grandes beautés.

On sait bien que ces deux personnages devraient parler et agir autrement, s'ils étaient chrétiens; mais ce n'est pas la question. Il est naturel d'aimer à les voir tels qu'ils ont été; et pour n'y pas prendre plaisir, il faut recourir à ses réflexions, et vouloir rapprocher les mœurs antiques des nôtres; chose qui fait le malheur des tragiques grecs, que l'on condamne souvent avec aussi peu de raison qu'ils en auraient à nous condamner sur le même pied, s'ils revenaient au monde. Voilà, si je ne me trompe, le dénoûment de la difficulté proposée, dénoûment conforme au principe si simple que j'ai tâché d'établir, à savoir qu'il faut, pour juger sainement des ouvrages anciens et modernes, envisager la nature telle que les autres l'ont peinte, c'est-à-dire, avec les apanages accessoires

des idées et des manières de leur siècles, bonnes ou mauvaises, il n'importe.

On a dû trouver encore dans Euripide une difficulté indépendante des mœurs, et que M. Racine a prévenue avec soin; c'est qu'on ne sait ce que devient la confidente de Phèdre après qu'elle a été chassée honteusement de la présence de sa souveraine. Il est croyable qu'elle s'exile ou se tue; mais le poëte n'en dit mot, et il ne vient pas même à l'esprit de Thésée, quoique très-inquiet sur la cause qui a porté son épouse à se donner la mort, d'interroger cette confidente ou de demander du moins ce qu'elle est devenue. Il se contente d'une interrogatoin vague; et, sur le silence glaçant de sa maison réunie autour de lui, il dit[1]: « Quoi! » personne ne répond? c'est donc en vain que je » rassemble dans mon palais tant de personnes » dévouées à mon service! » Puis il revient à ses premiers regrets, sans songer à la confidente, qui devait être au fait plus qu'aucun autre. Cela a bien l'air d'un défaut, à moins qu'on ne dise, qu'en effet on voit assez que cette femme éperdue, frappée de sa disgrâce, comme d'un coup de foudre, s'est éclipsée ou s'est tuée, sur-tout après ces effrayantes paroles de Phèdre : « Tais toi[2], j'ai trop

[1] Acte IV, sc. 4.

[2] Acte IV, sc. 4

» écouté tes perfides conseils; j'en suis la victime, » garde-toi de reparaître à mes yeux, songe à ta » destinée, j'aurai soin de la mienne. » La chose est d'autant plus naturelle, que c'est sur un pareil adieu que M. Racine suppose qu'OEnone désespérée s'est précipitée dans la mer :

Je ne t'écoute plus, va-t-en, monstre exécrable;
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste ciel dignement te payer, etc.
Acte IV, sc. dernière.

Après tout, un petit mot dans la pièce d'Euripide n'aurait rien gâté pour lever ce scrupule qui paraît fondé.

On ne doit pas être plus content du prologue de Vénus; qui prévient la plupart des principaux évènemens [1]. C'est le défaut perpétuel d'Euripide, que Sophocle a soigneusement évité [2].

Il y a peut-être outre cela quelque chose à redire au chœur, qui promet à Phèdre un secret coupable, et qui laisse mourir Hippolyte, faute de révéler la vérité. Il est vrai que ce chœur est composé de femmes attachées aux intérêts de la reine, et engagées au silence par un serment. Aussi cela ne peut-il s'excuser que sur la délica-

[1] Aristophane l'a fait sentir dans ses *Grenouilles*.

[2] Voyez l'*Essai sur le vie et les ouvrages d'Euripide*, tom. V, pag. 138.

tesse scrupuleuse des Grecs à l'égard des sermens, même téméraires; et Hippolyte en est une grande preuve, lui qui aime mieux mourir que de violer un serment sorti de sa bouche par surprise, et prononcé sans raison. Euripide lui-même, au sujet de cette tragédie, n'éprouva que trop cette délicatesse de ses spectateurs, puisqu'on voulut, dit Aristote [1], et après lui Cicéron [2], lui susciter une affaire très-sérieuse sur ce vers de son Hippolyte:

Ma langue a prononcé le serment; mais mon cœur l'a désavoué. Acte III, sc. 2.

Quoique ce même Hippolyte meure plutôt que de manquer à ce serment. Ce n'est pas que, dans la pratique, les Grecs en fussent plus religieux observateurs de leur parole. On sait que la foi grecque a passé en proverbe; mais leur morale était sévère, si leurs mœurs ne l'étaient pas, et c'est assez le train des hommes dans tous les lieux et dans tous les temps.

Autre défaut apparent ou réel du chœur, ou plutôt de Phèdre, par rapport au chœur. Comment cette princesse, qui marque tant de répugnance à faire l'aveu de sa flamme à une confidente qui l'a élevée, peut-elle se déterminer à rendre déposi-

[1] Arist. *Rhet.* l. III, c. 15.
[2] Cicéron, *de Offic.*, l. III, § 29.

taire d'un secret si délicat, une troupe de femmes qui devaient lui être plus étrangères que sa confidente, et devant qui elle avait rougi elle-même de laisser entrevoir quelques signes obscurs de sa passion; vaincue par les importunités de sa nourrice et prête à mettre en plein jour l'*affreuse vérité*, comme parle Racine, ne pouvait-elle pas, ne devait-elle pas même écarter des témoins incommodes, peut-être malveillans et indiscrets (c'étaient des femmes, et elles ne s'épargnent guères), des témoins, en un mot, qui pouvaient plus lui nuire que la servir, et, tout au moins, inutiles à ses desseins?

On peut répondre qu'il n'est pas surprenant à ceux qui étudient le cœur humain, qu'une telle passion, qui ne connaît ni prudence, ni bornes, fasse une action imprudente sans en considérer les dangereuses suites; que Phèdre, qui a lutté si long-temps contre elle-même, doit assez naturellement céder à la curiosité peu suspecte des femmes de sa cour qui plaignent ses maux, aussi bien qu'aux prières importunes de sa confidente; que son secret, semblable à un pesant fardeau, lui échappe plutôt qu'elle ne le confie; qu'enfin, le trouble où elle est l'empêche de voir qu'elle peut se perdre en parlant, même à des personnes engagées au secret par leur devoir. Bien plus, elle a épuisé, comme elle le dit expressément, tous les moyens d'étouffer son amour; sa longue résistance

et son silence obstiné lui ont, dit-elle, peu réussi. Elle ne voit de ressource, pour sauver son honneur et sa vertu, que le trépas auquel elle s'est déjà condamnée. Il s'agit de justifier cet attentat sur ses jours dont on lui demande compte par tendresse pour elle. Le parti qu'elle a pris de se laisser mourir lui paraît si glorieux, qu'elle ne fait point difficulté d'en avouer le motif, et de publier à ce prix un involontaire amour, qu'elle veut punir par une mort volontaire. Son secret, déclaré dans ces circonstances, la rend dès-lors plus estimable aux yeux de celles qui l'écoutent, comme sa confidente le lui avait prédit. Enfin, elle se met, en le déclarant, dans la nécessité de mourir vertueuse : raisons plus spécieuses que solides, j'en conviens ; mais ce sont justement celles que la passion long-temps combattue adopte d'autant plus aisément, qu'elle cherche à tromper la vertu, et que la vertu elle-même se lasse d'être seule témoin de ses combats.

Si ces excuses, quoique puisées du fond même d'Euripide, paraissent trop tirées et ne satisfont pas les critiques du théâtre ancien, ils conviendront au moins que par-là le poëte a diminué avec assez d'adresse le défaut presque inséparable des chœurs, dont la présence éternelle produit un spectacle toujours beau, souvent nécessaire, mais quelquefois embarrassant pour les acteurs princi-

paux. On voit bien qu'Euripide a voulu sauver ce défaut et conserver le chœur ; car, si ce personnage, à plusieurs têtes, avait ignoré l'amour de Phèdre, il aurait été muet et sans action. Il devenait inutile, et privait la scène d'un de ses plus beaux ornemens.

Il peut se trouver encore quelques autres difficultés, d'autres défauts, si l'on veut; mais outre qu'ils sont plus légers, les partisans outrés des anciens ne conviendront pas qu'il y en ait, et ceux qui se déclarent trop par inclination pour les modernes, remarqueront assez ce qu'il y a de répréhensible. Je prie seulement les uns et les autres de relire à ce sujet la *Phèdre* de M. Racine. Si elle y gagne dans leur esprit, j'ose dire que ce ne sera pas tout-à-fait au préjudice de son modèle, puisque l'inventeur a toujours une bonne part à la gloire de celui qui perfectionne après lui [1].

[1] Quelle est l'action qui fait le sujet de l'*Hippolyte* d'Euripide? Vénus entreprend de perdre Hippolyte, par l'effet même de sa vertu : comment en viendra-t-elle à bout? Voilà l'action annoncée au prologue. Le titre même de la pièce l'indique. Le moyen qu'emploie Vénus est d'inspirer au cœur de Phèdre une passion criminelle: de là résulte une action subordonnée, mais à laquelle néanmoins la première est en quelque sorte sacrifiée. Phèdre entreprend de sauver son honneur. Cette action, qui fait partie de la principale, est plus intéressante, parce qu'elle donne lieu à une perplexité plus grande, à un doute plus inquiétant; elle devient donc bientôt l'action dominante. Le commencement de cette action est le silence obstiné de Phèdre; elle lutte contre Vénus :

Comme Sénèque a traité aussi le même sujet en latin, peut-être ne sera-t-on pas fâché de voir d'un coup-d'œil sa manière d'y procéder; et l'on remarquera que Racine, sans en dire un seul mot dans sa préface, ce qui me surprend, a puisé dans ce poëte plusieurs belles choses qu'à la vérité il a su rendre encore plus belles, et entr'autres un grand morceau qu'il s'est presque contenté de traduire. Quant au reste, il l'a laissé pour ce qu'il vaut, et il a eu raison.

le milieu de l'action est le supplice d'Hippolyte; la fin, la honte de Phèdre dévoilée par Diane. Le progrès de l'action principale est différent : le commencement est le même; Vénus lutte contre Phèdre : le milieu est le courroux d'Hippolyte et le désespoir de Phèdre; la fin, le supplice d'Hippolyte. Si l'entreprise de Vénus est le sujet, la pièce finit au supplice d'Hippolyte : si c'est l'entreprise de Phèdre, le prologue est étranger à la tragédie. On voit assez que c'est cette dernière supposition qu'il faut préférer; mais, en ce cas, *Phèdre* serait le vrai titre de la tragédie. L'amour de Phèdre est sans doute bien plus coupable dans Euripide, puisqu'elle ne soupçone point la mort de son époux, mais aussi elle met bien plus de soin à combattre cette passion; non-seulement elle n'en fait point l'aveu à celui qui en est l'objet, mais elle ne souffre point que sa nourrice fasse cet aveu pour elle; elle consent à prendre un philtre pour se guérir; elle s'égare et se fait illusion sur le zèle de cette confidente, jamais elle ne se prête à ses vues. Trahie, elle ne voit d'autre ressource que la mort, mais elle ne perd point de vue l'objet de tous ses vœux, son honneur et celui de ses enfans. C'est à eux seuls qu'elle se sacrifie.

RÉFLEXIONS

SUR

L'HIPPOLYTE DE SÉNÈQUE.

Le premier acte de Sénèque contient trois scènes. Hippolyte suivi de quantité de chasseurs ouvre la scène, et fait le personnage de chasseur en chef; car il distribue ses troupes comme un général d'armée, en leur assignant leurs postes d'une façon tout-à-fait géographique, après quoi il va lui-même prendre le sien. Phèdre survient avec sa confidente, sans qu'on sache pourquoi. Cette reine, bien différente de celle d'Euripide, commence par exhaler sa passion pour Hippolyte avec la dernière fureur, de manière que c'est Euripide et Racine renversés. Chez ceux-ci, Phèdre est dans un embarras continuel, causé par le combat du devoir et d'un amour involontaire, tandis que sa confidente, qui la voit dessécher et mourir d'un mal qu'elle ignore, fait tous ses efforts pour découvrir ce secret, que la reine laisse à la fin surprendre. Dans Sénèque, c'est tout le contraire: Phèdre est une emportée qui veut suivre Hippolyte par mer et par terre, dût-elle en être rebutée, dussent son

père et son époux le savoir et l'en punir : pour la confidente, c'est une vrai duègne, une prude par crainte plutôt que par vertu. Celle-ci tâche de ramener sa maîtresse au devoir par les plus fortes raisons; celle-là s'obstine à fouler tout aux pieds, bienséance, pudeur, crainte même. Elle céde toutefois, et rappelle enfin sa raison. Sur quoi? sur les avis sensés de sa confidente? point du tout; mais sur une simple prière, et cela sans laisser le moindre invervalle entre des emportemens forcenés, et l'usage subit de sa raison. Elle se détermine à mourir. Mais la confidente, effrayée de cette résolution, épouse à son tour, et dans le moment même, les premiers sentimens de la reine, jusqu'à lui promettre qu'elle ira fléchir Hippolyte, à condition que Phèdre consentira de vivre. Cette route, comme on voit, est bien différente de celle de Racine, et plus encore de celle qu'a prise Euripide. Le premier ménage toujours la pudeur de Phèdre jusque dans ses écarts, et la rappelle sans cesse à la vertu. Le second noue tellement l'intrigue de la confidente, qu'elle ne parle à Hippolyte de la passion de Phèdre, qu'à l'insu de cette princesse, et contre sa défense expresse.

Le chœur de Sénèque, ensuite de tout ce bel entretien dont il avait été témoin, s'amuse à entretenir le spectateur de fort beaux vers sur la puissance de l'amour, et comme il voit revenir la

vieille confidente au second acte, il lui demande tranquillement comment tout se passe, sans s'intéresser autrement à toute l'action. La confidente répond que Phèdre est bien malade. On ouvre le palais, et elle paraît à sa toilette, où elle s'habille en amazone en parlant toilette et parures à la façon de Sénèque. La suivante, après avoir invoqué Diane, voit paraître Hippolyte, et s'enhardit à lui faire sa harangue, telle à peu près que celle de Linco au Pastor fido :

> Deh, lascia hormai le selve
> Folle garzon, lascia le fere, ed ama [1].
>
> Urbem frequenta, civium cœtus cole [2].

« Quittez, quittez le séjour des forêts, et livrez-» vous aux amusemens des villes. » Le prince philosophe, qui ne sait pas encore où la vieille en veut venir, lui débite une grande morale pour relever les avantages de la campagne sur le tumulte des villes, morale perdue; il conclut enfin par une violente satire des femmes, ce qui donne lieu à la confidente de justifier son sexe, et au prince de redoubler ses traits de satire. Enfin Phèdre arrive, et fait elle-même à Hippolyte sa déclaration d'amour, qu'on peut lire dans Racine, puisque c'est précisément la même. Ce morceau est assu-

[1] *Il past. or, fido*, Atto I, sc. 1.

[2] Senec. *Hipp.* Act. II.

rément très-bien imaginé. Aussi le poëte français n'a-t-il pas manqué d'imiter exactement toute la conduite de cette scène, et d'en traduire une partie, sur-tout depuis cet endroit :

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur ;

Regni tenacis dominus et tacitæ Stygis
Nullam relictos facit ad superos viam, etc.

jusqu'à cet autre :

Magne regnator deûm, etc.
Dieux! qu'est-ce que j'entends? madame, oubliez-vous
Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux?

Sans compter l'offre que fait la reine à Hippolyte de son sceptre et de ses États; trait inimitable dont Racine a formé une scène toute entière, à savoir la première de l'acte III, où Phèdre dit :

Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
OEnone, fais briller la couronne à ses yeux;
Qu'il mette sur son front le sacré diadème;
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même, etc.

Pour revenir à Sénèque, Hippolyte en fuyant laisse son épée entre les mains de Phèdre, qui veut s'en percer, (chose contre les mœurs des Grecs, qui n'étaient armés qu'en voyage ou à la guerre), et la confidente en prend occasion d'engager Phèdre à se tirer d'intrigue, en accusant le prince. Le chœur ferme cet acte par des louanges

assez froides, des grâces et du procédé d'Hippolyte.

Thésée arrive à l'acte troisième, et se félicite d'être échappé des enfers. Racine a bien profité de ce voyage fabuleux au royaume de Pluton. La confidente de Phèdre accourt toute éperdue pour annoncer au roi que son épouse veut se donner la mort. « Quoi! dit Thésée, son époux revient, et » elle veut mourir! — C'est cela même, répond-» on, qui accélère sa mort: » réponse assez singulière, comme on voit. Le palais s'ouvre incontinent, et la reine paraît, une épée à la main, dans l'attitude d'une femme désespérée. Elle demande à son époux la permission de mourir; il la refuse. Elle persiste à cacher la cause de son désespoir. Mais Thésée veut extorquer par les tourmens la vérité de la bouche de la suivante, qui détermine Phèdre à parler et à dire ces propres mots, que Racine attribue également à Euripide et à Sénèque (quoiqu'ils ne soient que dans le dernier), *vim corpus tulit.* Euripide en a usé bien autrement, et Racine encore mieux, eu égard à nos mœurs. Celui-ci a épargné à Thésée la honte de se voir déshonoré; et celui-là, par le moyen d'une lettre supposée, dont même on ne sait pas nettement les termes, ménage au moins en partie l'honneur de ce héros; mais Sénèque le fait rougir aux yeux des spectateurs par une imposture

qui passe pour une confession en face, et qui certainement n'a pas dû être plus du goût des Romains que du nôtre. Il me souvient qu'on a vivement critiqué autrefois dans le roman de *la Princesse de Clèves* un aveu bien différent qu'elle fait à son époux ; c'est d'avoir eu à prévenir plutôt qu'à étouffer des soupirs qui n'auraient pas été pour lui.

Thésée étonné, comme on peut croire, veut savoir quel est celui qui l'a outragé. Phèdre lui montre l'épée fatale qu'il ne reconnaît que trop bien : puis elle le laisse écumant de rage s'exhaler en imprécations, qu'on pourrait trouver belles, si elles ne sentaient le déclamateur, et si elles étaient mieux placées, ainsi qu'elles le sont dans les deux tragédies, la grecque et la française. Le chœur finit l'acte à l'ordinaire, mais par une violente invective contre les dieux, qu'il accuse de laisser triompher le vice, et succomber la vertu.

Un porteur de mauvaises nouvelles commence l'acte IV, et se plaint du destin qui le contraint de raconter des malheurs. Thésée lui répond par ces beaux vers ;

Ne metue clades fortiter fari asperas ;
Non imparatum pectus ærumnis gero.

« Parle, dit-il, ne crains point de m'annoncer » les plus terribles infortunes : ce n'est pas d'au-

» jourd'hui que mon cœur est préparé aux re-» vers ». Les sentences dont cette pièce est semée sont la plupart dans ce goût, témoin celle-ci :

Curæ leves loquuntur, ingentes stupent.

« Les peines légères sont éloquentes, mais les » maux accablans ne s'expriment que par l'acca-» blement. » C'est Phèdre qui parle ainsi à Hippolyte dans la belle scène où elle lui fait un aveu de sa flamme. Et j'ai oublié d'observer, au sujet de cette entrevue, que le commencement en paraît plus intéressant que dans celle de Racine, toute belle qu'elle est. En effet, Phèdre, sur notre théâtre, en apercevant Hippolyte, dit seulement :

Le voici. Vers mon cœur tout mon sang se retire;
J'oublie en le voyant ce que je viens lui dire.

Acte II, sc. v.

OEnone la rassure par l'intérêt de ses enfans ; de sorte que la reine saisit cette occasion de justifier ses anciens dédains pour ce prince, et de l'implorer en faveur de ce qu'elle a de plus cher. Elle convient de tous les mauvais traitemens qu'Hippolyte a essuyés de sa part ; puis elle ajoute :

Si pourtant à l'offense on mesure la peine,
Si la haine peut seule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, seigneur, de votre inimitié.

Même scène.

Tout cela est très-naturellement pensé; mais, je ne sais si le commencement de la même scène, chez le poëte latin, ne prépare pas mieux l'aveu d'une passion aussi étrange que celle de Phèdre. Du moins, il paraît jeter plus d'intérêt dans cette entrevue; car d'abord Phèdre, confuse à la vue d'Hippolyte, s'évanouit, et tombe entre ses bras. Revenue à elle-même, elle a honte de revoir la lumière; puis la passion reprenant le dessus, elle s'enhardit à parler. Toutefois elle ne sait par où commencer, elle s'exprime d'une manière ambigüe et embarrassée. Hippolyte l'appelle sa mère; elle rejette ce nom, nom trop odieux, dit-elle, et qui ne convient plus à ma situation. Elle n'ambitionne que le titre de sœur, ou plutôt d'esclave du prince. Elle lui remet sa couronne entre les mains, et le prie d'avoir quelque pitié de la veuve de Thésée; et c'est ici que le poëte français et le poëte latin se réunissent pour produire de concert ce magnifique contraste d'une princesse artificieuse et passionnée avec un prince justement étonné de ce qu'il vient d'entendre, et qui ne peut revenir de son étonnement. L'invention et l'art de cette scène sont entièrement dus à Sénèque, puisqu'Euripide n'en a pas la moindre trace. Mais, en récompense, il semble avoir pris une voie plus naturelle, ou du moins plus honorable pour Phèdre, quand il lui donne des sentimens si vertueux

qu'elle ne craint rien tant que de voir sa passion découverte à celui qui en fait l'objet. Sa confidente a beau vouloir la sonder sur ce sujet, elle la trouve inflexible; elle se croit obligée de la tromper, et de supposer un philtre imaginaire pour saisir le moment de voir et de gagner Hippolyte. Il n'en est pas de même chez Sénèque et Racine. L'un et l'autre rendent Phèdre très-docile aux conseils empoisonnés d'OEnone. Dans l'un et l'autre, ce n'est pas la confidente qui trahit Phèdre, c'est Phèdre elle-même qui déclare son amour à Hippolyte.

A la vérité, l'un et l'autre sauvent cette déclaration par le bruit heureux qu'on sème de la mort de Thésée, chose que ne suppose pas Euripide ; mais, après tout, ce bruit est subit et confus, et la déclaration de Phèdre est bien prompte et bien claire ; outre que chez Racine elle se plaint d'avoir trouvé une rivale, et cela dans le temps même que son époux est arrivé. Je n'ai garde de prétendre par-là blâmer des endroits qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Je n'observe ceci que pour ramener toujours les lecteurs à mon point, qui est de faire sentir la différence des mœurs, et par conséquent de Paris et d'Athènes. Là, on n'aurait pu souffrir les écarts de Phèdre française, tout ménagés qu'ils sont, et quelques beautés qu'on leur trouve ici. Je crains fort que par représailles la re-

tenue de cette princesse et les emportemens de l'Hippolyte grec, moins galant assurément que le français, ne déplaisent aujourd'hui dans Euripide à ceux qui veulent rapporter tout à notre siècle, sans égard à la différence des temps.

La narration que fait Sénèque de la mort du jeune prince est en partie copiée d'après Euripide, et en partie née de l'imagination du poëte latin, particulièrement dans la description qu'il fait du cadavre d'Hippolyte déchiré en lambeaux épars. Du reste, elle est magnifique; celle d'Euripide n'est qu'ornée, mais celle de Racine, qui a voulu enchérir sur toutes les deux, est peut-être un peu trop pompeuse; du moins a-t-elle donné lieu de le penser ainsi, à quelques personnes qui trouvent que les ornemens en sont un peu trop recherchés pour un homme aussi touché que l'était le gouverneur d'Hippolyte. Il est certain toutefois qu'on ne peut pas dire de cette narration ce que dit autrefois un excellent peintre à un autre, qui, en peignant Hélène, l'avait chargée de pierreries pour rehausser sa beauté : tu l'as faite plus riche que belle; car cette narration, unie à ce qui a précédé, est si touchante, que les richesses poétiques dont elle est parée n'étouffent point le sentiment de tristesse qu'elle répand dans les cœurs. Mais il ne me paraît pas moins certain que celle d'Euripide, remplie aussi d'images sublimes, a quelque

chose de plus naturel et de plus intéressant [1], surtout si l'on rapproche les adieux d'Hippolyte à sa patrie, du discours qu'on lui fait tenir dans ce récit, lorsqu'il est sur le point de partir. C'est ce qui fait croire, que si l'acteur français a fait répandre tant de pleurs en récitant le morceau de Théramène, jusques-là que les spectateurs souvent peu attentifs au reste de la pièce tant de fois répétée, se disaient : *voyons pleurer le bonhomme Guérin* ; le Théramène athénien n'a pas dû moins réussir à l'égard des Grecs.

Enfin on voit par le soin qu'a pris Racine d'embellir sa narration, qu'il a voulu suppléer au bel endroit d'Euripide, qui fait reparaître Hippolyte sur la scène tout déchiré qu'il est; spectacle qui n'aurait pu se supporter sur notre théâtre, à moins que de l'affaiblir aux dépens de la vérité. J'avoue qu'il a enchéri sur son modèle en deux points qui marquent beaucoup de pénétration et de délicatesse d'esprit. C'est premièrement que le poëte grec ne fait point combattre Hippolyte contre le monstre; il ne lui laisse pas même le loisir de se reconnaître. La poëte latin lui donne un air intrépide, et le met, pour ainsi dire, en attitude de combattre. Mais le poëte français lui fait lancer son javelot sur le monstre d'une main si sûre, qu'il en est blessé; en quoi l'on voit le progrès de

[1] Acte IV, sc. 6 de l'Hippolyte d'Euripide.

l'esprit humain qui perfectionne toujours. Secondement, Racine qui ne voulait pas que Thésée, en écoutant le récit de la mort de son fils, fût, ou indifférent, comme le fait Euripide, ou touché sans être détrompé, comme le suppose Sénèque, bien qu'avec assez d'artifice, prend un milieu et conduit les choses de manière que Thésée a conçu déjà quelques soupçons de Phèdre, quand il demande à Théramène: « Qu'as-tu fait de mon fils? » que fait mon fils? » Cette disposition d'esprit qui amène ces trois vers :

O mon fils! cher espoir que je me suis ravi!
Inexorables dieux qui m'avez trop servi!
A quels mortels regrets ma vie est réservée! etc.

nous paraîtra toujours beaucoup plus conforme à l'humanité, que l'indifférence d'un prince qui ne peut être père et vengeur du crime qu'à demi, quoique cette dernière situation soit souvent la plus vraie dans un père offensé. Mais souvent aussi les sentimens les plus vrais nous déplaisent sur le théâtre où nous aimons mieux voir les hommes tels qu'ils doivent être, que tels qu'ils sont en effet. D'un autre côté, Racine est tombé, ce semble, dans un petit défaut qu'Euripide a évité. Car en montrant le courage du maître qui blesse le monstre, il fait de ses officiers des lâches qui fuient dans un temple prochain; et cela sur la foi de Sénèque,

qui ne parle que des bergers répandus dans la plaine :

> Tout fuit, et sans s'armer d'un courage inutile,
> Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
> Hippolyte lui seul, etc.

J'ajoute enfin que dans ce vers :

> A ces mots, le héros *expiré*,

le terme *expiré* n'est pas français, non plus que bien d'autres, qu'on a justement repris dans ses récits [1].

Pour finir le détail de la tragédie de Sénèque, après le chœur du quatrième acte, qui ne dit pas grand'chose, le cinquième acte nous montre Phèdre livrée à ses remords en présence de son époux. Elle croit voir l'ombre d'Hippolyte; elle lui dit des choses fort pathétiques; elle s'accuse enfin, et s'enfonce dans le sein un poignard qu'elle présente ensuite à son mari :

> Quid facere rapto debeas nato parens,
> Disce ex noverca : condere Acherontis plagis.

« Thésée, dit-elle, apprends d'une marâtre le » devoir d'un père en faveur d'un fils qu'il a per- » du : meurs. » Cette invitation a quelque rapport, mais dans un sens différent, à celle d'Arria à Pétus. Cette dame romaine se frappe; puis elle

[1] *Expiré* est très-français dans ce vers de Racine, quoi qu'en dise le P. Brumoy, et il en est probablement de même de ces *autres termes qu'on a repris dans ses récits*, et que le P. Brumoy devait au moins citer. R.-R.

offre l'épée toute ensanglantée à son époux, qui était condamné à la mort; et cela pour l'engager à prévenir le dernier supplice par une mort volontaire. « Prends, lui dit-elle, mon cher Pétus; » cela ne fait point de mal. » *Accipe, Pæte; non dolet*. Sentiment véritablement romain, que Martial a subtilisé pour substituer de l'esprit à la tendresse, et de l'antithèse à l'héroïsme :

Vulnus quod feci, non dolet, inquit;
Sed quod tu facies, hoc mihi, Pæte, dolet [1].

« Cher époux, la blessure que je me suis faite ne » me fait pas de douleur. Ce qui m'en cause, c'est » celle que tu vas te faire. »

Thésée, désabusé dans Sénèque, donne presque dans les fureurs d'Oreste, et sème çà et là d'assez beaux vers, par exemple ceux-ci :

Sidera, et manes, et undas scelere complevi meo :
Amplius sors nulla restat : regna me norunt tria.

« J'ai rempli de mes forfaits, les cieux, les ondes » et les enfers. Il ne me reste plus d'asile. Je me » suis fait connaître dans les trois royaumes des » dieux. »

Racine a profité de cette pensée en habile maître. Il la met, non pas dans la bouche de Thésée, mais dans celle de Phèdre. C'est à la scène VI du quatrième acte, où cette reine s'abandonnant au désespoir, dit ces magnifiques vers :

[1] Mart. *Epigr.* I, ép. 14.

Que fais-je ? où ma raison se va-t-elle égarer ?
Moi jalouse ! et Thésée est celui que j'implore !
Mon époux est vivant, et moi je brûle encore !
Pour qui ? quel est le cœur où prétendent mes vœux !
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure :
Je respire à la fois l'inceste et l'imposture :
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable ! et je vis ! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue!
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux ;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux.
Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? mon père y tient l'urne fatale :
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains.
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers, etc.

Enfin, la pièce de Sénèque finit par le spectacle le plus horrible qu'on puisse imaginer. On apporte à ce prince furieux les membres dispersés de son fils, dont il recompose, pour ainsi dire, le corps de la même façon, à la lettre, que les dieux rassemblèrent les membres de Pélops. Tantale les leur avait fait servir à table. Cérès affamée en dévora une épaule, et les dieux y en substituèrent une d'ivoire. Thésée aurait besoin d'un pa-

reil prodige pour retrouver Hippolyte en son entier. Il arrange en effet ce qu'il a recouvert[1], et place le reste au hasard. La dernière scène de Racine, qui conclut le dénoûment, montre Thésée et Phèdre dans une situation bien plus judicieuse. La reine s'est empoisonnée, et ne s'est réservé qu'autant de vie qu'il lui en fallait pour justifier Hippolyte, et venger incontinent Thésée. Le peu de vers que cet infortuné roi récite après ce dernier éclaircissement, sont d'un maître qui sait finir où il sied de le faire; et la tirade de Sénèque est d'un déclamateur qui ne saurait ni commencer, ni finir avec décence.

Ce serait ici le lieu de dire un mot de la tragédie de Pradon sur Phèdre et Hippolyte. Mais en vérité, ce serait trop dégrader les auteurs dont on vient de parler, que de mettre celui-ci en parallèle avec eux. Il est bon toutefois de se souvenir que ce poëte, flatté par le succès trop avantageux de *Pyrame et Thisbé*, peu rebuté par la chute de son *Tamerlan*, et de plus engagé sous main par des personnes de la première qualité à traiter en trois mois le même sujet que Racine, polissait et retouchait depuis deux ans, osa entreprendre de lutter avec un génie qu'*Andromaque*, *Britannicus*, *Mithridate* et *Iphigénie* avaient déjà

[1] Le P. Brumoy, qui donne des leçons de langue à Racine, a sans doute voulu dire ici, *recouvré*. R.-R.

rendu infiniment supérieur à tous ses rivaux contemporains. Mais, ce qui serait incroyable, si le même siècle n'en avait souvent renouvelé les exemples, c'est qu'on vit un poëte, aujourd'hui tellement oublié qu'on ne retrouve plus ses œuvres, se soutenir quelque temps avec avantage contre un des chefs-d'œuvre du théâtre français. Le vertige ne dura pas. C'est l'ordinaire; le bon goût reprit le dessus malgré la cabale et les rieurs. Le fantôme tomba de lui-même et s'évanouit enfin dans l'oubli. Cependant cette audace de Pradon, qu'on appelait alors émulation, produisit un combat presque plus que littéraire. Car il fallut que des personnes du premier rang s'entremissent, dit-on, pour le terminer. Comme madame Deshoulières prenait intérêt à Pradon, bien qu'il fût moins poëte qu'elle, sa plume enfanta ce fameux sonnet qui fut tourné sur les mêmes rimes, et qui devint une affaire sérieuse. Pour surcroît, on vit des critiques et des dissertations sur les deux *Phèdres*, sorte de phénomènes qu'on aime à voir paraître en France, et qui disparaissent bien vîte, quand l'ouvrage censuré est marqué au bon coin. Il m'est tombé entre les mains une de ces dissertations, où je n'ai rien trouvé de bien repris dans Racine, si ce n'est certains traits que j'ai déjà observés, et la première scène dont je n'ai rien dit. On y blâme, ce semble, avec raison, un gouver-

neur qui lève les scrupules de son élève, et qui le porte non-seulement à aimer, mais à aimer Aricie, l'ennemie de la maison de Thésée. Après tout, ce défaut n'est pas sans excuse, au moins pour ce qui regarde Aricie, dont Théramène dit:

Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides
Trempa-t-elle aux complots de ses frères perfides?
Et devez-vous haïr ses innocens appas?

Quant à Pradon, il a tellement eu peur de blesser les mœurs de notre siècle, en suivant Euripide et Sénèque, qu'il s'en est écarté jusqu'à rendre Thésée, Phèdre, Hippolyte entièrement méconnaissables. Il n'aurait pu mieux réussir, s'il eût voulu les rendre ridicules de dessein formé. Mais quand on n'aurait égard qu'à la versification, il paraît inconcevable que Paris ait pu balancer un moment entre le mauvais et l'exquis. C'est là un de ces prodiges assez communs, et qui paraissent néanmoins toujours nouveaux.

De tout ce que j'ai dit des tragédies d'Euripide, de Sénèque et de Racine, il est aisé de conclure que Sénèque a gâté celle d'Euripide, et que Racine a fondu dans la sienne ce que l'une et l'autre avaient de meilleur; qu'il a pris d'Euripide le caractère entier de Phèdre, le désordre de son esprit et de ses paroles, cette lutte éternelle de la pudeur et de la passion qui jette un si grand inté-

rêt dans toute la pièce, cette manière adroite de laisser échapper un secret qui en a fait le fond, et que Sénèque a manquée; les emportemens de Thésée contre son fils, la timide décence de l'innocent faussement accusé, le récit de sa mort, sans compter beaucoup de traits délicats que je n'aurais pu faire remarquer qu'en beaucoup de paroles. On verra d'un autre côté qu'il a emprunté de Sénèque la scène tant applaudie où Phèdre vient elle-même déclarer sa passion à Hippolyte; l'épée d'Hippolyte laissée dans les mains de Phèdre; ce beau désespoir dont j'ai parlé; une partie du récit qu'on fait de la mort du jeune prince; l'aveu que la reine vient faire de son crime, aveu qui épargne la machine qu'a employée Euripide, enfin, plusieurs beaux vers heureusement imités, ou mieux placés que dans l'auteur, et sur-tout l'artificieux détour d'une amante insensée pour dire qu'elle aime, en ne le disant pas. Voici une partie de cette déclaration, sur laquelle le poëte français a travaillé.

PHÈDRE.

Oui, Hippolyte, je brûle encore pour Thésée, mais pour Thésée dans la fleur de l'âge, tel qu'il était lorsqu'il attaqua le monstre de Crète, lorsque, guidé par un fil, il éluda les vains détours du labyrinthe. Ciel! quel était son éclat! ses cheveux étaient noués décemment; une pudeur no-

ble colorait son visage; la force de ses bras nerveux n'altérait point les grâces de sa jeunesse. Il avait l'air de votre Diane, ou de mon Apollon, ou plutôt votre air. Tel il parut sans doute, quand il devint le vainqueur d'Antiope, son ennemie. C'est avec ce port qu'il se présenta à ses yeux. Une aimable négligence relève la beauté. Oui, votre père revit tout-à-fait en vous, mais avec un mélange des grâces un peu sauvages d'une amazone. Où étiez-vous, seigneur, quand Thésée aborda en Crète? Ariadne, ma sœur, aurait formé pour vous le fil fatal, etc.

Il ne reste donc presque plus à Racine que l'épisode d'Aricie, qui est tout entier de lui, puisque les anciens n'avaient point de ces épisodes amoureux. Mais toute cette imitation ne lui ôte rien de sa gloire, et s'il a surpassé de beaucoup Sénèque, et en quelques endroits Euripide, en se servant de leurs pensées, ce bel art de bien choisir ce qu'on imite, ne peut, comme j'ai dit, tourner qu'au profit du poëte grec, sans préjudice du français, dont Boileau a dit avec tant de justice :

Eh qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné,
Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles !

COMPARAISON

DE

L'HIPPOLYTE D'EURIPIDE

AVEC

LA TRAGÉDIE DE RACINE,

SUR LE MÊME SUJET, PAR M. RACINE FILS [1].

L'EFFET le plus surprenant de la poésie, comme de la peinture, est de pouvoir, par le charme de l'imitation, attacher nos regards sur des objets, dont nous les détournerions avec horreur, s'ils nous étaient présentés réellement par la nature. Nous frémirions à la rencontre d'un parricide qui aurait répandu le sang dont il serait sorti, et nous ne pourrions également supporter la vue d'un fils

[1] Cette *comparaison* est tirée des *Mémoires de l'Ac. des Belles-Lettres*, t. VIII. Elle fut lue en 1728, publiée en 1733, précisément la même année où parut le *Théâtré des Grecs*. C'est un mémoire écrit avec beaucoup de goût et d'équité ainsi qu'en a jugé le célèbre critique Valkenaër : *inter utrumque Judex sedet sæpius æquissimus*. Rapprochée de la traduction d'Euripide et des *réflexions* du P. Brumoy, cette *comparaison* devient plus intéressante encore, et j'ai crû que le lecteur la trouverait ici avec plaisir.

dans les bras de sa mère, carressé par elle sous le titre d'époux. Nous regardons cependant avec plaisir sur le théâtre Oreste et OEdipe qui nous offrent l'un et l'autre de ces spectacles, quand l'art du poëte en a su écarter ce qu'ils avaient d'odieux.

Il était aussi difficile d'accoutumer nos yeux à la vue de Phèdre, qu'à celle d'OEdipe et d'Oreste. Quel spectacle plus affreux, que celui d'une femme en proie à toutes les fureurs d'un amour criminel, tandis que son époux est encore vivant, d'une femme qui ne respire que l'adultère, l'inceste et l'imposture? Cette même Phèdre cependant est un des personnages tragiques qui nous charment le plus, parce que, comme dit Boileau:

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Racine a emprunté le pinceau d'Euripide, mais comme il l'a manié différemment, nous allons examiner lequel des deux peintres l'a conduit avec plus de délicatesse.

Aux tableaux de ces deux grands maîtres, je ne comparerai pas l'ouvrage d'un poëte latin, qui se trouve dans ce recueil de tragédies attribuées communément à Sénèque: cet auteur s'écartant entièrement d'Euripide, n'observe ni conduite ni caractère; sa pièce, qu'on ne doit pas nommer

tragédie, n'est qu'un tissu de sentences brillantes, et de descriptions poétiques, placées hors d'œuvre. Je ne puis juger plus favorablement du corps de sa pièce, quoiqu'elle ait d'ailleurs quelques beaux traits, et que Racine en ait tiré une de ses plus belles scènes, comme je vous le ferai voir dans la suite.

Je ne parlerai pas de cette tragédie française, qui, sous le même titre, balança, dit-on, le succès de la *Phèdre* de Racine, par un effet bizarre du caprice ou de la cabale : La *Phèdre* de Pradon eut d'abord un succès étonnant, mais il fut court, et cette tragédie, ignorée maintenant de tout le monde, est ensevelie dans un si profond oubli, qu'il est juste de l'y laisser.

Si Phèdre se livrait sans remords à sa passion honteuse, le spectateur indigné ne pourrait jamais l'écouter; il faut du moins qu'elle ne paraisse pas tout-à-fait coupable, et qu'elle soit plus malheureuse encore que criminelle : telle est la Phèdre d'Euripide. Celle de Racine a une si grande horreur de la moindre apparence du crime, que, malgré sa passion, elle paraît toujours aimer la vertu. On se contente de plaindre celle d'Euripide, on va jusqu'à estimer dans Racine la pudeur vertueuse de Phèdre, malgré soi perfide, incestueuse; c'est ce qu'un examen suivi de ces deux tragédies nous fera mieux connaître.

Dans Euripide, Vénus, qui paraît d'abord sur le théâtre, vient annoncer par avance au spectateur tout ce qui doit arriver. Cette déesse, outrée de jalousie de ce qu'Hippolyte, uniquement attaché au culte de Diane, veut vivre toujours chaste et déteste les plaisirs de l'amour, a résolu d'en tirer une vengeance éclatante. Tout est préparé depuis long-temps; elle a inspiré à Phèdre un amour violent pour Hippolyte : cet amour coûtera la vie à la malheureuse Phèdre : « Mais » n'importe, dit Vénus, sa mort ne me touche » pas assez pour m'empêcher de punir un ennemi » qui me méprise. » Quel affreux caractère pour une déesse, et quelle étrange religion!

Racine donne une cause plus ancienne, et par conséquent plus excusable à la colère de Vénus; toute la famille du Soleil lui était odieuse depuis long-temps :

> Stirpem perosa Solis invisi Venus
> Per nos catenas vindicat Martis sui.
>
> SENEC.

Pasiphaé et Ariadne avaient été les premières victimes de cette colère; Phèdre est du même sang; ce qui lui fait dire :

> Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable,
> Je péris la dernière et la plus misérable.

C'est comme une victime de cette colère qu'elle

paraît d'abord sur le théâtre dans Euripide; elle est portée sur un lit; elle n'a pris aucune nourriture depuis trois jours, et a résolu de mourir sans déclarer son mal. Tout l'afflige, tout l'ennuie, ses désirs se contredisent; elle demande à sortir de sa maison; sitôt qu'elle en est sortie, elle y veut rentrer : « Soulevez mon corps, dit-» elle aux femmes qui l'environnent, soulevez » mes bras, élevez ma tête, débarrassez mon » front de ces ornemens importuns. » Un moment après, elle ne s'occupe que de sa passion, sa raison se trouble, elle soupire après les fontaines et les prairies; elle voudrait être dans les forêts, au milieu des cris des chiens de chasse, à poursuivre les bêtes sauvages. Tantôt elle voudrait être en pleine campagne, à dompter des coursiers; puis, revenant à elle : « qu'ai-je dit? » malheureuse! où ma raison s'égare-t-elle? je » l'ai perdue; les dieux me l'ont ravie. O chère » nourrice, cache-moi, je rougis de ce que je » viens de proférer; couvre-moi, mes yeux fon-» dent en larmes. »

La nourrice la conjure de lui découvrir la cause de sa maladie, et lui représente qu'en se laissant mourir, elle trahit ses enfans qui auront pour maître Hippolyte. A ce nom, Phèdre se réveille, et conjure par les dieux, sa nourrice de ne jamais le prononcer devant elle. Touchée des

sollicitations pressantes de cette nourrice, elle s'apprête enfin à faire l'horrible aveu de sa maladie, mais tout à coup elle apostrophe sa mère et sa sœur dont l'amour a causé la perte. La nourrice qui n'entend point la raison de ces exclamations, redouble ses instances; Phèdre n'y pouvant plus résister : « Qu'est-ce, lui dit-elle, que ce » que les hommes appellent aimer? Une chose, » répond la nourrice, pleine en même temps de » douceur et d'amertume; la ressentez-vous pour » quelqu'un? Quel est, reprend Phèdre, ce fils » d'une amazone? Hippolyte! s'écrie la nourrice. » C'est de toi-même que tu l'entends, dit Phèdre, » et non pas de moi. » Il semble que, par ce détour, elle ait voulu s'excuser d'avoir nommé celui qu'elle aime.

Ce seul morceau d'Euripide devrait rendre moins précipités dans leurs jugemens, ceux qui font gloire de mépriser cet auteur; ils y retrouvent, mot pour mot, les mêmes beautés qu'ils admirent sur notre théâtre. Racine, dans un grand nombre d'autres endroits, sait ajouter ou retrancher à l'original qu'il imite; mais il le traduit ici presque littéralement, parce qu'il n'en peut rien retrancher d'inutile, et qu'il n'y peut rien ajouter de plus beau. En effet, quelle peinture plus belle et plus tragique que celle d'une femme mourante, résolue à mourir, languissant sans

nourriture depuis trois jours, portée sur les bras de ses domestiques, qui forme tour à tour des vœux contraires, tantôt se livre à sa passion, tantôt reprend sa raison égarée, et veut qu'on lui couvre le visage, comme indigne de voir la lumière : forcée de faire l'aveu de son mal, elle n'y vient que par tant de détours, et fait prononcer par un autre le nom de celui qu'elle aime; pour s'épargner la honte de le prononcer elle-même. Que ceux qui n'estiment pas assez les anciens, reconnaissent du moins qu'un génie capable de pareilles inventions, n'était pas un médiocre génie.

Mais, comme il ne se soutient pas toujours également, je ne l'admire pas toujours; et j'ai peine à goûter les discours qu'il met ensuite dans la bouche de Phèdre, sur les passions et les plaisirs, sur ces deux pudeurs qui ont un même nom, quoiqu'elles soient de nature différente. Phèdre, après ces réflexions trop philosophiques, revient à sa passion, décrit les efforts qu'elle a faits pour la guérir, et avoue qu'en ayant perdu l'espérance, elle a résolu de mourir plutôt que de ternir sa gloire : « Périsse la première, dit-elle, qui osa » souiller le lit nuptial; ce malheur, qui prit d'a- » bord sa source dans d'illustres maisons, de là » s'est répandu dans toutes les conditions. Com- » ment ces femmes infidèles osent-elles soutenir » les regards de leurs époux ? Ne craignent-elles

» pas les ténèbres, complices de leur crime? Ne » craignent-elles pas que les murs de leur maison » ne les accusent? Pour moi, qu'il ne m'arrive » jamais de déshonorer mon époux ni mes enfans; » que leur mère ne les fasse jamais rougir; les » crimes des pères et des mères sont de pesans » fardeaux qui accablent les enfans, et abattent » leur courage. »

Racine, comme on sait, a fait usage dans la suite de ces beaux et vertueux sentimens; mais après que Phèdre a fait l'aveu de sa passion, il lui met dans la bouche toutes les raisons qui peuvent la rendre excusable. Cette passion est allumée en elle depuis long-temps par la fureur de Vénus; en vain elle a évité partout Hippolyte, et l'a fait exiler; son amour l'a ramené près d'elle; ce n'est plus un amour ordinaire :

C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

Elle a pris sa flamme en horreur, aussi bien que la vie. Dans ce moment, on vient lui annoncer la mort de Thésée. OEnone profite de cette nouvelle pour dissiper ses remords, lui fait entendre par des raisons fausses, mais spécieuses, qu'elle peut légitimement aimer Hippolyte, et même qu'elle le doit pour l'intérêt de ses enfans.

Sa nourrice, dans Euripide, n'emploie pas le même prétexte: elle représente à sa maîtresse que

l'empire de Vénus s'étend sur les airs, sur la mer, sur tous les dieux, que c'est une vaine fierté d'y vouloir résister; qu'elle doit se livrer à un amour que le ciel a ordonné. Phèdre a trop de vertu pour écouter ce discours, elle lui impose silence; la nourrice lui promet des remèdes qui guériront son mal sans honte et sans crime, et, ne voulant pas s'expliquer davantage, la quitte pour aller trouver Hippolyte.

Il était enfin difficile de faire déclarer cet amour à Hippolyte par Phèdre elle-même; un pareil aveu aurait révolté le spectateur autant qu'Hippolyte même : c'est pourtant ce que l'auteur de la tragédie latine a osé faire; il va jusqu'à dépeindre Phèdre aux genoux de son vainqueur, lui tendant les bras pour l'embrasser, et lui adressant cette horrible prière, *miserere amantis*. Ce n'est point respecter un spectateur, que de lui présenter un pareil objet. Racine, plus hardi qu'Euripide, fait parler Phèdre de son amour à Hippolyte; mais, plus sage que Sénèque, avec quelle adresse sauve-t-il l'apparence odieuse d'une telle déclaration! Tandis qu'elle ne vient que pour lui parler de son fils, l'aveu de sa passion lui échappe malgré elle; encore ne lui échappe-t-il qu'en termes équivoques; et c'est là que Racine, en traduisant ces vers :

Hippolyte, sic est Thesei vultus, amo
Illos priores, etc.

met si heureusement à profit tout ce que Sénèque a de plus heureusement imaginé.

Euripide suppose que la nourrice, avant que d'apprendre à Hippolyte l'amour de Phèdre, l'a engagé au secret par un serment qu'elle a exige de lui. Hippolyte, outré de ce qu'il vient d'apprendre, veut d'abord rompre son serment, mais enfin la religion le retient; il exhale son chagrin dans une longue déclamation contre les femmes et les malheurs du mariage : « O Jupiter, s'écrie-» t-il, pourquoi avez-vous placé sous le soleil, un » mal aussi funeste à l'homme que la femme? Si » vous vouliez que les hommes se répandissent sur » la terre, pour en perpétuer la race, la femme » était-elle nécessaire? En portant vos offrandes » sur vos autels, chacun, suivant le prix de son » offrande, eût obtenu des enfans. » Ces réflexions et celles qui les suivent, paraissent peu convenir à la situation présente d'Hippolyte, et même à la dignité de la tragédie. Euripide, qu'on a appelé l'ennemi des femmes, a peut-être pris trop de plaisir dans cet endroit à se déchaîner contre elles. Il se peint lui-même, quand il fait dire à Hippolyte : « Ma haine contre les femmes ne sera jamais » assouvie; et si j'en parle toujours mal, c'est » qu'elles sont toujours mauvaises ; ou qu'on les

» rende meilleures, ou qu'il me soit permis de dé-
» clamer toujours contre elles. »

La religion du serment qui fait garder le silence à l'*Hippolyte* d'Euripide, ne peut que le rendre estimable; l'*Hippolyte* de Racine plaît davantage, quand il garde le même silence, non par la contrainte d'un serment, mais par l'horreur de découvrir un crime pareil, et par respect pour l'honneur de son père. A peine Phèdre l'a-t-elle quitté, qu'il s'écrie:

Grands dieux ! qu'en un profond oubli
Cet horrible secret demeure enseveli !

Quand il est devant son père, il aime mieux en essuyer de sanglantes accusations, et se soumettre à une condamnation injuste, que de dévoiler un mystère si odieux. Aricie lui reproche ce silence: « Comment pourrais-je le rompre? » lui dit-il:

Devais-je, en lui faisant un récit trop sincère,
D'une indigne rougeur couvrir le front d'un père?

Il n'a confié sa peine qu'à sa maîtresse, mais sous le sceau d'un secret inviolable:

Que jamais une bouche si pure
Ne s'ouvre pour conter cette horrible aventure.

Il est vrai que Racine, pour rendre Hippolyte plus aimable à nos yeux, a beaucoup adouci le caractère rude et sauvage que lui donne Euripide;

mais on lui reproche de l'avoir adouci jusqu'à le rendre amoureux. Est-ce là, disent les critiques, ce farouche habitant des bois, cet ennemi implacable de toutes les femmes, ce partisan scrupuleux de la chasteté? pourquoi lui faire démentir le caractère sous lequel toute l'antiquité l'a dépeint? D'ailleurs la maîtresse qu'on lui donne, ne contribuant ni au nœud de la pièce, ni au dénoûment, est un personnage inutile. L'auteur a prévenu cette objection, quand il a dit dans sa préface : « Qu'il » a cru devoir donner à Hippolyte quelque fai-» blesse, pour le faire paraître un peu coupable » envers son père. » Mais cette faiblesse ne le fera jamais paraître assez coupable, pour mériter ses malheurs : on ne le condamne pas d'aimer une personne que son père lui défend d'épouser, mais on le condamne d'aimer ; parce qu'Hippolyte amoureux n'est pas le véritable Hippolyte. A peine paraît-il sur le théâtre, qu'il fait connaître que son cœur est blessé. Il veut quitter Trézène pour fuir une ennemie dangereuse :

Et, s'il la haïssait, il ne la fuirait pas.

Est-ce là le langage d'un homme élevé dans les forêts? Quand il est aux pieds d'Aricie, quoiqu'il dise que l'amour est une langue étrangère pour lui, il parle cependant cette langue avec une délicatesse que ne peut avoir un jeune homme uni-

quement occupé des chiens de chasse et des chevaux [1].

C'est en effet comme un chasseur qu'il est amené sur le théâtre par Euripide. Il revient de la chasse, chantant un cantique en l'honneur de Diane, et lui offrant une couronne de fleurs nouvelles, qui est un symbole de la chasteté; on veut l'exhorter en vain à dépouiller sa fierté, pour rendre à Vénus les honneurs qui lui sont dus; Hippolyte, qui méprise une déesse dont la puissance n'éclate que dans les ténèbres, n'en veut plus entendre parler, et commande qu'on ait soin de ses chevaux, pour qu'il puisse, après son repas, les remettre à son char, et retourner à la chasse : tel est l'Hippolyte d'Euripide, et tel il doit toujours être.

Les défenseurs de Racine répondent à cette critique, que l'Hippolyte d'Euripide ne résiste à Phèdre que par férocité; toute femme lui est également odieuse; et le mot d'amour, dans quelque bouche qu'il soit, le révolte également; celui de Racine au contraire est sensible comme un autre, et se livre à une passion innocente; ce n'est point par férocité, mais par vertu, qu'il résiste à l'amour incestueux de sa belle-mère.

Je ne veux épouser ni l'un ni l'autre de ces deux jugemens; le premier me paraît trop sévère;

[1] Eût-on mieux aimé qu'il s'exprimât, comme Pradon le fait parler? R. R.

je crains que le second ne soit trop indulgent[1]. Il est vrai que l'Hippolyte d'Euripide me semble trop sauvage; je ne lui sais point de gré de sa haine pour Phèdre; et les éloges fréquens qu'il fait de son austère vertu, ne me persuadent point assez. La vertu de l'Hippolyte de Racine est plus modeste et plus aimable. J'avoue cependant que j'ai peine à voir aux genoux d'une maîtresse cet homme si fameux par sa haine contre le sexe, et par les sévères maximes que Pitthée lui avait apprises.

Dans Euripide, Phèdre instruite du refus d'Hippolyte, déteste la folle entreprise de sa nourrice, qui l'a exposée à cet affront; et, pour sauver son honneur, se détermine à mourir: « mais en mourant, dit-elle, je serai funeste à un autre, qui » n'aura pas lieu de triompher de mon malheur. » Cette femme, jusque là vertueuse, devient un monstre horrible, qui écrit la plus noire des impostures contre l'innocence, et meurt en tenant dans ses mains cette lettre fatale. Au moment que toute la maison est dans le trouble, Thésée arrive, apprend la mort de sa femme, ouvre sa chambre, et voit son cadavre suspendu; il aperçoit une lettre dans ses mains, il l'arrache avec impatience; quel nouveau coup de foudre pour lui, quand il lit l'accusation d'Hippolyte! « elle crie, dit-il, elle » crie, cette lettre, des attentats horribles. » Il ap-

[1] Il n'est que juste. R.-R.

pelle dans sa fureur toute la ville à son secours ; il implore Neptune ; à peine a-t-il prononcé son vœu cruel, qu'Hippolyte, qui ne sait point encore le malheur de Phèdre et le sien, paraît sur le théâtre; Thésée, après des réflexions un peu trop longues dans une pareille circonstance, sur la malignité de l'homme et sur sa fausseté, s'adresse enfin à Hippolyte : « Va, lui dit-il, va te vanter » maintenant de ta vie austère et de ta philoso- » phie, fais gloire de ta chasteté. » Hippolyte, lié par le serment qu'il a fait, ne peut découvrir la vérité à son père ; il se contente de lui représenter la pureté de ses mœurs, « sur la terre, lui dit-il, » il n'est point de mortel plus chaste que moi ; » mon premier soin est d'honorer les dieux ; je ne » fais liaison qu'avec de sages amis ; mes discours » ni mes actions n'offensent personne, et je respecte » autant les absens que les présens. Je suis sur- » tout exempt du crime dont vous m'accusez, j'ai » conservé jusqu'à ce jour mon entière pureté ; je » ne connais les plaisirs de l'amour, que par des » récits ou des tableaux, encore suis-je trop pur » pour arrêter mes yeux sur de telles peintures. » Qui aurait pu me changer? serait-ce, ou la beauté » de cette femme, ou l'espérance que son amour » me rendît le maître de votre maison ? »

Il est facile de juger par cet extrait combien Racine a enchéri sur son original. Sitôt que Phè-

dre s'est déclarée à Hippolyte, elle veut tenter tous les moyens de le gagner : il n'est plus temps de rien ménager :

De l'austère pudeur les bornes sont passées ;

mais tout à coup on lui annonce que Thésée, dont on avait faussement annoncé la mort, va paraître devant elle : toute l'horreur de son crime se retrace à ses yeux. Thésée paraît; elle repousse des embrassemens qu'elle ne mérite plus, et va se cacher. Thésée, surpris de cet accueil, veut en savoir la cause; il le demande à son fils, qui, loin de la lui découvrir, lui demande la permission de quitter Trézène. Thésée, qui ne voit quë le trouble dans sa maison, cherche à s'éclaircir. OEnone profite de l'agitation où il est pour accuser Hippolyte devant lui ; cette calomnie était trop affreuse, pour la mettre dans la bouche de Phèdre; elle convient plus à la nourrice, qui croit que tout lui est permis pour sauver l'honneur et la vie de sa maîtresse, et qui d'ailleurs espère qu'un père se contentera d'une punition légère contre son fils; mais si une nourrice peut avoir l'âme assez basse pour hasarder une pareille calomnie, est-il naturel qu'un père y ajoute foi si légèrement? Dans Euripide, il voit le corps de sa femme suspendu; il trouve sur elle la lettre qui découvre la cause d'une mort si violente. Ce spec-

tacle affreux le met hors d'état de rien examiner; il demande vengeance aux dieux. Dans Racine, au contraire, Phèdre n'a point parlé; quelle preuve a-t-il contre son fils? la seule vue de son épée et le discours d'OEnone. Mais l'épée d'Hippolyte entre les mains de Phèdre ne rend pas OEnone plus digne de foi; une accusation de cette nature demande d'autres preuves; cependant il n'hésite pas, et condamne son fils sans l'entendre.

Hippolyte, chargé des malédictions de son père, ne se défend qu'en représentant l'innocence de sa vie passée. Il lui est permis de se louer, parce que, se défendre d'un crime dont on mérite si peu d'être soupçonné, est moins se louer que se rendre justice; la force de la vérité y engage : il ne relève pas cependant son innocence avec des paroles aussi fâcheuses que dans Euripide; il parle en tremblant, et rougit de se louer :

Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage;
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois sur-tout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.

Un ton si timide et si modeste n'en est que plus éloquent.

Au bruit des menaces de Thésée, Phèdre, que les remords poursuivent, accourt pour secourir Hippolyte; peut-être l'affreuse vérité allait-elle lui

échapper, lorsqu'elle apprend que cet homme, qu'elle croyait insensible, s'est déclaré amoureux d'Aricie. La surprise de Phèdre, à cette nouvelle, fournit à l'auteur cette belle scène, où éclate toute la fureur de la jalousie, dans le cœur d'une femme méprisée; la rage et le désespoir l'emportent; un moment après, les remords reviennent, et la vertu reprend ses droits.

Me voici maintenant arrivé au long et pompeux récit de la mort d'Hippolyte, que, pour rendre plus touchant, Euripide, Sénèque et Racine ont embelli des ornemens de la poésie. Dans Euripide et Sénèque, Thésée, qui ne doute point du crime de son fils, et qui est encore dans les transports les plus violens de la colère, prête avec joie l'oreille à ce récit. A une mort si prompte et si cruelle, il reconnaît la juste vengeance des dieux. Mais Thésée, dans Racine, est dans une situation bien différente. A peine a-t-il chassé son malheureux fils, que la nature s'est fait entendre; ses entrailles se sont troublées, quelques mots échappés à Aricie ont augmenté ce trouble; il veut interroger une seconde fois OEnone; il apprend qu'OEnone s'est jetée dans la mer, et que Phèdre, qui se meurt, a trois fois écrit et trois fois rompu sa lettre; il s'est écrié :

Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne se défendre,
Qu'il vienne me parler, je suis prêt à l'entendre.

Est-il donc naturel que ce père prête une oreille tranquille au récit de la mort de ce fils ? est-il en état d'entendre Théramène, et Théramène lui-même est-il en état de lui parler ? « Un homme, » dit M. de Cambrai, saisi, éperdu, sans haleine, » peut-il s'amuser à faire la description la plus » pompeuse et la plus fleurie de la figure du dra» gon[1] ! »

Je sais que cette narration pompeuse a essuyé beaucoup de pareilles critiques, et que sa beauté même a fait sa condamnation. Heureux, je l'avoue, le poëte qui n'est condamné que pour une pareille faute, et dont on peut dire :

Si non errasset, fecerat ille minus.

J'entreprendrais cependant la défense du poëte, si je ne craignais de paraître trop intéressé à le soutenir ; je représenterais qu'il est naturel à Thésée, instruit de la mort de son fils, et qui s'est écrié d'abord : « Mon fils n'est plus ! » d'ajouter : « Quel coup me l'a ravi, » et de demander les circonstances d'une mort si soudaine. Il ne pourrait en vérité en écouter le récit, s'il était certain de l'innocence d'Hippolyte ; mais, dans l'état d'incertitude où il est encore, agité de la crainte de s'être trompé, il est naturel qu'il écoute le détail de cette mort ; plus elle est affreuse, plus elle

[1] *Réflexions sur la Grammaire, la Rhétorique, etc.*

lui paraît l'effet d'une juste punition du ciel. Ce monstre terrible, l'effroi subit des chevaux, dont un dieu pressait les flancs, toutes ces circonstances sont les preuves d'une vengeance divine; et c'est ce qui le flatte qu'Hippolyte était en effet coupable : ce récit sert à soulager sa douleur.

Quant à Théramène, je ne crois pas non plus qu'il soit impossible de le défendre; en entrant sur le théâtre il s'est écrié d'abord : « Hippolyte » n'est plus. » Par ces mots rapides, il a annoncé toute la nouvelle, et satisfait aux premiers mouvemens de sa douleur, il a maintenant repris ses esprits, il est en état de raconter le détail de cette mort, et comme il est frappé de toutes les circonstances d'une aventure si cruelle, il les raconte avec la même passion que s'il les voyait encore : l'effroi dont il est pénétré lui fait employer les images les plus vives; il croit voir encore sortir le monstre des flots. Un orateur qui raconterait un événement pareil ne pourrait-il pas dire, en parlant du monstre, il infecte l'air, la terre en paraît effrayée, la mer qui le vomit, semble en avoir horreur? ce récit ne paraîtrait pas ampoulé. La vivacité de la poésie n'admet point ces adoucissemens de la prose, *il semble*, *il paraît*, tout y est personnifié, la terre s'émeut, le flot recule d'épouvante. Enfin il faut faire réflexion que Théramène parle à un père, qu'il croit encore irrité

et plongé dans l'erreur, il doit tâcher de l'attendrir par un récit touchant, pour le rendre plus capable de reconnaître la vérité : de telles raisons balanceraient peut-être les critiques qu'on a faites de ce fameux récit. D'autres personnes pourraient faire valoir l'effet qu'il produit sur le théâtre, et le plaisir avec lequel il est toujours écouté, mais ce n'est point à moi de faire valoir, en faveur de l'auteur, les applaudissemens du public.

Euripide finit cette pièce, comme il l'a commencée, par le secours d'une divinité : Diane paraît, et achève d'accabler le malheureux Thésée en lui dévoilant tout le mystère odieux de cette aventure ; la faute en est à Vénus qui a voulu assouvir sa vengeance sur Hippolyte : « Je » ne m'y suis point opposée, dit-elle, parce que » c'est une loi parmi les dieux, de ne point se » traverser les uns les autres. Sans la crainte de » Jupiter, je n'aurais pas essuyé l'affront de laisser » périr le mortel que j'aimais le mieux. » Hippolyte, tout sanglant et couvert de blessures, est apporté sur le théâtre ; il lui reste encore assez de vie pour se plaindre de son père, et même des dieux. « O Jupiter, s'écrie-t-il, vois le triste état » où je suis ; moi, ce chaste mortel, moi si religieux » envers les dieux, moi qui surpasse tous » les autres hommes par la pureté de mes mœurs,

» je vois la mort prête à m'engloutir. C'est donc » en vain que j'ai rempli tous les devoirs de la » piété ; victime de tourmens affreux ; je ne trouve » plus d'asile que le tombeau ; que la nuit de » Pluton m'ensevelisse, et que la mort vienne en- » dormir mes douleurs ! » Il entend la voix de Diane, il est frappé de l'odeur de la divinité ; il respire un peu ; mais toute la consolation que la déesse lui donne, est de lui promettre que son nom sera à jamais célèbre, que sa mémoire sera honorée par les filles de Trézène, et que, par droit de représailles, elle immolera de ses mains un favori de Vénus; elle ordonne à ce malheureux de pardonner sa mort à son père, et au père d'embrasser son fils ; et, quand elle voit Hippolyte près de la mort, elle le quitte, parce qu'il n'est pas permis à une divinité de regarder un mort, et que ses derniers soupirs la souilleraient. Hippolyte expire en pardonnant sa mort à son père.

Dans le système absurde de la religion payenne, il faut admettre ce dénoûment, et approuver les faibles consolations que donne une déesse à un innocent toujours dévoué à son culte, qui cependant périt pour l'amour d'elle ; mais je trouve que Thésée est assez malheureux pour ne pas le rendre encore témoin des regrets et des derniers soupirs de son fils, et que ce corps sanglant ne doit point être présenté aux yeux du spectateur, déjà

assez attendri par le récit des maux qu'Hippolyte a soufferts.

Le dénoûment de Racine est bien différent : Phèdre qui s'est empoisonnée vient, avant que de mourir, rendre à l'innocence la justice qu'elle lui doit : en se condamnant elle-même, elle intéresse le spectateur pour elle ; il n'est pas fâché de lui voir subir une mort qu'elle mérite ; cependant il la plaint, parce qu'elle est criminelle et vertueuse jusqu'à la mort. C'est par-là que jusqu'à la fin elle excite la compassion et la terreur, et que Racine, qui doit à Euripide l'idée de ce magnifique caractère, a la gloire de l'avoir toujours également soutenu, ce qu'Euripide n'a point fait. Il n'a peut-être pas été si heureux dans le caractère d'Hippolyte : trop complaisant pour son siècle, il a introduit l'amour galant dans une pièce où l'amour tragique doit régner seul. On peut lui reprocher les soupirs d'Hippolyte, aussi bien que la crédulité de Thésée.

Ceux qui font ces sortes de critiques, ne sont pas ordinairement ceux qui sont le moins sensibles aux beautés de la pièce ; je ne suis pas non plus un des moindres admirateurs de la tragédie d'Euripide, malgré quelques défauts que je crois y remarquer. Tous les ouvrages dont le mérite est solide, sont exposés à des critiques d'autant plus sévères, qu'on les examine avec plus d'attention ;

de même que la plus petite tache frappe la vue quand elle est sur un tableau parfait, tandis qu'on ne remarque pas toutes celles qui sont répandues sur une médiocre peinture. La *Phèdre* d'Euripide a fait avec raison les délices d'Athènes, et fait encore les délices de ceux qui la lisent aujourd'hui. La *Phèdre* de Racine, après avoir surmonté d'abord quelques obstacles, a eu depuis un succès si constant, et soutient encore heureusement de si fréquentes représentations, qu'elle peut être mise au nombre de ces tragédies qui, indépendamment du temps et des circonstances, contribueront toujours à l'ornement de notre théâtre.

FIN DES COMPARAISONS.

ALCESTE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

SUJET.

Le but de la tragédie d'*Alceste* est de faire voir que la tendresse conjugale et l'hospitalité ne sont jamais sans récompense. L'une et l'autre vertu étaient sacrées chez les Grecs, et faisaient la base de leur gouvernement, comme le respect des enfans pour les pères et les mères, chez les Chinois. C'est que les Grecs, ainsi que les Chinois, regardaient tout l'État comme une famille, et qu'ils croyaient que, comme le bonheur des maisons particulières dépendait du concert des chefs qui les gouvernent et des services mutuels de l'amitié; ainsi, la prospérité de tout le corps qui en résulte, devait consister dans l'affermissement de cet accord, qui lie les hommes les uns aux autres, les époux avec les épouses, les amis avec les amis, tout l'État avec lui-même et avec les étrangers.

Admète, roi de Phères[1], en Thessalie, avait reçu dans son palais Apollon, exilé du ciel. Il y reçut de même Hercule dans une conjoncture où les plus pressantes raisons devaient, ce semble, l'en dispenser. On verra de quel prix l'un et l'autre payèrent ce double acte d'hospitalité. A l'égard de l'amour conjugal, on ne peut le porter plus loin que le fit Alceste, épouse d'Admète. Aussi en fut-elle récompensée d'une manière qui n'avait point eu d'exemple. Le fond du sujet s'ex-

[1] Phères, canton de Thessalie, au nord de la Phthiotide.

plique si naturellement dans la pièce même, qu'il serait mal de prévenir les lecteurs, si ce n'est sur un seul point, je veux dire, sur une idée morale des Grecs qui contredit entièrement les nôtres. L'estime qu'ils faisaient de la vie leur faisait conclure que, dans la nécessité du choix, s'il s'agissait de faire mourir une personne jeune, ou une autre avancée en âge, l'ordre et le bon sens voulaient que celle-ci mourût pour celle-là, fût-ce le père pour le fils; ordre autorisé par les dieux, et reçu parmi les hommes d'alors. Cette idée, que nous ne pouvons goûter, fait bien voir que l'idée même de la vertu n'est pas à l'épreuve du changement. On examinera cet article à la fin des *Réflexions sur Alceste*. Mais, comme il est impossible, quoiqu'on se persuade le contraire en général, de se rendre tout d'un coup Athénien, et d'oublier qu'on est Français, l'unique précaution qu'on demande, et que la raison exige avant la lecture de cette pièce, c'est de songer que cette Grèce polie, dont le goût est incontestablement prouvé par tant de beaux ouvrages, n'était pas assez dépourvue de bon sens pour admirer des impertinences. Si donc nous nous sentons révoltés, disons-nous qu'Euripide aurait réformé ses idées pour nous plaire, et que nous devons aussi changer les nôtres pour le goûter.

12..

PERSONNAGES.

APOLLON.
HERCULE.
LA MORT.
PHÉRÈS, père d'Admète.
ADMÈTE, roi de Phères.
ALCESTE, épouse d'Admète.
EUMÉLUS, fils d'Admète.
CHOEUR de Vieillards de Phères.
UNE FILLE d'Admète, personnage muet.
UN OFFICIER d'Admète.
UNE FEMME d'Alceste.
SUITE d'Admète.
SUITE d'Alceste.

La scène est à la porte du palais d'Admète, dans la ville de Phères en Thessalie.

ALCESTE

TRAGEDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

APOLLON, sortant du palais.

O palais d'Admète, témoin de mon esclavage, vous savez que je n'ai pas rougi, tout dieu que je suis, de me voir rabaissé à recueillir le fruit de mes travaux[1]. Ainsi l'ordonna Jupiter. Ce dieu armé de la foudre écrase mon fils Esculape. Pour venger un mort si cher, j'immole à mon tour les Cyclopes dont l'art fatal avait fabriqué le feu qui dévora mon fils. Voilà la cause de la punition que je souffre[2]. Arrivé dans cette terre, je devins berger chez le fils de Phères; mais pour récompense de sa piété, je devins en même temps le dieu tuté-

[1] Personne n'ignore ce point de la fable antique, à savoir que Jupiter punissait souvent les dieux en les assujettissant aux mortels; c'est de cette indécence que les premiers écrivains chrétiens ont tiré sur-tout un grand avantage en réfutant le polythéisme.

[2] *Que j'ai soufferte*. Apollon ne fut esclave qu'une année chez Admète; il en parle ici comme d'une chose passée.

laire de sa chaste maison. Déjà ce prince touchait à son heure dernière [1]; je trompai les Parques, et j'eus le bonheur de le dérober à leurs inévitables coups. Oui, ces déesses me l'ont promis: « Admète, m'ont-elles dit, ne verra point encore les » sombres bords, si quelqu'autre prend sa place au » tombeau. » Telle fut la condition imposée. Mais hélas! malheureux prince; c'est en vain qu'il a eu recours à ses amis: père vieux, mère sur le déclin de l'âge, personne, excepté sa femme, n'a voulu sacrifier ses jours pour sauver ceux d'Admète. Cependant Alceste, la trop fidèle Alceste entre les bras de son époux, ferme déjà les yeux à la lumière. Le jour fatal est arrivé pour elle: victime de sa tendresse, il faut qu'elle paye aux Parques ce funeste tribut; et, pour comble de disgrâce [2], je suis contraint d'abandonner une maison si chère, pour ne pas souiller mes yeux d'un [3]

[1] « Déjà ce prince touchait à son heure dernière. » Cette transition a été ajoutée par le traducteur. Le grec dit simplement: « Je le » délivrai de la mort en trompant les Parques. Les déesses ont » consenti qu'Admète échappât au tombeau prêt à l'engloutir, » pourvu qu'un autre mort fût offert en échange aux divinités in- » fernales. Mais, après bien des recherches, après s'être adressé » à tous ceux auxquels sa vie doit être la plus chère, à son » père, etc. »

[2] « Et pour comble de disgrâce. » Addition du traducteur.

[3] La vue et l'attouchement des morts faisaient contracter une espèce de souillure, au jugement des payens, qui avait apparemment puisé cela des Juifs.

Cette remarque incidente n'a aucune apparence de vérité. Les

spectacle funèbre dont il ne m'est pas permis d'être le témoin. C'en est fait, voici la Mort[1] qui s'approche. Je vois cette prêtresse des enfers; elle vient enlever sa proie. La cruelle n'avait garde de manquer le jour assigné par les destins.

SCÈNE II.

LA MORT, APOLLON.

LA MORT[2] apercevant Apollon.

Ciel[3]! que vois-je? que faites-vous ici, ô Apollon? quel dessein vous arrête à la porte de ce palais? est-ce l'espérance de me ravir encore le tribut destiné aux enfers? ne vous suffit-il pas d'avoir déjà frustré les Parques d'une victime? à quoi bon cet arc dans vos mains? prétendez-vous défendre la fille de Pélias malgré la parole qu'elle a donnée de subir la mort pour son époux?

Grecs n'avaient pas emprunté leurs usages et leurs opinions d'un peuple méprisé et inconnu d'eux.

[1] Le génie de la mort, *orcus;* ce démon était chargé de couper le cheveu fatal; il consacrait la victime. Il fallait, quoiqu'en dise le P. Brumoy, lui conserver son sexe. Hercule lutte avec lui à la fin de la pièce.

[2] Ce personnage est masculin dans le grec: Θάνατος; quelques interprètes latins le rendent par *orcus*, autre divinité infernale. J'ai cru qu'il valait mieux lui donner sa signification naturelle, quoique le nom français de mort soit féminin; cela ne change point le jeu ni la qualité du personnage. — (Voyez la note précédente.)

[3] Le génie arrive en criant: « Ah! ah! ah! ah!... que fais-tu » dans ce palais? que viens-tu chercher en ces lieux? Apollon, tu » violes encore la justice en ravissant les honneurs aux dieux des » enfers. »

APOLLON.

Cessez de vous inquiéter : je suis équitable ; et je ne demande rien d'illégitime [1].

LA MORT.

Quel besoin avez-vous de ces armes, si l'équité vous guide ?

APOLLON.

J'ai coutume de les porter toujours.

LA MORT.

N'est-ce point plutôt pour prêter à cette maison un injuste secours ?

APOLLON.

J'avoue qu'elle m'est chère ; et je souffre de la situation d'Admète.

LA MORT.

Votre dessein est donc de me ravir une seconde proie ?

APOLLON.

Je ne vous ai pas même ravi la première.

LA MORT.

Si cela est ainsi, pourquoi Admète voit-il encore le jour ?

[1] Il y aurait, je crois, plus de solennité dans ce dialogue, si les dieux se traitaient avec moins d'égards. *Rassure-toi*, etc. Cette formule du pluriel, en parlant à une seule personne, est un défaut de costume dans une tragédie grecque, qu'on ne peut pas éviter toujours ; mais il est toujours bien de l'éviter quand on le peut.

APOLLON.

Vous ne l'ignorez pas. C'est que son épouse que vous cherchez, a bien voulu se dévouer pour lui.

LA MORT.

Oui, je viens la chercher, et je saurai la conduire aux enfers.

APOLLON.

Conduisez-la donc : car aussi bien je ne vous vois pas disposée à vous laisser persuader.

LA MORT.

De quoi persuader? d'enlever aussi [1] son époux qui m'est dû? me voilà prête.

APOLLON.

Ce n'est pas cela. Je parle d'enlever [2] ceux que leur âge rend plus mortels et plus lents toutefois à mourir.

LA MORT.

Je vous entends [3]. Mais souffrez que j'entre dans vos idées; je suis comme vous sensible à l'équité.

[1] *Aussi*. Ce mot, ajouté par le traducteur, donne à la réponse du génie une tournure de plaisanterie. Dans Euripide, il offre simplement à Apollon d'enlever Admète, comme le sort l'avait ordonné; ainsi, par une conséquence naturelle, Alceste serait épargnée, si Apollon acceptait ce nouvel échange. On voit qu'*Orcus* a toujours regret au premier.

[2] Il entend Phérès et sa femme.

[3] Voilà bien de la phrase, pour dire : *je comprends votre pensée*. Le grec ne dit rien de plus. (Note de l'ancien éditeur.)

APOLLON.

Laissez-donc à Alceste le loisir de parvenir à leur âge.

LA MORT.

Non. Ce serait me priver d'un hommage éclatant, et croyez que je ne suis pas insensible aux honneurs.

APOLLON.

Jeune ou vieille, que vous importe, puisqu'à présent vous n'avez droit qu'au sacrifice d'une seule vie ?

LA MORT.

Il m'importe plus que vous ne pensez. L'âge tendre de la victime en rehausse le prix, et m'honore bien plus [1].

APOLLON.

Si Alceste ne meurt que ridée [2], elle sera plus richement logée dans le tombeau.

LA MORT.

Y pensez-vous, Apollon ? une maxime pareille, si elle avait lieu, serait bien favorable aux riches.

[1] Ces transitions : « Que vous importe... il m'importe, etc. » ne sont pas dans le grec ; ni celle-ci, deux lignes plus bas : « Y » pensez-vous ? »

[2] L'image de ce mot *ridée* n'étant pas dans l'original, on devrait simplement traduire : « Si Alceste meurt après une longue vie. » Le mot *vieille* est aussi noble en grec, qu'il l'est peu dans notre langue.

APOLLON.

Que dites-vous ? serait-ce un trait de sagesse qui vous échapperait sans y penser ?

LA MORT.

Je dis que les riches achéteraient à grand prix la vieillesse et le délai de la mort.

APOLLON.

Il ne vous plaît pas de m'accorder cette faveur ?

LA MORT.

Non certes[1], et ne me connaissez-vous pas ?

APOLLON.

Oui, cruelle, je vous connais, et je sais trop que vous êtes un objet de haine pour les dieux et d'horreur pour les mortels.

LA MORT.

Vous avez beau dire, vous n'obtiendrez rien.

[1] ORCUS.

» Non... Tu dois connaître mon caractère.

APOLLON.

» Caractère détesté des mortels et des dieux.

ORCUS.

» Tu n'obtiendras point toujours ce que tu n'as nul droit d'exiger.

APOLLON.

» Tu t'adouciras, je le sais, quelque impitoyable que tu sois ; » car tel est le pouvoir du héros, etc. »

APOLLON.

Vous avez beau faire, toute impitoyable que vous êtes, il faudra bien que vous vous laissiez fléchir. Connaissez-vous ce héros [1] qu'Eurysthée envoie au fond de la Thrace pour enlever le char de Diomède? il arrivera bientôt dans la maison d'Admète, et il saura bien vous ravir votre proie. Je ne vous devrai point la délivrance d'Alceste; vous la rendrez toutefois, et je ne vous en haïrai pas moins.

LA MORT.

Menaces inutiles. Vous ne gagnerez rien, vous dis-je; c'en est fait, Alceste descendra malgré vous dans les enfers. Je vais de ce pas presser le sacrifice et le commencer par le moyen de ce fer. [2]

[1] Il entend Hercule. Eurysthée, roi de Mycènes, pour obéir à Junon, obligea Hercule d'entreprendre les douze fameux travaux. Diomède, roi de Thrace, nourrissait ses chevaux de chair humaine; Hercule le fit mourir. Ce fut le neuvième de ces travaux.

[2] On voit ici la superstitieuse coutume qu'avaient les anciens de couper l'extrémité des cheveux aux mourans, comme des prémices du sacrifice dû aux divinités des enfers, telle qu'était, par exemple, *Orcus*. Virgile, au sujet de Didon, a décrit ainsi cette cérémonie : *Æneid.*, l. IV, v. 698 :

Nondum illi flavum Proserpina vertice crinem
Abstulerat, Stygioque caput damnaverat Orco.
Ergo Iris croceis per cœlum roscida pennis
Devolat, et supra caput adstitit : Hunc ego Diti
Sacrum jussa fero, teque isto corpore solvo.

Ceux dont il a une fois coupé la chevelure, sont dès lors consacrés aux dieux infernaux.

SCÈNE III.[1]

Troupe de citoyens de Phères; DEUX PERSONNES DU CHOEUR parlent pour les autres[2].

PREMIER PERSONNAGE.

Dieux! d'où vient ce funeste silence devant le palais d'Admète!

SECOND PERSONNAGE.

Ne trouverons-nous personne qui puisse nous apprendre l'état de la reine? faut-il pleurer Alceste? vit-elle encore cette femme si digne de vivre, cette femme que sa tendresse envers son époux rend l'objet de l'admiration publique?

PREMIER PERSONNAGE.

Quelqu'un de vous entend-il dans le palais les cris lugubres, les battemens de mains[3] et les lamentations qu'on fait d'ordinaire quand tout est désespéré?

Sic ait, et dextra crinem secat; omnis et unà
Dilapsus calor, atque in ventos vita recessit.

[1] C'est ici, on ne saurait trop le redire, que commence véritablement la tragédie. R.-R.

[2] Deux demi-chœurs. Il y a quelques petites différences entre les éditions dans la distribution de cette scène; mais trop peu importantes pour les faire remarquer en détail.

[3] C'est-à-dire le bruit des coups dont les mains frappent la tête et la poitrine.

SECOND PERSONNAGE.

Non; et même je ne vois à la porte aucun des gardes. O Apollon, dieu tutélaire, daignez paraître et rappeler le calme au milieu de cette affreuse tempête.

PREMIER PERSONNAGE.

Alceste n'a point rendu les derniers soupirs. Ce silence est d'un bon augure; et d'ailleurs on n'a point transporté son corps pour le cacher dans le sein de la terre [1].

SECOND PERSONNAGE.

Ah ! ne nous flattons point ; sur quoi fondez-vous ce reste d'espoir?

PREMIER PERSONNAGE.

Sur Admète. Quoi donc ! ce fidèle époux aurait-il fait sans pompe et sans éclat les funérailles d'une épouse si chère?

SECOND PERSONNAGE.

En effet, je ne vois dans le vestibule ni bassin d'eau lustrale [2], ni chevelure coupée [3] : je n'entends point encore les cris lamentables des jeunes femmes; enfin je ne vois rien qui annonce une pompe funèbre.

[1] « Si elle était morte, on ne garderait pas le silence; car le » corps ne peut avoir déjà été enlevé. »

[2] Grec : *Tirée d'une fontaine, qu'on emploie pour laver les morts.*

[3] Grec : *Qu'on répand à la porte.*

PREMIER PERSONNAGE.

Voici cependant le jour marqué par les destins pour faire passer Alceste dans sa demeure souterraine.

SECOND PERSONNAGE.

O Ciel! que dites-vous?

PREMIER PERSONNAGE.

Vous ne comprenez que trop ma pensée; vous touchez l'endroit sensible.

LE CHŒUR, ou la principale personne du chœur.

Les disgrâces des bons doivent sans doute intéresser leurs semblables.

STROPHE.

Mais, hélas! dût-on envoyer des flottes aux fameux oracles, ou de Lycie[1], ou de Jupiter Ammon[2], rien ne pourra sauver Alceste. L'inexorable destin s'approche, les dieux sont désormais inflexibles, et je ne vois personne à qui je puisse m'adresser pour les toucher.

ANTISTROPHE.

Ah! si le fils d'Apollon, si Esculape vivait en-

[1] Lycie, province d'Asie, ainsi nommée de Lycus, fils de Pandion.

[2] Ammon, lieu du désert de Barca. Il était autrefois renommé par le temple et l'oracle de Jupiter Ammon.

ore, Alceste reviendrait bientôt du royaume ténébreux et des portes de la mort. Esculape avait le don de faire revivre les morts, avant que la foudre de Jupiter lui eût ravi la lumière; mais aujourd'hui qu'il n'est plus, quel espoir peut nous rester encore!

Oui, tout a été mis en usage par nos rois. Les autels de toutes les divinités fument du sang des victimes, et toutefois l'on ne voit point de remède aux maux qui nous oppriment; mais voici une femme éplorée qui sort du palais. Dieux! que vient-elle nous apprendre? ses maîtres sont dans l'affliction; sa douleur est trop légitime[1].

SCÈNE IV.

UNE DES FEMMES D'ALCESTE, LE CHOEUR.

LE CHŒUR.

Dites-nous, je vous prie; Alceste vit-elle encore, ou ne vit-elle plus?

LA FEMME.

Elle vit et ne vit plus.

LE CHŒUR.

Que veulent dire ces paroles?

[1] Ces derniers mots s'adressent à l'esclave, et doivent commencer la scène IV: « Pleurer est bien pardonnable, lorsque des » maîtres sont dans l'affliction; mais dites-nous, etc.

LA FEMME.

Qu'elle est sur le point de mourir; qu'elle expire.

LE CHŒUR.

Malheureux Admète, quelle épouse vous perdez, et quel époux elle perd!

LA FEMME.

Déplorable prince, il ne prévoyait pas son malheur[1].

LE CHŒUR.

Il ne me reste donc plus aucun lieu d'espérer?

LA FEMME.

Non. Le moment fatal qui s'approche est plus fort que tous nos soins.

LE CHŒUR.

Ainsi l'on ne songe qu'aux préparatifs des funérailles[2]?

LA FEMME.

Tout est déjà préparé; et son époux va bientôt l'ensevelir.

LE CHŒUR.

Eh bien! pour vous consoler[3], apprenez que

[1] « Il ne connaîtra l'étendue de son malheur, que lorsqu'il l'aura » éprouvé. »

[2] » A-t-on fait les dispositions convenables à de si tristes cir- » constances? »

[3] *Apprenez*. C'est la troisième personne et non la seconde.

cette mort est glorieuse; et qu'Alceste est la plus estimable des femmes, que le soleil voie dans toute l'étendue de sa course.

LA FEMME.

Qui pourrait ne pas applaudir à un si légitime éloge? Peut-on en effet porter plus loin la tendresse conjugale? et que peut faire de plus une femme qui adore son époux, que de lui sacrifier sa vie? Tout Phères est témoin de ce sacrifice héroïque d'Alceste. Mais ce qu'elle a fait dans l'intérieur du palais sera pour vous un nouveau sujet d'admiration. Dès qu'elle s'est aperçue que l'heure fatale approchait, elle s'est lavée dans l'eau pure d'un fleuve, et après avoir déployé ses plus riches habits[1], elle s'est parée avec beaucoup de grâce. Puis, s'arrêtant en présence de Vesta: « Déesse, a-t-elle dit, je vais descendre dans les » enfers. Je viens donc me prosterner à vos pieds » pour la dernière fois. L'unique faveur que j'ose » vous demander, c'est de tenir lieu de mère à mes » enfans orphelins. Donnez à l'un une épouse qu'il » aime, et à l'autre un époux digne d'elle. Puissent-ils jouir d'un sort plus heureux que n'a fait » leur mère, et ne pas mourir comme elle d'une

« Qu'en ses derniers momens elle sache qu'elle meurt couverte » de gloire, etc. » *Pour vous consoler* n'est point dans le grec.

[1] Grec : *Tirés de ses coffres de cèdre*, etc.

» mort prématurée! qu'ils remplissent au contraire » toute la mesure de leurs jours fortunés dans leur » terre natale! » Après ce peu de paroles, elle visite tour-à-tour les autels répandus dans le palais d'Admète. Elle les couronne de fleurs; elle les parfume de feuilles de myrthe, elle prie : tout cela sans jeter un cri, sans pousser un soupir. Sa beauté même n'était point ternie par les approches de la mort qui la menaçait. A peine a-t-elle fini ses prières, qu'elle passe tout à coup dans son appartement, et se jette sur sa couche nuptiale.

Là, commençant à laisser un libre cours à ses pleurs, elle exhale sa douleur en ces mots : « Chaste » dépositaire de ma tendresse envers un époux pour » qui je meurs aujourd'hui, écoute mes derniers » regrets [1]; car je ne puis te haïr, quoique tu » m'aies été funeste. Oui, c'est toi qui me causes » la mort; la seule crainte de trahir la foi que j'ai » cru te devoir, ainsi qu'à mon époux, me coûte » enfin la vie. N'importe, je meurs contente. Si » tu reçois une autre épouse en ma place, peut- » être sera-t-elle plus heureuse, mais elle ne sera

[1] Il y a en grec une allusion à la cérémonie de la ceinture virginale que les épouses dénouaient; littéralement : « O lit, sur » lequel j'ai dénoué la ceinture virginale, de la main de l'homme » pour qui je meurs. » Alfieri rend cette pensée par une antithèse qui ne me semble pas de très-bon goût :

O letto, in cui già il fior virgineo mio,
Donava a tal, cui la mia vita or dono. R.-R.

» ni plus chaste ni plus fidèle que moi.» En disant ces mots, elle se courbait sur sa couche, la baisait tendrement, et l'arrosait d'un torrent de larmes. Après avoir soulagé sa douleur en cette manière [1], elle quitte enfin ce lit témoin de ses adieux, et sort de son appartement; mais, sa tendresse l'y rappelant aussitôt, elle rentre, elle sort sans cesse, et retournant sur ses pas, elle ne peut se lasser de réitérer ses tendres regrets. Cependant ses enfans tout baignés de larmes, s'attachaient aux habits de leur mère, qui prenant tantôt l'un, tantôt l'autre, leur prodiguait ses dernières caresses comme une mère prête à expirer. Tous les esclaves erraient çà et là dans le palais, et pleuraient sur la destinée de leur reine. Elle les appelle tous par leur nom; elle leur présente la main: enfin, il n'en est aucun, quelque vil, quelque méprisable qu'il soit, qu'elle n'ait consolé, et dont elle n'ait reçu les adieux. Voilà le triste spectacle que présente la maison d'Admète. En mourant lui-même, il n'aurait perdu que la vie; mais dérobé à la mort en perdant Alceste, il ressent une douleur plus cruelle que la mort même, et dont rien ne pourra lui faire perdre le souvenir.

LE CHŒUR.

La perte d'une femme si accomplie mérite bien sans doute ses gémissemens.

[1] Après s'être rassasiée de pleurs. »

LA FEMME.

Déjà, livré à la plus amère douleur, il tient entre ses bras sa chère épouse, et la conjure de ne pas l'abandonner[1]. Un feu secret la consume et la dévore insensiblement. Déjà ses froides mains ont perdu leur force et leur usage. Mais, quoiqu'elle respire à peine, elle veut encore dérober[2] quelques regards à la mort qui la presse. Elle veut qu'on l'amène en ces lieux pour voir la lumière du soleil, qu'elle ne reverra plus désormais. Je rentre pour annoncer votre arrivée. L'affection que vous montrez pour mes maîtres est d'autant plus précieuse, qu'il est rare de trouver des sujets sensibles aux maux de leurs souverains.

SCÈNE V.

LE CHŒUR.

O Jupiter! quelle issue trouver à des maux pareils? quelle sera la destinée de nos princes? mais quelqu'un sort. Eh bien, revenez-vous déjà

[1] « Il demande ce qu'il ne peut plus obtenir, car déjà un feu » secret, etc. »

[2] Si le P. Brumoy avait suivi la sage correction de quelques commentateurs, s'il avait lu comme eux, βλέψαι πρὸς αὐγὰς, au lieu de Κλέψαι προσαυγὰς, (et d'autant plus que ce mot προσαυγὴ, ne se rencontre nulle part ailleurs), il n'aurait pas hasardé cette phrase obscure; il aurait dit: « Elle veut *revoir* la lumière encore une fois. » (Note de l'ancien éditeur). J'ajouterai que ce n'est point là simplement une sage correction, mais le texte de plusieurs bons manuscrits comparés par Musgrave.

nous assurer notre malheur [1]? faut-il se couper la chevelure, et se revêtir de vêtemens de deuil [2]?

SCÈNE VI, qui sert d'intermède [3].

LA FEMME, LE CHOEUR.

LA FEMME.

C'en est fait! chers amis, c'en est fait! Toutefois, tentons encore de fléchir les dieux. Leur pouvoir est sans bornes. C'est maintenant, ô Apollon, que nous avons besoin de votre secours; c'est à vous de trouver un remède aux maux d'Admète. Hélas! vous avez déjà trouvé le secret de le sauver des bras de la mort: sauvez une autre lui-même, Sauvez Alceste; arrêtez le bras meurtrier de l'impitoyable Pluton [4].

LE CHŒUR.

O fils de Phérès [5], ô déplorable prince, une

[1] « Eh bien, revenez-vous déjà nous annoncer notre malheur? » Addition du traducteur. Dans le grec, rien ne montre clairement que cette femme est la même que la précédente, mais cela est probable.

[2] Grec : *Noirs*.

[3] Dans la division adoptée par Barnès; mais dans l'intention du poëte, il n'y a point ici d'entr'acte.

[4] Cette prière est plus concise dans l'original : « Roi Apollon, » trouve quelque remède à l'infortune d'Admète. Répands, ré- » pands tes faveurs. Tu as su le sauver une fois, sois de nouveau » son libérateur contre la mort; terrasse l'homicide Pluton. »

[5] « Hélas! fils de Phérès, que vas-tu devenir, privé de ton

perte si sensible a quelque chose de plus affreux pour vous que la triste fin des amans désespérés qui se procurent le trépas. Vous allez voir une épouse, et quelle épouse! devenir la proie de l'inflexible Mort. Mais voici Alceste elle-même qu'on amène, et son malheureux Admète qui la suit. Pleurez, gémissez, ô région de Phères, à la vue de la meilleure des femmes, qu'un mal cruel mine peu à peu, prêt à l'engloutir dans le séjour souterrain de Pluton. Oui, après ce que j'ai vu tant de fois, et sur-tout à ce triste spectacle, je suis bien éloigné de croire que l'hymen ait plus de félicité que de chagrins. Admète est un exemple trop éloquent des peines que traîne après soi l'hyménée; privé bientôt de ce qu'il a de plus cher au monde, il va vivre désormais dans l'abandon et le désespoir.

» épouse? Hélas, un tel malheur est digne d'une mort sanglante! » c'est un supplice plus cruel que les nœuds d'un lacet funeste. » Tu vas voir une tendre épouse, que dis-je? la femme la plus » chérie et la plus tendre, mourir en ce jour sous tes yeux. Elle » sort du palais avec son époux ».

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II[1].

SCÈNE PREMIÈRE.

ADMÈTE, ALCESTE, entre les bras de ses femmes, LE CHOEUR, Suite, les deux enfans d'Alceste.

ALCESTE, d'une voix mourante.

O SOLEIL, ô lumière du jour, ô nuages qui roulez sur nos têtes!...

ADMÈTE.

Ce soleil nous voit, chère épouse, innocens tous les deux, et tous deux accablés de malheurs, sans avoir offensé les dieux, ni rien fait qui pût vous coûter la vie.

ALCESTE.

O terre, ô palais, ô lit nuptial d'Iolcos [2] ma patrie!...

[1] C'est une fausse division. L'acte premier continue : celui qui est indiqué ici comme le second, est tout entier contenu dans le premier. Barnès coupait les tragédies grecques en cinq parties à peu près égales, sans se soucier de leur rapport à la marche de l'action; c'est là ce qu'il nommait des actes; et il faut convenir que plusieurs critiques, et même quelques poëtes modernes, n'ont rien cherché de plus dans ces divisions.

[2] Iolcos, ville dans la Thessalie, au fond du golfe de Volo. C'était la patrie de Jason.

ADMÈTE.

Ne cédez point à votre faiblesse; Alceste, ne me quittez pas. Priez de rechef les dieux ; ils peuvent encore nous secourir.

ALCESTE.

Je vois déjà la double rame [1]; je vois la funeste barque. Déjà le nocher des morts [2] m'appelle à grands cris : « Qui t'arrête? descends [3] : tu diffères,

[1] Racine, dans sa préface d'*Iphigénie*, où il défend Euripide, et sur-tout son *Alceste*, contre quelques modernes, a traduit ainsi ce bel endroit :

> Je vois déjà la rame et la barque fatale;
> J'entends le vieux nocher sur la rive infernale;
> Impatient, il crie : On t'attend ici-bas,
> Tout est prêt; descends, viens, ne me retarde pas.

Toutes ces frayeurs d'Alceste qui semble voir l'enfer entr'ouvert, et Caron qui la presse, sont certainement dans le goût du sublime que décrit Longin, au sujet des pensées sublimes; et il parait qu'Euripide, grand imitateur des peintures d'Homère, avait en vue celle-ci du même poëte. *Iliad.* l. XX

> L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie;
> Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie;
> Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,
> D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
> Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
> Ne fasse voir du Styx la rive désolée;
> Ne découvre aux vivans cet empire odieux
> Abhorré des mortels, et craint même des dieux.
>
> DESPRÉAUX.

[2] « La main posée sur l'aviron. »

[3] *Descends*; le grec dit : *Hâte-toi.*

et tout est préparé pour ton passage. » Ainsi me presse l'impatient Caron.

ADMÈTE.

Cruelle navigation ! ah ! malheureuse épouse, dans quel gouffre de maux sommes-nous tombés !

ALCESTE.

On m'entraîne, Admète, on m'entraîne à la cour infernale ; ne le voyez-vous pas ? c'est Pluton lui-même ; il vole autour de moi : il jette sur moi des regards effroyables... Dieu barbare, que voulez-vous ? quittez-moi.... malheureuse, dans quelle région inconnue commencé-je d'entrer !

ADMÈTE.

Voyage fatal pour vos amis, mais sur-tout pour un époux et pour des enfans que vous enveloppez dans votre malheur !

ALCESTE, à ses femmes.

Laissez-moi, vous autres [1], laissez-moi, vous dis-je. Qu'on m'étende sur ce lit : je ne me soutiens plus. La pâle mort se saisit de moi : un nuage sombre se répand sur mes yeux : ô mes enfans, mes chers enfans, vous n'avez plus de mère. Puissiez-vous toujours heureux jouir de la clarté du jour !

[1] Cette expression triviale *vous autres*, que le P. Brumoy emploie souvent, est au moins inutile ; elle n'est pas dans le grec, et devait être proscrite dans cette traduction.

ADMÈTE.

Ciel ! pourquoi suis-je contraint d'entendre des paroles qui me déchirent, qui me sont plus cruelles que mille morts ! au nom des dieux, Alceste, ne m'abandonnez point [1], ne vous abandonnez pas vous-même. Je meurs si vous mourez; ma vie et ma mort sont entre vos mains, et la tendresse qui nous lie ne fait qu'un cœur du vôtre et du mien.

ALCESTE [2].

Vous voyez, cher Admète, à quel état votre épouse est réduite. Approchez, et recevez de sa bouche les dernières paroles qu'elle vous réservait avant le trépas. Ma généreuse tendresse pour un époux que j'ai préféré à la vie, me conduit en ce jour au tombeau. Oui, Admète, c'est pour vous que je meurs. Il n'a tenu qu'à moi, vous le savez, de vivre et de régner heureuse. Quelque prince thessalien [3], tel que j'aurais daigné le choisir, m'aurait donné la main, en acceptant ma couronne. Mais je n'ai pu supporter la douleur

[1] « Au nom de ces enfans que tu vas laisser orphelins. » Cette pensée est omise dans les anciennes éditions. Musgrave l'a rétablie d'après les manuscrits.

[2] On trouvera dans les observations qui suivront cette tragédie, l'imitation en vers que Laharpe a faite de ce bel endroit d'*Alceste*. R.-R.

[3] « Celui des Thessaliens qui eût fixé mon choix. » Elle ne parle pas d'un prince : le mot *daigner* n'est pas dans l'original, ni celui de *généreuse tendresse ;* elle s'exprime avec plus de simplicité.

de vivre séparée de vous, et chargée des tristes gages d'un hymen si cher. Quoique je pusse compter encore sur des jours sereins et nombreux, je me suis sacrifiée moi-même; et ce que ni l'amitié, ni l'honneur n'ont pu gagner sur ceux dont vous reçûtes la vie, votre épouse seule l'a fait. Une mère et un père devaient sans doute sauver aux dépens de leurs jours un fils unique, un fils que leur âge ne leur permet plus de remplacer. Je vivrais, vous rempliriez votre destinée, et vous ne seriez pas réduit à pleurer une épouse et à voir croître sous vos yeux des enfans trop tôt orphelins. Les dieux en ont ordonné autrement. J'ai voulu mourir pour vous, je ne m'en repens pas. Mais pour prix d'un bienfait si grand, j'exige de vous un retour de tendresse, non pas égal, (rien peut-il égaler le sacrifice de la vie?) mais au moins si légitime, que vous ne pourrez vous-même en disconvenir. Votre équité et votre amour pour ces chers enfans m'en répondent. C'est pour eux que je vous parle. Souffrez que, maîtres de mon palais, ils y conservent le rang qui leur est dû. Ne leur donnez point une marâtre envieuse, qui, moins mère que moi, serait assez inhumaine pour traiter en étrangers des enfans qui ne sont pas moins les vôtres que les miens. C'est l'unique faveur que j'attends de vous. On sait les jalousies ordinaires d'une seconde épouse, et les traitemens qu'elle

destine aux fruits d'un premier hyménée. Un serpent dans sa fureur est moins redoutable, et moins dangereux. Mon fils a du moins un avantage. La nature lui a procuré un défenseur dans celui qu'il appelle du doux nom de père, et dont il reçoit à son tour le tendre nom de fils [1].

Mais vous, ô ma chère fille, qu'allez-vous devenir? comment pourrez-vous passer avec décence les années qui précéderont votre hymen? quel époux [2] choisirait votre père, qui ne se fît un plaisir barbare de flétrir votre réputation et de ternir votre hyménée? car, hélas! votre mère n'aura point la consolation de vous donner un époux de sa main. Elle ne sera plus en état de vous prêter du secours dans les douloureux accès de l'enfantement, où la présence d'une mère est si douce. Il me faut mourir, et quand? La Mort ignore les délais; elle n'attendra point le jour qui va suivre, ni le troisième jour du mois [3]. L'heure est venue;

[1] « Il peut s'adresser à lui, et recevoir ses conseils. »

[2] C'est sans doute une faute d'impression. Il faut lire *quelle épouse*. Car il s'agit de la seconde épouse d'Admète, et non de son gendre.

[3] Alceste, en disant que la Mort n'attendra point le troisième jour du mois, fait, je crois, allusion à une coutume des Grecs. Chez eux, les dettes se payaient le premier jour du mois. Or, il est vraisemblable, suivant ce passage d'Euripide, que les bons créanciers donnaient à leurs débiteurs un délai d'un ou de deux jours, ce que ne fait point la Mort.

un moment encore, et me voilà au nombre des morts. Adieu, vivez tous heureux, et jouissez de la gloire, vous, cher époux, d'avoir eu la meilleure des femmes, et vous, mes enfans, d'être nés d'une telle mère.

LE CHŒUR.

Cessez d'être inquiète, madame. Je ne crains point de répondre pour votre époux. Il fera ce que vous souhaitez, et ne faudrait-il pas être insensé pour refuser de souscrire à de si justes souhaits?

ADMÈTE.

Oui, chère Alceste, j'y souscris. Vous serez satisfaite, comptez sur mon amour. Vous fûtes mon épouse durant votre vie. Seule vous la serez, même au-delà du trépas. Nulle autre Thessalienne ne m'appellera désormais son époux, fût-ce une princesse distinguée par la plus illustre naissance, ou par la plus rare beauté. C'en est assez pour moi des gages que je tiens de notre hymen. Daignent seulement les dieux me les conserver, puisque j'ai le malheur de vous perdre! Au reste, ne croyez pas, chère épouse, qu'une année soit la mesure et le terme de mon deuil et de mes regrets. Ils dureront autant que ma vie, autant que mon amour pour vous, autant que ma haine pour une mère et pour un père dont la stérile amitié n'était qu'un vain dehors de tendresse. C'est vous, Alceste, oui, c'est

vous seule qui, prodiguant pour moi le plus cher des biens, m'avez sauvé le jour. En perdant une telle épouse pourrais-je ne pas me condamner à des gémissemens éternels ? c'en est fait, je renonce pour toujours aux festins, aux assemblées de plaisirs, aux fêtes et aux chants dont mon palais a retenti jusqu'à présent. Mes doigts ne tireront plus de ma lyre ces doux accens qui charmaient autrefois mon oreille. Ma voix ne se mêlera plus aux sons de la flûte libyenne. Toutes les délices de ma vie périront avec vous. Mais non, vous ne périrez pas toute entière pour moi. Mon amour ingénieux va occuper de savantes mains à former votre image. Je la placerai sur ma couche, et tombant à ses pieds, je l'embrasserai mille fois. J'appellerai ma chère Alceste : je croirai la voir encore et lui parler : froide consolation, stérile erreur, propre toutefois à soulager mes ennuis ! Du moins les songes légers offriront souvent votre ombre à mon esprit. Il est doux à un ami de revoir une personne aimée, ne fût-ce qu'à la faveur d'un sommeil trompeur. Que ne puis-je imiter, hélas ! les accords et la voix d'Orphée ! que mon amour saurait bien toucher par d'heureux chants la fille de Cérès et son inexorable époux, pour vous ramener des rives du Cocyte ! Oui, j'y descendrais, comme Orphée. Ni Cerbère, ce chien redoutable, ni Caron, ce terrible nocher des morts, ne pour-

raient arrêter ma course, que vous n'eussiez revu la lumière. Vains souhaits ! Il me faudra attendre le trépas. Je vous suis, Alceste; préparez la demeure que je dois habiter éternellement avec vous; car je ne veux d'autre tombeau que le vôtre. J'ordonnerai en mourant que l'époux soit placé auprès de l'épouse, et la mort même ne pourra séparer deux cœurs qu'une tendresse sans exemple a réunis [1].

LE CHŒUR.

Je partage avec vous, seigneur, de si légitimes regrets. Ainsi l'ordonnent mon amitié pour vous, et ma vénération pour Alceste.

ALCESTE, à ses enfans.

Consolons-nous, chers enfans, vous l'avez entendu : sensible à vos intérêts et aux miens, votre père me jure une fidélité éternelle. Il renonce pour toujours à l'hymen [2].

ADMÈTE.

Oui, je l'ai promis, je le promets encore, et je tiendrai parole.

[1] « Que la mort ne me sépare point de ce cœur qui me fut seul » fidèle ! »

[2] « Mes enfans, vous l'entendez, votre père s'engage à ne » point vous donner une seconde mère, à ne point profaner » ma couche. »

ALCESTE.

A ce prix, recevez de mes mains ces enfans que je vous confie.

ADMÈTE.

Oui, je les reçois comme un don précieux d'une bien chère main.

ALCESTE.

Prenez donc ma place, et servez-leur de mère.

ADMÈTE.

Trop cruelle nécessité qui m'y contraint, puisqu'ils ne vous auront plus !

ALCESTE.

Chers enfans! Je devrais vivre encore, et je meurs.

ADMÈTE.

Que vais-je devenir sans vous!

ALCESTE.

Le temps adoucira vos douleurs. Les morts ne sont plus rien pour les vivans.

ADMÈTE, en pleurs.

Entraînez-moi, Alceste, au nom des dieux, entraînez-moi avec vous aux enfers....

ADMÈTE.

C'est assez, Admète, que je meure, et que je meure pour vous [1].

[1] « Ma vie a racheté la tienne, et suffit au dieu des enfers. » Littéralement : « Je suffis, moi qui meurs pour toi. »

ALCESTE.

Destins cruels, de quel trésor vous venez me priver !

ALCESTE.

Déjà mes yeux s'appesantissent.... Ils se couvrent d'un nuage ténébreux.

ADMÈTE.

Me voilà donc perdu.... Alceste, vous m'abandonnez?

ALCESTE.

Je ne suis plus. Regardez-moi comme si jamais je n'avais été [1].

ADMÈTE.

Alceste.... Levez les yeux; ne quittez pas vos enfans.

ALCESTE.

C'est contre mon gré que je les quitte. Eh! bien, qu'ils reçoivent pour la dernière fois mes adieux.

ADMÈTE.

Tournez donc vos regards vers eux.... Daignez les regarder encore. Hélas !

ALCESTE.

Ah! je ne respire plus... C'en est fait...

ADMÈTE.

Que faites-vous, cruelle, hélas! nous abandonnez-vous?

[1] Il y a moins de recherche dans la tournure grecque : « Je ne » suis plus, ne me comptez plus au nombre des vivans. »

ALCESTE.



O ma mère! ma chère mère!

ALCESTE, expirant.

Adieu.

ADMÈTE, en se voilant le visage [1].

Je suis mort.

LE CHŒUR.

Elle a rendu les derniers soupirs. Admète n'a plus d'épouse.

SCÈNE II.

LES MÊMES, autour du corps d'Alceste.

EUMELUS, son fils.

STROPHE.

O malheur! ma mère est descendue aux enfers Elle ne jouit plus de la lumière du soleil, et elle me laisse orphelin. Voyez, ô mon père, voyez ces yeux nageans dans les ombres de la mort : regardez ces mains sans mouvement et sans vie. O ma mère, ma chère mère, écoutez-moi, je vous conjure. C'est moi, oui, c'est votre fils qui vous appelle : c'est moi qui suis attaché sur vos lèvres.

ADMÈTE.

Vainement l'appelez-vous. Elle n'entend plus votre voix : elle ne vous voit plus. Ah! chers enfans, de quel affreux revers sommes-nous frappés!

[1] Ce voile est imaginé par le traducteur, heureusement peut-être, mais sans que rien l'y autorise dans l'original.

EUMELUS.

ANTISTROPHE.

Seul et à la fleur de l'âge, je suis donc abandonné d'elle. O mon père! ô terrible infortune pour moi qui suis privé d'une mère[1], pour vous, ô ma sœur, qui partagez ce malheur avec moi; pour vous sur-tout, ô mon père, dont l'inutile hyménée ne vous a pas permis de parvenir avec elle à une heureuse vieillesse! ô ma mère, cette infortunée maison périt toute entière avec vous.

LE CHŒUR.

Triste nécessité, seigneur! il faut supporter ce funeste revers. Vous n'êtes pas le premier[2] à qui la mort ait ôté une aimable et tendre épouse. Vous ne serez pas le dernier; et d'ailleurs ignorez-vous que nous ne naissons tous que pour mourir?

ADMÈTE.

Je ne le sais que trop. Ce coup ne m'était pas

[1] Après ce mot, *ô mon père!* Il y a dans le grec une courte lacune. La phrase qui suit dans cette traduction n'est pas d'Euripide, mais de Barnes. Le texte recommence à ces mots : « Pour » vous, ma sœur, etc. », mais cette tournure n'y est pas ; Eumélus dit simplement : « Ma sœur, ton infortune est pareille à la » mienne. En vain, en vain vous avez uni votre sort à celui » d'une tendre épouse; ô mon père, vous n'irez point avec elle » au terme de la vieillesse. Vous la perdez avant le temps. O ma » mère, etc. »

[2] « Tu n'es pas le premier, ni le dernier des mortels à qui la » mort enlève une épouse vertueuse. La mort est une dette que » nous devons tous acquitter. »

imprévu. Il ne m'en a été que plus sensible[1] ... Mais il faut transporter ce cher dépôt, et lui rendre les derniers devoirs. Secondez-moi, je vous prie, et chantez alternativement des airs lugubres en l'honneur de l'implacable dieu des enfers. Que les Thessaliens mes sujets partagent avec moi un si légitime devoir. Je leur prescris comme roi un deuil universel. Qu'on se rase la chevelure, qu'on prenne les vêtemens noirs; qu'on apprête les chars, et qu'on coupe les crins flottans des coursiers[2] : que dans toute la ville on n'entende point les doux sons de la flûte et de la lyre, que la lune n'ait rempli douze fois son disque. Hélas! je ne ferai jamais de funérailles pour une personne qui me soit plus chère, ni plus précieuse. Quels hon-

[1] Un coup n'est pas plus sensible, pour avoir été prévu depuis long-temps, et bien au contraire : *tæla prævisa minus feriunt.* Aussi n'est-ce point le sens d'Euripide :

Εἰδὼς δ' αὐτ' ἐτειρόμην πάλαι.

La version naturelle est donc celle-ci : « Aussi, depuis long-» temps, dans l'attente de ce coup, j'étais en proie à ma dou-» leur. » (Note de l'ancien éditeur.)

[2] Littéralement et suivant les meilleurs manuscrits : « Aux qua-» driges, si vous en attelez, et aux chevaux seuls, coupez la cri-» nière. » Hérodote remarque que les Perses, ayant appris la mort de Masiste, tondirent leurs chevaux et leurs autres bêtes de somme. Il dit ailleurs que Mardonius en usa de même en une occasion semblable. Plutarque rapporte qu'Alexandre, à la mort d'Héphestion, et les Thébains, à la mort de Pélopidas, coupèrent les crins de leurs chevaux.

neurs ne dois-je point à une épouse, qui seule a eu le courage de prendre ma place au tombeau !

SCÈNE III, qui sert d'Intermède.

On enlève le corps d'Alceste pour le parer. Admète, ses enfans et toute la cour le suivent, tandis que le chœur demeure pour chanter des airs funèbres[1].

LE CHŒUR.

STROPHE I.

O fille de Pélias, qui habitez à présent le palais du dieu des ombres, recevez encore nos adieux; que le noir tyran des enfers, que le nocher des morts qui, assis au gouvernail, navigue sur les ondes du Styx, apprennent aujourd'hui que jamais femme plus aimable[2] n'a passé les eaux de l'avare Achéron !

ANTISTROPHE I.

Oui, Alceste, les poëtes vous célèbreront dans les vers que leur muse enfantera pour être chantés, soit avec la lyre[3], soit sans elle. Tout retentira de vos louanges et de leurs chansons, sur-tout au printemps, durant les fêtes solennelles[4] que

[1] C'est ce qui paraît indiqué par ce qui précède et ce qui suit : on n'a pas d'autre moyen de juger du spectacle.

[2] « Plus vertueuse. »

[3] Grec : *A sept cordes, et faite d'un bois qui croît sur les montagnes.*

[4] Les fêtes, dont parle ici le chœur, étaient des jeux et des combats de musique qui se célébraient à Sparte et à Athènes, le

Sparte et Athènes célèbrent en l'honneur d'Apollon [1]. Une mort si belle sera sans doute pour les poëtes la matière éternelle de leurs hymnes.

STROPHE II.

Que ne puis-je vous tirer des sombres demeures de Pluton, et vous faire repasser le noir Cocyte dans la barque qui vous l'a fait passer, vous dont la tendresse conjugale n'a pas balancé à tirer votre époux des enfers, en vous y précipitant vous-même ! Que la terre qui vous couvrira soit légère, et quant à votre époux, comptez qu'il deviendrait pour moi, ainsi que pour ses enfans, un objet de haine et d'horreur, s'il était assez infidèle pour abandonner son cœur à un autre hyménée.

ANTISTROPHE II.

Chose étrange [2] ! ni un père, ni une mère n'ont

septième d'avril, durant l'espace de neuf jours, lorsque la lune était dans son plein. Comme ces combats poétiques se faisaient en l'honneur d'Apollon, on les appelait *Carnéades*, du nom de *Carnus*, fameux poëte et musicien, fils de Jupiter et d'Europe, et favori d'Apollon.

[1] Voici la traduction littérale de cette phrase : « A Sparte; » quand l'époque circulaire du mois carnéen revient, la lune » étant élevée toute la nuit, et dans la riche et fortunée Athènes. » Les Cyrénéens appelaient *carnéen*, le mois que les Athéniens nommaient *thargélion*; c'est l'*avril* des Latins. Apollon lui-même avait été surnommé *Carnéen*.

[2] *Chose étrange !* me paraît une addition peu nécessaire.

voulu s'immoler pour celui qui leur doit le jour, tandis que leurs cheveux blancs les menaçaient d'une mort prochaine et sans gloire. Mais vous, à la première fleur de l'âge, Alceste, vous avez la générosité de mourir pour votre jeune époux. Dieux, que ne me donnez-vous une épouse pareille, qui remplisse avec moi tout le cercle de ses jours ! hélas, cet avantage est un présent du ciel réservé à peu d'heureux mortels.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERCULE, LE CHOEUR.

HERCULE.

O HABITANS de Phères, dites-moi, je vous prie, trouverai-je Admète dans ce palais?

LE CHOEUR.

Vous l'y trouverez, ô Hercule! mais daignez auparavant satisfaire ma curiosité. Quel sujet vous amène en Thessalie, et sur-tout en cette ville [1]?

HERCULE.

J'obéis à un ordre d'Eurysthée.

LE CHOEUR.

A quel voyage, à quels nouveaux travaux vous a-t-il condamné?

HERCULE.

Je vais enlever les coursiers de Diomède [2].

LE CHOEUR.

Comment exécuterez-vous cette entreprise?

[1] « Et vous fait entrer dans ces murs? » Le mot *sur-tout* est déplacé.

[2] Grec : *le Thrace*.

avez-vous du moins quelque liaison avec ceux de ce pays[1] ?

HERCULE.

Aucune. Jamais je n'entrai dans la terre des Bistoniens[2].

LE CHŒUR.

Savez-vous que l'enlèvement de ces fougueux coursiers vous coûtera un sanglant combat?

HERCULE.

Je le sais : mais puis-je éluder des ordres pareils ?

LE CHŒUR.

Il vous faudra immoler Diomède, ou périr.

HERCULE.

Il est vrai ; mais ce n'est pas là le coup d'essai de ma valeur.

LE CHŒUR.

Que gagnerez-vous enfin, si vous remportez la victoire ?

[1] *Hospes an vetus fortè tibi est.* C'est ainsi que traduit Buchanan. Cependant le sens que présente l'original paraît être : « *Ignores-tu quel est cet étranger?* » Et Hercule répond : *Je l'ignore.* Aussi, deux lignes plus bas, il ne dit point : *Je le sais*, lorsqu'on lui parle du combat qu'il lui faudra livrer. Ni plus bas encore : *Il est vrai*, ni en un mot rien qui indique la connaissance du caractère de Diomède.

[2] *Bistonie*, contrée de la Thrace, entre les fleuves Nesius et Hébrus.

HERCULE.

J'amènerai les coursiers au roi de Tyrinthe.

LE CHŒUR.

Autre obstacle ; car comment arrêter leur fougue [1] ?

HERCULE.

Jettent-ils feux et flammes ?

LE CHŒUR.

Ils déchirent les hommes.

HERCULE.

Tel est l'usage des bêtes féroces ; mais les hommes ne sont pas la proie des chevaux.

LE CHŒUR.

Croyez-en vos yeux. Vous verrez leur antre tout dégoûtant de sang humain.

HERCULE.

Et de qui est issu celui qui les nourrit ?

LE CHŒUR.

Le dieu Mars est son père. Son royaume est cette Thrace [2] qui tire son nom des boucliers échancrés, et qu'on sait être si féconde en or.

[1] Grec : *Il n'est pas facile de leur imposer le frein.*

[2] Cette addition est froide, d'autant plus froide, qu'Euripide n'en dit pas un mot, et que d'ailleurs cette étymologie n'est fondée sur rien. Voici le vers grec :

Ἄρεος, ζαχρύσου Θρᾳκίας πέλτης ἄναξ.

HERCULE.

Je le vois : voici une entreprise digne de la destinée d'Hercule ; dure destinée, mais glorieuse ; puisqu'elle veut que je combatte toujours avec les fils de Mars. D'abord ça été Lycaon. Cycnus s'est présenté ensuite. Enfin Diomède est le troisième qui s'offre à mon courage. Il me faudra le combattre lui et ses coursiers : n'importe ; on ne verra jamais le fils d'Alcmène reculer à la vue du plus redoutable ennemi.

LE CHŒUR.

Voici Admète lui-même qui sort de son palais.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ADMÈTE.

ADMÈTE.

O héros, issu du sang de Jupiter [1] et de Persée, puissiez-vous être toujours heureux!

HERCULE.

Recevez de moi les mêmes vœux, puissant roi des Thessaliens.

Martis (filius), rex Thraciæ peltæ valde divitis.

Ce qui signifie : « *Diomède, fils de Mars, et roi de la Thrace belliqueuse, si riche par ses mines d'or.* » Le bouclier nommé *Pelta* était propre des Thraces, et imitait, suivant Virgile, le figure de la lune à demi-pleine. (Note de l'ancien éditeur.)

[1] Jupiter eut Persée de Danaé : Persée fut père d'Alcée qui fut celui d'Amphitryon, mari d'Alcmène ; ce fut d'elle et de Jupiter que naquit Hercule.

ADMÈTE, en soupirant.

Plût aux dieux de seconder vos souhaits! je les reçois comme l'effet d'une amitié qui ne m'est pas douteuse.

HERCULE.

Pourquoi, je vous supplie, ces marques de deuil, ces cheveux coupés?....

ADMÈTE.

Vous me voyez sur le point de porter au tombeau [1]....

HERCULE.

Qui? ah Ciel! serait-ce quelqu'un de vos enfans? Vous préservent les dieux de ce malheur!

ADMÈTE.

Grâces aux dieux, mes enfans sont pleins de vie.

HERCULE.

C'est donc un père que vous pleurez? Que sa vieillesse me fait craindre.....

ADMÈTE.

Ne craignez rien [2], seigneur; ceux dont j'ai reçu le jour vivent encore.

HERCULE.

Quoi? auriez-vous perdu Alceste votre épouse?

[1] « Je dois en ce jour enfermer un corps dans la tombe. »

[2] *Ne craignez rien.* Ces mots sont déplacés dans la bouche d'Admète; ils ne sont pas d'Euripide.

ADMÈTE.

Je puis dire d'elle deux choses bien différentes.

HERCULE.

Vit-elle, ne vit-elle plus?

ADMÈTE.

Elle est, et n'est plus, et son sort me rend malheureux.

HERCULE.

Je n'en suis pas plus instruit : daignez m'expliquer ce mystère.

ADMÈTE.

Ignorez-vous la destinée qui l'attend?

HERCULE.

Je sais qu'elle s'est engagée à mourir pour vous.

ADMÈTE.

Liée par ce funeste engagement, doit-on la compter encore au nombre des vivans?

HERCULE.

Ah! ne prévenez point le temps des pleurs; vous la pleurerez assez tôt.

ADMÈTE.

Elle est morte, seigneur; car je regarde comme mort quiconque doit bientôt mourir.

HERCULE.

Il est toutefois quelque différence entre vivre et ne vivre plus.

ADMÈTE.

Tel est votre sentiment, Hercule; mais j'ai mes raisons pour penser autrement.

HERCULE.

Pourquoi donc me tenir en suspens? quel ami, quel mort pleurez-vous?

ADMÈTE.

Je pleure une femme...... Nous avons jusqu'à présent parlé d'une autre [1].

HERCULE.

Celle que vous regrettez était-elle étrangère, ou unie à votre famille?

ADMÈTE.

Elle était l'une et l'autre [2].

HERCULE.

L'une et l'autre! comment, étant étrangère a-t-elle passé ses jours dans votre palais [3]?

ADMÈTE.

Confiée à mes soins après la mort de son père, elle y avait été élevée.

[1] *Une femme..... c'est d'une femme que je parlais tout à l'heure;* quand il a dit qu'il devait ce jour même mettre un corps au tombeau.

[2] « Elle était étrangère, et cependant unie à ma maison. » *Unie, nécessaire:* les Grecs et les Latins appelaient ainsi les amis.

[3] « Comment donc arrive-t-il qu'elle soit morte dans ton « palais? »

HERCULE.

Je prends part à votre affliction ; mais dans l'état où vous êtes je serais fâché de vous être importun [1].

ADMÈTE.

A quoi tend ce discours, je vous prie ?

HERCULE.

Je vais chercher une autre demeure.

ADMÈTE.

Non, seigneur, je ne le souffrirai point. Ne m'accablez pas de ce nouveau malheur.

HERCULE.

Un étranger survient toujours mal à propos dans une maison remplie de deuil.

ADMÈTE.

C'en est fait des morts : daignez entrer dans mon palais.

HERCULE.

Mais songez qu'il ne me convient pas de faire des festins, tandis que tout pleure en ces lieux.

ADMÈTE.

Vous entrerez dans un appartement écarté que je réserve aux étrangers.

[1] « Hélas ! plût au ciel, Admète, que je ne t'eusse point trouvé » dans l'affliction ! »

HERCULE.

Souffrez, vous dis-je, souffrez que je me retire. Je ne vous en aurai pas moins d'obligation.

ADMÈTE.

Non, Hercule, je vous l'ai déjà dit, il ne vous est pas libre d'aller ailleurs. (*à quelqu'un de sa suite.*) Allez, vous, ouvrez ces appartemens reculés : dites à ceux qui en ont soin, de préparer un festin somptueux. (*aux gardes.*) Fermez, vous autres, les vestibules du milieu. Ce serait une indécence de troubler un festin par des cris et des larmes. Il faut épargner aux yeux et aux oreilles de l'hôte que nous recevons, le triste appareil des funérailles. Hercule entre dans le palais d'Admète.

SCÈNE III.

ADMETE, LE CHOEUR.

LE CHŒUR.

Que faites-vous, seigneur? plongé dans un abîme de maux, comment pouvez-vous recevoir un étranger[1]?

ADMÈTE.

Que voulez-vous? si j'avais fermé mon palais

[1] Le chœur ajoute : *Avez-vous perdu le sens?*

et ma ville à un ami qui a compté sur moi, loueriez-vous mon procédé? Non, sans doute. Je n'en serais pas moins malheureux, et j'en serais plus coupable. J'aurais violé les droits d'une hospitalité qui m'est chère, droits si exactement observés par cet ami quand je vais dans l'aride région des Argiens; et aux maux que je souffre, j'aurais ajouté pour surcroît l'opprobre éternel d'avoir rendu ma maison odieuse aux étrangers.

LE CHŒUR.

Du moins, puisqu'Hercule est votre ami, ainsi que vous l'assurez, pourquoi lui cacher votre infortune?

ADMÈTE.

Je connais ce héros. Comptez que, s'il avait pu deviner la moindre partie de mes malheurs, jamais il ne m'eût honoré de sa présence. Je sais qu'il me blâmera. Mais dût-il me taxer d'imprudence, dût-il m'accabler de reproches, ma maison pure et sans tache respecte l'hospitalité; elle ne sait ce que c'est que d'écarter les étrangers.

Il s'en va.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR[1].

STROPHE I.

O palais d'Admète, ô demeure digne des dieux! faut-il s'étonner qu'Apollon ait daigné t'habiter[2], qu'il n'ait pas rougi de devenir le berger de tes nombreux troupeaux, et de faire retentir des sons de sa lyre champêtre les creux vallons et les riantes prairies qui t'environnent!

ANTISTROPHE I.

Ce fut alors qu'on vit les lynx attendris paître avec les agneaux. Les lions quittèrent par troupes les montagnes[3] de Thessalie pour l'écouter. Oui, divin Phébus, on vit bondir autour de vous les jeunes faons qui sortaient à l'envi des forêts, attirés par la douce mélodie de vos chants[4].

[1] Ce chant est un intermède qui sépare deux actes; et c'est après cette scène que l'acte III commence. L'action visible cesse, et il paraît qu'Admète s'éloigne pour s'occuper de la sépulture de son épouse.

[2] « O maison libérale et hospitalière! Apollon daigna t'habi-» ter, etc. »

[3] Grec : *Le mont Othrys.*

[4] « On vit paraître aux mêmes lieux, par le charme de ses » chants, les lynx tachetés; accourir de la forêt d'Othrys la fauve » cohorte des lions : autour de ton luth, ô Phébus! le faon au » poil nuancé dansa, s'élançant d'un pied léger au-delà des pins » à la haute chevelure, charmé de tes chants pleins de gaîté. »

STROPHE II.

Heureux Admète! c'est de la faveur d'Apollon que vous tenez un bercail si fécond et si beau le long du lac de Bébie[1]. C'est par lui que vos guérets s'étendent vers le couchant jusqu'à la vue des Molosses, et que du côté de l'orient votre empire semble ne connaître d'autres bornes que le mont Pélion et la mer Égée.

ANTISTROPHE II.

Quel respect pour l'hospitalité! Admète vient de perdre ce qu'il a de plus cher, et tandis qu'il pleure une épouse, un étranger survient. Aussitôt ce prince contraint sa douleur; et, le cœur plein de soupirs, les yeux mouillés de larmes qui coulent malgré lui, il les retient, il lui ouvre son palais. Tel est le caractère d'un cœur généreux. Sensible aux bienséances, il n'en néglige aucune. Aussi tous les dons de la sagesse se trouvent-ils réunis dans un cœur où réside la probité. Oui,

[1] Lac entre Phères et la Magnésie. Il donnait aux plaines des environs le nom de Béboïde. L'endroit qui suit est embarrassé. Le chœur ne veut pas dire que l'empire d'Admète s'étende d'un côté jusqu'aux Molosses qui sont à l'extrémité de l'Épire, ni de l'autre jusqu'au mont Pélion. Il veut dire, si je ne me trompe, qu'Admète voit tout ce pays et semble le dominer, suivant ce joli vers de Benserade:

Et si tout n'est à moi, tout est à mes regards.

Il n'y a qu'à voir la carte.

je me sens porté à croire que la piété d'Admète ne sera pas sans récompense[1].

SCÈNE V.

ADMÈTE, LE CHOEUR.

ADMÈTE.

Chers amis, dont la présence est si consolante pour moi, j'ai besoin de votre secours. On porte Alceste[2] au bucher, et de-là au tombeau : vous allez voir[3] paraître l'appareil de ses funérailles. Rendez-lui donc les devoirs légitimes, et faites éclater vos regrets en faveur de votre reine qui sort de son palais pour n'y plus rentrer.

LE CHŒUR.

Je vois déjà votre père, dont la vieillesse ral-

[1] Ces idées manquent de liaison. Aucun des interprètes ne semble y avoir pris garde. Voici le sens tel que le présente clairement l'original. « Et maintenant, ouvrant sa maison, il reçoit » un hôte d'un œil humide, pleurant une épouse dont le corps » nouvellement privé de vie, est encore dans le palais. Car la » générosité est entraînée vers l'honneur.... Mais tous les dons » de la sagesse sont le partage des bons. La confiance siége dans » mon âme qu'un homme pieux agira avec piété. » Le chœur est tenté de blâmer Admète ; mais réfléchissant à son caractère vertueux, il se repose sur ce prince de sa conduite, et ne doute point qu'elle ne soit sage.

[2] Grec : *Le corps qui a déjà tout.* C'est-à-dire, paré des ornemens d'usage.

[3] Le grec ne dit pas : *Vous allez voir.* Cependant il paraît qu'en effet on voit le convoi.

lentit les pas. Il veut accompagner le convoi [1].
J'aperçois les ornemens et les dons qu'il fait porter
pour Alceste.

SCÈNE VI.

On voit le convoi.

LES MÊMES, PHÉRÈS suivi des Officiers qui portent des dons pour Alceste.

PHÉRÈS.

J'entre dans vos peines [2], mon fils. La perte que vous avez faite est considérable, on ne peut en disconvenir. Vous perdez une épouse accomplie; mais enfin, quelque accablant que soit le poids de votre malheur, il faut le supporter. Recevez de ma main ces vêtemens précieux, pour les mettre dans la tombe. On ne saurait trop honorer une épouse qui a bien voulu s'immoler pour vous. C'est à elle que je dois le bonheur de m'avoir conservé un fils. C'est elle qui n'a pu souffrir qu'un père au désespoir, traînât sa vieillesse dans le deuil. C'est elle enfin qui, par cette action héroïque, a proposé à toutes les femmes le modèle le plus glorieux qui fût jamais. O libératrice de mon fils et de moi, vous qui

[1] Le grec ne dit pas : *Il veut accompagner le convoi.* « Je vois » votre père..... et ses serviteurs chargés d'ornemens et de dons » funéraires pour votre épouse. »

[2] Voyez les *Réflexions* sur cette scène, à la fin.

nous avez rendu la lumière du jour, aimable Alceste, recevez mes adieux, et puisse votre ombre être tranquille dans la demeure de Pluton! Mortels, trouvez de pareilles épouses, et allumez à ce prix le flambeau de l'hyménée, ou renoncez-y pour toujours.

ADMÈTE.

Je ne vous ai point appelé à ces funérailles; et, pour ne vous rien céler, votre présence en ces lieux ne m'est point agréable. Remportez ces vêtemens; jamais ils ne seront mis sur le corps d'Alceste. Je saurai faire en sorte qu'elle se passe de vos dons dans le tombeau Vous m'avez vu sur le point de mourir. C'était là le temps de pleurer. Que faisiez-vous alors? vous sied-il à présent de verser des larmes, après avoir fui le danger qui me menaçait, après avoir laissé mourir Alceste à la fleur de l'âge, tandis que vous êtes courbé sous le poids des années? non, je ne suis plus votre fils, et je ne vous reconnais point pour mon père. Celle qui se dit ma mère ne m'a point porté dans ses entrailles. Né de quelque esclave, il faut qu'on l'ait trompée en m'attachant à son sein. Le danger m'a trop fait voir en effet qui vous êtes. Non, encore une fois, je ne vous connais plus pour mon père; ou si vous l'êtes il faut que vous soyez le plus lâche des mortels, puisqu'étant arrivé au terme de la

carrière, vous n'avez eu ni la volonté, ni le courage de mourir pour un fils, puisqu'enfin vous n'avez pas eu honte de laisser remplir ce devoir à une étrangère. Oui, cette étrangère est la seule que j'aie droit de regarder comme ma véritable mère, et comme mon vrai père. Il vous eût été glorieux d'expirer pour un fils. Vous n'auriez sacrifié après tout qu'un reste de jours languissans. Par ce léger sacrifice, vous auriez racheté de longues et d'heureuses années pour elle et pour moi, et je ne me verrais pas réduit à souffrir les maux dont je gémis. Pour vous, vous aviez joui de la plus douce destinée. Assis sur le trône dès la tendre jeunesse, vous aviez en moi un héritier légitime qui vous délivrait de la crainte de voir vos États en proie à un avide étranger: et ne me dites pas que ça été pour venger votre vieillesse méprisée que vous m'avez livré au trépas. Vous savez jusqu'où j'ai porté mon respect et ma reconnaissance pour vous et pour votre épouse. Témoins l'un et l'autre de mes tendres soins, voilà le prix dont vous les avez payés? mais, je vous en avertis, procurez-vous, s'il est possible, d'autres héritiers qui soient l'appui de votre vieillesse, et qui prennent soin de vos funérailles; car pour moi je déclare que je suis déchargé de ce devoir. Regardez-moi comme mort: il n'a pas tenu à vous que je ne fusse en effet dans le tombeau; et

si je respire encore, j'en suis redevable à un autre libérateur. C'est à ce nouveau père que je dois toute la tendresse et tous les devoirs d'un fils. Je ne le vois que trop; les vœux des vieillards qui appellent la mort à leur secours sont des vœux peu sincères. Ils se plaignent de la vieillesse. A les entendre, leur course a trop duré. La mort vient-elle les presser? ils ne peuvent se résoudre à mourir, et les années ne sont plus un fardeau insupportable pour eux.

LE CHŒUR.

C'en est trop [1], seigneur, vous êtes déjà assez à plaindre, sans vous charger encore du nouveau malheur d'aigrir un père offensé.

PHÉRÈS.

Mon fils, à qui s'adresse un discours si hautain? pensez-vous parler à quelque esclave de Lydie ou de Phrygie [2]? Ignorez-vous que du moins je suis né libre, et Thessalien? toutefois vous osez m'outrager cruellement, et me traiter comme le dernier des mortels; mais il ne sera pas dit qu'un jeune homme ait insulté impunément son père.

[1] Le chœur s'adresse à l'un et à l'autre. *Calmez-vous*. Il parle au pluriel. Le reste est dit à Admète seul.

[2] « Crois-tu châtier un Lydien, un Phrygien acheté à prix » d'argent? Ne sais-tu point que je suis Thessalien, né libre et » légitime d'un pere Thessalien? »

Je vous ai donné le jour et l'éducation pour avoir en vous un appui de mon trône. Mais apprenez que, par ce devoir, je ne me suis point engagé à donner ma vie pour vous. Quand la nature ou la Grèce ont-elles imposé aux pères la loi de mourir pour les enfans? chacun est ici-bas pour soi, heureux ou malheureux, il n'importe. J'ai rempli mes obligations; je ne vous dois plus rien. Je vous ai fait roi, et je vous laisse après ma mort les vastes régions que j'ai reçues de mes pères. Quel tort vous fais-je? en quoi suis-je coupable? je ne meurs point pour vous! Eh! bien, demandé-je que vous mouriez pour moi? la lumière du jour vous est précieuse et douce : pensez-vous qu'elle me le soit moins? Je sais que le temps de notre séjour dans les enfers sera long, et que cette vie est bornée par d'étroites limites; mais enfin, toute courte qu'elle est, j'avoue que j'en goûte volontiers les douceurs.

Ces sentimens vous paraissent peu héroïques. Vous m'accusez de lâcheté; et toutefois, lâche que vous êtes vous-même, vous n'avez pas rougi d'employer tous vos efforts pour prolonger vos jours au-delà du terme fatal, en sacrifiant votre épouse. Vaincu par une femme plus généreuse que vous, il a fallu qu'elle épargnât à votre faiblesse les horreurs d'une mort prochaine. L'heureux artifice pour éluder maintenant le trépas, que celui de persuader à son épouse qu'elle doit mourir pour son

époux! il vous sied bien, après cela, de traiter de lâches ceux qui refusent de vous faire ce que vous n'avez pas le courage de faire pour vous-même. Croyez-moi, gardez le silence. Jugez d'autrui par votre propre cœur. Vous aimez la vie; croyez que les autres ne l'aiment pas moins que vous. Comptez au reste que, si vous redoublez vos outrages, vous entendrez de moi des vérités encore plus sensibles et plus fâcheuses.

LE CHŒUR.

C'en est déjà trop d'une et d'autre part. Cessez, ô vieillard, cessez de maltraiter de paroles votre fils.

ADMÈTE, à Phérès.

Parlez, j'ai tout dit; mais, si la vérité vous blesse, vous ne deviez pas vous l'attirer par une faute pareille.

PHÉRÈS.

La faute aurait été plus grande, si je m'étais livré pour vous à la mort.

ADMÈTE.

Ne mettez-vous donc nulle différence entre mourir à la fleur de l'âge, ou dans le sein de la vieillesse?

PHÉRÈS.

Jeune ou vieux, nul homme n'a deux vies dont il puisse disposer à son gré.

ADMÈTE.

Eh ! bien, puissiez-vous vivre plus que Jupiter !

PHÉRÈS.

Quoi ! vous osez charger un père innocent d'horribles imprécations !

ADMÈTE.

Je souscris au contraire à vos vœux. Ne souhaitez-vous pas une longue suite d'années?

PHÉRÈS.

C'est là plutôt l'objet de vos désirs. Ce cadavre le montre assez.

ADMÈTE.

Il ne montre que votre faiblesse.

PHÉRÈS.

On ne dira pas au moins que je me sois immolé cette victime.

ADMÈTE.

Ah ! que ne pouvez-vous à votre tour avoir besoin qu'un fils s'immole pour vous !

PHÉRÈS.

Faites mieux[1]. Épousez plusieurs femmes pour multiplier vos années.

[1] *Faites mieux*. Cette transition, ajoutée par le traducteur, ainsi que tant d'autres, me semble, non-seulement inutile, mais défectueuse. Ces additions, faites pour ménager la délicatesse du lecteur, ou pour soutenir son attention par des liaisons plus sen-

ADMÈTE.

Et voilà ce qui vous couvre de confusion, qu'il faille recourir à une épouse au défaut d'un père.

PHÉRÈS.

Mes sentimens sont conformes aux vôtres : il est doux de vivre, et triste de mourir.

ADMÈTE.

Sentimens indignes d'un vieillard [1]!

PHÉRÈS.

Il me fallait donc, pour vous plaire, vous donner le cruel plaisir de me porter au tombeau?

ADMÈTE.

Vous n'y arriverez pas moins; mais vous y arriverez sans gloire et sans honneur.

PHÉRÈS.

Qu'importe à mes cendres ce chimérique honneur et cette frivole gloire?

ADMÈTE.

Hélas! la vieillesse a perdu toute honte.

PHÉRÈS.

La vieillesse est sage; mais la jeunesse est insensée, témoin le sacrifice d'Alceste.

sibles, pervertissent le sens, et ôtent au style toute sa vigueur. « Unis-toi à plusieurs épouses, afin d'avoir plusieurs victimes. » Il y a là moins d'ironie que d'indignation; c'est le contraire dans la tournure du traducteur.

[1] Grec : *D'un homme.*

ADMÈTE.

Retirez-vous et laissez-moi du moins achever ses funérailles.

PHÉRÈS.

Il est bien juste en effet que celui qui l'a sacrifiée lui rende les derniers devoirs : je me retire, adieu. Mais je vous avertis que cette mort sera tôt ou tard vengée, et Acaste son frère doit passer pour le plus méprisable des hommes s'il ne venge le sang d'une sœur.

ADMÈTE.

Allez, vous et votre indigne femme, allez traîner une misérable vieillesse sans enfans, quoique je vive encore ; voilà le prix de votre lâcheté : car je ne veux plus rien de commun avec vous, pas même la demeure, et que ne puis-je avec bienséance vous interdire votre palais ! je ne rougirais pas de le faire en public.

Mais allons, nous autres (puisqu'il faut consommer notre malheur), allons porter ces restes si chers sur le bûcher préparé.

LE CHŒUR.

Emportez donc nos regrets, ô la plus généreuse et la meilleure de toutes les épouses ! Que les dieux infernaux, que Mercure et Pluton vous reçoivent

favorablement aux enfers ; et, s'il est dans cet autre monde des récompenses et des biens véritablement réservés aux justes, puissiez-vous en jouir : Puissiez-vous goûter auprès de Proserpine les fruits de votre piété !

On porte le corps d'Alceste, et le convoi passe suivi d'Admète et du chœur [1].

[1] Ces dernières paroles du chœur sont lyriques, et paraissent tenir lieu d'intermède : la pompe funèbre à laquelle se joignait le chœur, et qui sans doute était accompagnée d'une musique lugubre, occupait le spectacle pendant un temps assez considérable pour suppléer à la brièveté de ce chant. L'action invisible est le convoi même, dont une partie passe et précède ; d'un autre côté, c'est le repas d'Hercule.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN OFFICIER du palais.

CERTAINEMENT le palais d'Admète a vu un grand nombre d'étrangers de différentes régions, et qu'on a tous confiés à mes soins : mais je n'en connais point de plus dénaturé que celui qu'on m'a chargé de recevoir en ce jour. Quoi! cet homme voit mon souverain en pleurs, et il ne rougit pas d'entrer dans sa maison. Il sait le malheur que nous déplorons, et loin d'user du moins avec modération des choses dues à l'hospitalité, et qu'on lui présente, il nous presse de lui apporter ce qu'on ne lui offre pas incontinent. Il fait plus; il prend en main une coupe entourée de lierre; il y verse des flots de vin, et la vide à longs traits [1]. La flamme du dieu Bacchus l'environne et l'échauffe. Il se couronne de branches de myrte, et il fait retentir ce palais de ses chants. Hélas! quelle étrange mélodie! il chantait d'un côté, sans se mettre en peine du déplorable Admète, et de

[1] « Il boit le vin pur d'une mère noire. » C'est-à-dire du vin rouge pur, qui (dit un scholiaste) est d'autant plus fort qu'il est d'une couleur plus foncée.

l'autre côté, nous pleurions la triste destinée de notre reine, doublement malheureux, puisqu'il fallait contraindre notre douleur, et dévorer nos larmes en présence de cet étranger ; car tel était l'ordre d'Admète. Infortuné que je suis, je me vois forcé d'assister au festin d'un étranger, qui n'est peut-être qu'un misérable brigand, tandis que ma reine sort pour toujours du palais, sans que j'aie pu lui porter mes derniers adieux, ni présenter la main à celle [1] qui fut pour moi, et pour tout ce que nous sommes en ces lieux, bien plus mère que souveraine. Quels maux en effet n'a-t-elle pas écartés de nos têtes, quand, par une aimable adresse, elle trouvait le secret d'adoucir le courroux de notre roi offensé? et le moyen après cela de ne pas détester le fâcheux contre-temps qui nous a fait recevoir cet importun étranger [2]!

[1] Coutume ancienne : on présentait la main aux morts pour marquer les regrets d'une triste séparation. Ainsi le faisaient les mourans à leurs amis. On en a vu un exemple dans *Alceste* même, acte I, sc. 4 : « Elle les appelle tous par leur nom (ses esclaves); » elle leur présente la main, etc.

[2] « N'ai-je pas un juste sujet de haïr cet étranger qui vient » troubler notre douleur ? »

SCÈNE II.

L'OFFICIER, HERCULE.

HERCULE.

Approchez [1]. D'où vient, dites-moi, ce regard sombre et farouche? Vous n'ignorez pas qu'un étranger, loin de voir la tristesse peinte sur le visage de ceux qui sont chargés de le recevoir, doit y sentir, au contraire, les marques aimables d'un accueil gracieux. Toutefois, à la vue du meilleur ami de votre roi, vous vous armez d'un air triste; et, tout occupé d'une disgrâce qui ne vous regarde pas, vous me recevez, peu s'en faut, en ennemi [2]. Approchez donc, et apprenez de moi à tenir une conduite plus sensée. Savez-vous [3] quelle est la

[1] Hercule, au premier abord, l'appelle ou du moins s'adresse à lui sans lui dire d'approcher : οὗτος, *Heus tu!* C'est un terme de familiarité qu'on pourrait exprimer par celui d'*ami*. Il le fait approcher ensuite pour l'instruire.

[2] « Mais toi, en voyant en ces lieux un homme qui est l'ami de » ton maître, tu le reçois avec un front chagrin et sourcilleux, » occupé sans cesse d'un malheur étranger. » Ce mot *étranger* doit signifier, étranger à cette maison. Au reste, ce vers pourrait être interpolé soit ici, soit au vers 1017, où il est répété.

[3] Sçais-tu bien quelle est la condition
De la chétive humaine nation ?
Non que je crois; car d'où aurais-tu telle
Instruction? cy moy donc parler d'elle.
A tous humains il est prédestiné
Mourir à jour préfix et terminé,

nature des choses humaines? Hélas! non. D'où l'auriez-vous appris, dans la situation où vous êtes? Ecoutez donc mes paroles. Tout mortel est dévoué à la mort, et il n'en est aucun qui sache aujourd'hui s'il doit demain revoir la lumière. Tel est le cours de notre destinée. Son terme est tellement incertain, qu'il n'est ni art, ni science qui puisse nous en marquer le point précis. Instruit de ce grand principe, prêtez-vous à la douce joie. Goûtez les charmes et les plaisirs de la table; et songez que l'instant présent est à vous, mais que le reste est à la fortune[1].

Quant à la cause de vos regrets, perdez-en jusqu'au moindre souvenir; et si mes conseils vous

* Et n'y a nul qui sçache si vivante
Ame il aura la journée suivante.
Car impossible il est de deviner
Là où se doit la fortune tourner.

Citation de Plutarque, traduct. d'Amyot, *Consolat. à Apollonius.*

[1] Le P. Brumoy a cru devoir omettre ici deux vers. Je vais les suppléer en traduisant littéralement ce qui précède : « Ayant ouï » ces maximes et instruit par moi, maintenant livre ton cœur à la » joie, bois ; compte comme ton bien l'instant dont tu jouis ; le » reste comme le bien de la fortune. Honore en même temps » Cypris la plus douce de toutes les divinités et la plus bienveil» lante envers les mortels. » Ce qui suit est traduit fidèlement, mais on pouvait conserver aisément la coupe de la phrase grecque : « Laisse-là les soins qui t'occupent, et sois docile à mes » conseils, si du moins ils te semblent bons. Je le crois (ou peut» être, *je l'espère.*) Allons, fais trêve à ta douleur, bois, etc.»

paraissent sensés, comme je crois qu'ils le sont, recueillez-en tout le fruit. Reprenez donc vos esprits; et, déchargé désormais du poids accablant de votre douleur, buvez avec moi, couronnez-vous de fleurs, et comptez qu'à travers la tempête qui agite votre cœur, le bruit agréable des coupes vous conduira sûrement au port[1]. Mortels, nous devons conformer nos idées à notre condition mortelle; car enfin la vie de quiconque se livre à la tristesse[2] est moins, à mon gré, une vie qu'une véritable misère.

L'OFFICIER.

Je n'ignorais pas ces choses; mais, croyez-moi, ce qui m'occupe aujourd'hui, s'accorde peu avec les plaisirs et la joie.

HERCULE.

La personne que vous regrettez est étrangère. Pourquoi donc cet excès de douleur? les maîtres de ce palais ne sont-ils pas pleins de vie?

L'OFFICIER.

Pleins de vie! ô ciel! vous ne connaissez donc pas nos malheurs?

[1] Morale pernicieuse, et digne des Épicuriens. On est bien éloigné de l'approuver, et on ne la met ici que pour ne pas déguiser Euripide.

[2] *Et à l'austérité.*

HERCULE.

Je sais tout, si pourtant Admète ne m'a pas trompé.

L'OFFICIER.

Malheureux maître, hélas! il fait trop pour des étrangers [1].

L'OFFICIER.

Non, il n'en fait pas trop. Il ne fait que ce qu'il doit en rendant les devoirs, même à une étrangère [2].

L'OFFICIER.

A une étrangère! hélas! la personne que nous pleurons n'est rien moins que telle!

HERCULE.

Quoi? a-t-il fait quelque perte domestique qu'il m'ait célée?

L'OFFICIER.

Je me tais: allez, livrez-vous à la joie. C'est à nous de déplorer les maux de nos maîtres.

[1] « Mon maître est trop ami des étrangers. » Cette phrase offre deux mots qui ont un double sens : le mot *trop* peut signifier *beaucoup*, et *étranger* peut signifier *hôte*. Il paraît que l'esclave veut dire : « Mon maître est trop l'ami de l'hospitalité ; » et qu'Hercule, prenant les mots dans l'autre sens, croit que l'esclave dit : « Mon maître aime fort les étrangers, témoin l'étran- » gère qui est morte dans son palais. »

[2] Les manuscrits cités par Musgrave offrent un sens plus naturel : « La mort d'une étrangère devait-elle m'empêcher de jouir » d'un doux accueil? »

HERCULE.

Ah, dieux! ce discours marque un deuil domestique [1].

L'OFFICIER.

Si cela n'était, paraîtrais-je triste en assistant à votre festin ?

HERCULE.

Ah! mon ami m'a fait injure. Je ne puis lui pardonner.

L'OFFICIER.

La chose parlait assez. Quoi! ces vêtemens lugubres et ces cheveux coupés ne vous disaient-ils pas que vous nous aviez surpris dans la plus triste conjoncture ?

HERCULE.

Qui donc est mort ? parlez. Est-ce quelqu'un des enfans d'Admète? est-ce son père ?

L'OFFICIER.

Vous voulez le savoir. Eh bien, c'est l'épouse même d'Admète.

HERCULE.

Son épouse! ah ciel! et comment, dans cette situation, avez-vous eu le moindre égard à l'hospitalité ?

[1] « Je vois trop à ce discours qu'une étrangère n'est pas la » cause de vos larmes. »

L'OFFICIER.

Admète a craint de la violer dans la personne d'un ami tel que vous.

HERCULE.

Ah, trop malheureux ami, quelle épouse vous perdez !

L'OFFICIER.

Nous périssons tous avec elle.

HERCULE.

Hélas ! je l'avais soupçonné à son air, à son deuil, à ses larmes qu'il s'efforçait en vain de retenir. Mais il a dissipé mes soupçons par ses discours. Il m'a persuadé qu'il ne s'agissait en ce moment que des funérailles d'une étrangère. Il m'a forcé, contre mon inclination, d'entrer dans son palais. Cependant, malheureux, j'ai fait éclater ma joie dans un festin : j'ai couronné ma tête de fleurs dans la maison d'un ami désespéré. C'est toi qui es coupable de ce crime. Que ne me découvrais-tu ce funeste mystère ? où est le tombeau ? parle. Quelle route dois-je suivre ?

L'OFFICIER.

Celle qui conduit à Larisse. A l'issue du faubourg, le tombeau s'offrira d'abord à vos yeux [1].

[1] C'était toujours hors des villes, et près de leur enceinte, que

HERCULE.

Il suffit. Adieu [1].

SCÈNE III.

HERCULE, seul.

C'est ici [2], Hercule, qu'il faut montrer à l'univers quel fils Alcmène a donné au souverain des dieux. Tu as rempli tant de pénibles travaux ! ta reconnaissance pour Admète exige encore celui-ci de ta valeur. Il s'agit de sauver Alceste, de la tirer des bras de la mort, et de la rendre à son époux. Allons trouver la Mort, cette orgueilleuse reine des ombres. Je la verrai sans doute au tombeau, parée de ses habits funèbres, et occupée à se rassasier du sang des victimes. Mettons-nous en embuscade aux environs, et de-là, quand elle y pensera le moins, fondons tout à coup sur elle. Si je suis assez fortuné pour la surprendre et pour la saisir entre mes mains, elle aura beau s'agiter : malgré

les anciens Grecs plaçaient les tombeaux. On en voit un grand nombre d'exemples dans les tragédies grecques; et Pollux l'observe expressément.

[1] Ce mot d'Hercule est une invention du traducteur. Il reste douteux, dans l'original, si l'esclave se retire avant ou après le monologue qui suit. L'avis du P. Brumoy est néanmoins le plus probable.

[2] « O mon courage! ô ma vaillance! montrez à l'univers, après » tant de travaux, quel fils, etc. »

ses vains efforts, il n'est rien qui puisse me l'arracher, qu'elle ne m'ait rendu Alceste. Que si j'échoue dans cet heureux projet, si la cruelle ne vient pas au tombeau savourer les gâteaux arrosés de sang, j'irai, oui, j'irai aux enfers. Je descendrai tout vivant au palais ténébreux de Proserpine et de Pluton. Je redemanderai Alceste, et sûr de l'obtenir, je la ramènerai à son fidèle époux.

Que ne dois-je point à un ami, qui frappé d'un si terrible coup, loin de m'alléguer cette excuse trop légitime pour ne me pas recevoir, a respecté l'amitié au point de me cacher son désespoir par la plus héroïque fermeté ! Est-il dans la Thessalie, est-il même dans toute la Grèce un ami plus généreux, un homme plus religieux observateur de l'hospitalité sacrée ? non, je ne souffrirai pas qu'on puisse me reprocher qu'il ait obligé un ingrat, et qu'Admète ait pu surpasser Hercule en générosité [1].

[1] Il n'y a point de liaison entre cette scène et la suivante, quoique l'action ne soit pas interrompue par le repos de l'entre-acte, deux acteurs font place à deux autres acteurs : c'est un défaut très-rare chez Euripide. Il y a une seconde négligence, à ce qu'il me semble, dans cette ordonnance : Hercule va au tombeau d'Alceste; Admète revient de conduire le convoi d'Alceste; et ces deux personnages ne se rencontrent point. C'est précisément le défaut qu'Euripide a évité avec soin dans *Oreste*, comme je l'ai fait remarquer dans la traduction de cette pièce. (Voyez tom. V, pag. 426). On ne peut pas supposer qu'Admète revienne

SCÈNE IV.

ADMÈTE et LE CHOEUR, au retour des funérailles.

ADMÈTE.

O palais [1], où je ne verrai plus Alceste, qu'il m'est dur de vous revoir sans elle! Funeste retour pour un époux désespéré! Hélas! où dois-je me retirer? où m'arrêter? que dire? que faire? qui me procurera la mort? non, je ne suis sorti du sein de ma mère, que pour être à l'univers un modèle accompli du malheur. Heureux morts, que j'envie votre destinée! qu'elle me paraît douce! la demeure du tombeau est désormais l'unique objet de mes vœux ardens [2]. La lumière du jour m'est devenue insupportable, et je suis las de ramper ici-bas avec les faibles humains. O mort, quel ôtage as-tu livré pour moi au dieu des enfers!

du bûcher et non du tombeau, car il s'exprime comme ayant mis le corps en terre. La scène même d'Hercule et de l'Officier offre une singularité remarquable. Tout ind que que le chœur n'est point sur le théâtre pendant cette partie de l action visible. Il est allé accompagner le convoi. Ainsi cette scène est probablement telle que toutes celles des modernes; elle n'a pas de témoins.

[1] « Cruel retour! funeste aspect d'un palais désert!.... Ah!.... » ah!... Où fuir? où m'arrêter? etc. »

[2] « Je porte envie aux morts; c'est eux que j'aime, c'est leur » demeure que je désire d'habiter ».

LE CHŒUR.

Rentrez, seigneur, rentrez : cachez votre désespoir dans l'obscurité du palais....

ADMÈTE.

Ah !

LE CHŒUR.

Vous gémissez, et vous n'en avez que trop sujet.

ADMÈTE.

Ah !

LE CHŒUR.

Nous savons assez l'excès de votre douleur.

ADMÈTE.

Ah !

LE CHŒUR.

Mais enfin, ces cris ne rappelleront pas Alceste à la vie.

ADMÈTE.

Ah malheureux ! ah ciel !

LE CHŒUR.

Il est dur, sans doute, de ne plus envisager une épouse tendrement aimée.

ADMÈTE.

Vous ne faites qu'aigrir la plaie mortelle dont mon cœur est atteint. Quel coup plus funeste pour un époux heureux, que de perdre une tendre

épouse [1] ! Que n'ai-je pu, sans prendre de si chers engagemens, vivre avec elle en frère dans ce palais! Heureux ceux qui seuls, sans enfans, sans épouse, ne connaissent ni l'hymen, ni les maux qu'il traîne après lui! Je pleure une femme chérie, et pour surcroît de douleur, il faut que je supporte encore l'infortune de mes enfans abattus par le renversement de mon hyménée; spectacle insupportable pour le père et pour l'époux! Hélas! il m'était libre de n'être ni l'un, ni l'autre [2].

LE CHŒUR.

Le destin inévitable vous a frappé, je l'avoue.

[1] La tournure grecque n'est point si recherchée : « Plût au » ciel que jamais, soumis aux loix de l'hymen, je n'eusse habité » ce palais avec Alceste ! »

[2] Le précédent éditeur remarque avec raison qu'Admète parle ici en général. Voici le sens littéral de ce passage. « J'envie le sort » des mortels étrangers à l'hymen, à la paternité. Ils n'ont qu'une » vie et qu'une âme. Les maux qu'elle leur cause sont des maux » plus supportables : mais les souffrances de ses enfans, le lit » nuptial ravagé par la mort, on n'en peut soutenir la vue, tan- » dis qu'on pouvait vivre à jamais sans compagne et sans héri- » tier. » Buchanan l'a bien traduit ainsi :

Unam in vitam impendere curas
Est moderati sarcina luctus :
At languentia pignora morbo, et
Deformati funere thalami
Intolerandi est cumulus luctus :
Præsertim cum conjugis orbam et
Sobolis liceat ducere vitam.

ADMÈTE.

Ah!

LE CHŒUR.

Mais quoi? ne mettez-vous point de fin à vos regrets?

ADMÈTE.

Ah!

LE CHŒUR.

Je conviens que rien n'est plus triste... Après tout....

ADMÈTE.

Ah!

LE CHŒUR.

Il faut supporter cette perte, et vous n'êtes pas le premier...

ADMÈTE.

Ah, que je suis à plaindre!

LE CHŒUR.

Qui ait perdu l'objet de sa tendresse. La fortune nous accable en diverses manières; mais personne n'est épargné.

ADMÈTE.

O tendresse ensevelie sous la terre! ô douleur éternelle! ô regrets sans fin! pourquoi, cruels[1] que vous êtes[2], m'avez-vous prêté un funeste

[1] Au chœur.

[2] Il paraît en effet que c'est au chœur qu'Admète adresse ce reproche, et que le chœur avait suivi le convoi. Voyez la note 1, page 249.

secours pour me ravir le plaisir de m'enterrer tout vivant avec elle? Je serais à présent avec la meilleure des épouses. Avec elle, j'aurais passé l'onde infernale. Pluton aurait eu une double victime, et ce dieu, tout impitoyable qu'il est, n'aurait pas eu la cruauté de séparer deux cœurs qu'un si tendre amour avait joints.

LE CHŒUR.

Daignez m'écouter, seigneur. Un homme qui m'était lié par le sang avait un fils, espérance unique de sa maison. Ce déplorable fils mourut. Il méritait des larmes. La perte était irréparable, et le père dans une extrême vieillesse. Il sut toutefois supporter son malheur, et s'en consoler [1].

ADMÈTE.

O palais! ô appartement nuptial! comment puis-je vous accepter pour retraite! ma fortune est changée, et vous êtes changés pour moi. Quelle différence, grands dieux, entre ma situation présente et ma félicité passée! j'entrai, il m'en souvient, j'entrai dans cette aimable demeure, conduisant par la main mon épouse au bruit des instrumens et des acclamations, précédé par des

[1] Il y a peut-être ici quelqu'allusion : mais elle est perdue pour nous. Musgrave fait observer qu'on pourrait soupçonner que le poëte a dans l'esprit la mort du fils de Périclès, si l'on ne savait d'ailleurs que cet illustre Athénien avait deux fils, et non un fils unique : il les perdit tous deux presqu'en même temps,

flambeaux [1], et suivi d'une troupe de convives, qui chantaient à l'envi des hymnes. Dans ces charmans concerts on n'entendait que les noms de l'amant et de l'amante; on y relevait le bonheur de celle que je pleure, et le mien. Illustre et heureux couple, s'écriaient-ils. Hélas! à ces chants d'allégresse succèdent de lugubres lamentations. De longs voiles noirs ont pris la place des vêtemens blancs dont le dieu d'hymen m'avait paré; et au lieu d'une pompe d'hyménée, c'est le deuil qui me ramène dans la triste demeure où Alceste n'est plus.

LE CHŒUR.

Le destin, il est vrai, fait succéder à votre prospérité des maux que vous n'aviez point encore éprouvés. Mais enfin, vous vivez, Alceste meurt, et vous laisse sa tendresse [2]. Tel est le cours ordinaire des choses humaines. Combien voit-on d'époux que l'impitoyable mort a réduits comme vous à une affreuse solitude?

[1] Grec : *De bois coupé sur le mont Pélion.* C'était un bois fort résineux.

[2] Il y a plus d'esprit dans cette phrase que dans celle d'Euripide. Admète dit simplement : « Votre épouse n'est plus, elle s'est » dérobée à votre tendresse. » C'est ainsi que l'a entendu Buchanan :

Mortua conjux
Liquit amantem.

ADMÈTE.

Croyez-moi, chers amis, quoi qu'on en puisse dire, le sort de mon épouse est mille fois plus heureux que le mien. Comblée de gloire, et désormais inaccessible à la douleur, elle ne sentira plus les maux qui nous assiégent; tandis que l'infortuné Admète, qui était dû à la mort, contraint de survivre à son destin, va traîner une vie moins supportable que la mort même. Je ne l'ai déjà que trop éprouvé [1]. Eh! comment soutiendrai-je la vue de ces murs! Alceste n'y est plus pour m'en rendre l'entrée agréable et charmante. Je ne pourrai ni lui parler, ni l'entendre. De quel côté mon amour inquiet tournera-t-il ses regards? hélas! il ne trouvera par-tout qu'une solitude qui me fera sécher de douleur. Quel supplice pour moi, quelle dure nécessité de voir ces lits, ces siéges où je la vis autrefois, et où je ne la reverrai plus! cet appareil lugubre, cet appartement obscur, cet air funèbre et négligé de mon palais, tout me rappellera sans cesse une idée si chère. Que sera-ce quand mes tristes enfans, tout baignés de leurs larmes, embrasseront mes genoux et me redemanderont

[1] « Comment supporterai-je la nécessité d'entrer dans ce palais? » à qui m'adresserai-je? de qui entendrai-je la voix? qui m'en » rendra l'entrée agréable? vers qui tournerai-je mes pas? la so» litude que j'y verrai régner me donnera cent fois la mort. »

leur mère ! Quand j'entendrai les longs gémissemens, et les regrets éternels des esclaves ! Dieux, s'écrieront-ils, de quelle souveraine nous avez-vous privés[1] ! Voilà, voilà, les horribles tourmens que me prépare ce palais. En sortirai-je pour être le témoin des hymens de Thessalie ? les riantes assemblées des jeunes épouses seront pour moi le sujet de la plus cuisante douleur. Eh ! de quel œil verrai-je briller l'aimable troupe des compagnes d'Alceste ! ce spectacle, par un affreux retour sur moi-même, me fera mourir de désespoir. Mais que n'inventera point la jalouse malignité de mes ennemis ? je crois déjà les entendre se dire mutuellement : « Voyez, voyez cet époux sans gloire. » N'a-t-il pas honte de vivre encore ? trop lâche » pour mourir, il s'est soustrait au trépas en livrant » sa femme. Qu'il nous vante après cela son grand » cœur. Un père et une mère lui sont odieux, par» ce qu'ils se refusent à la mort, et il n'a pas le » courage de la subir lui-même. » Ah ! dieux, voilà le dernier coup que vous m'avez réservé. Comment donc, chers amis, comment puis-je souhaiter de vivre perdu d'honneur et privé d'Alceste !

[1] Cette tournure directe n'est pas d'Euripide. Encore moins ces mots : *nous avez-vous privés.* Ils seraient déplacés dans la bouche d'un esclave : « ces esclaves gémiront en voyant quelle maîtresse » leur est enlevée. »

SCÈNE V, ou Intermède.

LE CHOEUR, ADMÈTE, plongé dans la douleur.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

Élevé au-dessus du vulgaire, j'ai souvent consulté les savantes sœurs. J'ai sondé leurs profonds mystéres, et pour fruit de ma frivole étude, j'ai trouvé que rien n'était plus puissant que le destin [1]. Vainement chercherait-on dans les écrits de Thrace, dictés par le touchant Orphée, un préservatif qui pût garantir les mortels des coups du destin. Vainement en chercherait-on dans tout ce que Phébus a laissé d'antidotes aux disciples d'Esculape pour les maux nombreux des humains.

ANTISTROPHE I.

Le destin est une divinité sévère[2], dont le temple est inaccessible. On ne le fléchit ni par les prières, ni par le sang des victimes. Ah! du moins, dieu cruel, dieu inflexible, du moins, ne soyez pas plus dur à mon égard que vous l'avez été jusqu'à présent! C'est par vous que le maître des dieux

[1] Grec. *La nécessité*. Il fallait conserver cette expression, et ne pas changer le sexe de cette divinité sans raison. Pausanias, dans ses *Corinthiaques*, fait mention d'un temple consacré à la Nécessité; et il remarque qu'il était inaccessible.

[2] « Seule déesse dont, etc. »

exécute ses immuables décrets. Votre force indomptable vient à bout du fer même [1], et votre cœur est fermé pour toujours à la complaisance et aux respects.

STROPHE II.

C'est cette terrible divinité, ô Admète, qui vous saisit de ses redoutables mains. Affermissez pourtant votre courage. Car vos cris et vos pleurs ne rendront pas le jour aux habitans des enfers. Les enfans même des dieux [2] sont sujets au trépas. Celle que vous regrettez nous fut chère, elle nous le sera toujours. [3] Une femme si accomplie est

[1] Grec : *Qu'on tire des Chalybes, peuples du Pont.*

Leur pays était riche en mines de fer ; les poëtes les représentent souvent comme faisant leur principale occupation de les exploiter, et sans doute ils savaient aussi donner au fer la meilleure trempe, puisque leur nom servit dans la suite à désigner l'acier. Il y avait en Espagne, dans la Galice, un fleuve et un peuple de ce nom, célèbres également par le fer trempé qui s'y fabriquait. Voyez *Justin*. l. XLIV.

[2] Le grec porte : *σκότιοι παῖδες θεῶν*, enfans des dieux conçus dans les ténèbres, nés d'un mariage illégitime, c'est-à-dire, ceux qu'un dieu ou bien une déesse avaient d'un mortel ou d'une mortelle, vulgairement appelés *demi-dieux*. Si le P. Brumoy ne voulait pas insérer dans sa phrase le mot *bâtards*, *σκότιοι*, il pouvait en faire le sujet d'une note : les enfans des dieux n'étaient immortels, que lorsqu'ils étaient, des deux côtés, de race divine. (Note de l'ancien éditeur.)

[3] Le traducteur ajoute ici trop à la pensée de son auteur, qui, sans chercher à mettre de l'esprit, dit précisément : « C'est la plus » accomplie des femmes que vous aviez choisie pour compagne. (Note de l'ancien éditeur.)

plus respectable, à mon gré, que les enfans des dieux.

ANTISTROPHE II.

Gardez-vous en effet, de croire que le tombeau d'Alceste soit semblable à ceux des vulgaires morts. Les voyageurs lui rendront les honneurs divins. On les verra se détourner de leur chemin, et jeter un regard respectueux sur ce tombeau. « Voici, diront-ils pleins de vénération, voici la » généreuse épouse qui s'est sacrifiée pour son » époux. Elle est à présent élevée au rang des » déesses. Soyez-nous favorable, ô aimable divi- » nité!... » Mais, seigneur, voici le fils d'Alcmène qui paraît s'avancer vers vous.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE UNIQUE.

HERCULE, UNE FEMME voilée[1], LE CHOEUR, ADMÈTE, suite.

HERCULE.

Vous n'ignorez pas[2], Admète, ce que la tendre amitié exige d'un ami malheureux : loin de dissimuler ses peines, il doit en répandre une partie dans le sein fidèle de son ami. Arrivé dans ce palais en des conjonctures fâcheuses, j'avais cru qu'Hercule méritait au moins l'honneur de votre confiance ; mais vous ne m'en avez pas jugé digne. Non content de me celer la mort de votre épouse, vous m'avez contraint d'accepter vos offres, et d'entrer, malgré mes répugnances, dans l'intérieur de votre palais, comme si la personne qui vous était enlevée, n'eût été qu'une étrangère sans conséquence

[1] Alceste voilée.

[2] « On doit à un ami de s'expliquer avec liberté, Admète, et de » ne pas étouffer dans son sein des plaintes dont il est l'objet : j'au- » rais cru qu'étant près de toi, et présent au milieu de tes malheurs, » mon amitié aurait été mise à l'épreuve. Cependant tu m'as caché » la mort de ton épouse que tu portais dans le cercueil, et tu m'as » engagé à accepter l'hospitalité dans ton palais, en me disant que » ce deuil t'était étranger. Et moi, j'ai couronné ma tête, etc »

pour les droits de l'hospitalité. Cependant, je me suis couronné de myrtes, j'ai fait les libations ordinaires, et je me suis abandonné à la joie dans une maison toute remplie de deuil. Avouez-le, seigneur, j'ai lieu de me plaindre de vous. Mais il ne s'agit pas ici d'augmenter vos peines par mes reproches. Je vais vous expliquer le véritable sujet de mon retour en ces lieux.

Vous voyez cette femme; je viens vous la confier, et j'attends de votre amitié que vous la garderez jusqu'à ce qu'après avoir tué le roi des Bistoniens, et enlevé ses coursiers, je revienne triomphant vers vous. Que si je péris dans cette périlleuse entreprise (daignent les dieux écarter ce présage, et me procurer un heureux retour!), je la cède à votre maison. Sachez au reste que c'est une conquête qui m'a coûté bien des travaux. Je me trouvai par hasard à un combat où l'on proposa aux athlètes des prix assez considérables; jugez-en par celui qui m'est échu. De superbes coursiers étaient la récompense des combats légers. Mais, pour ceux d'un ordre plus distingué, tels que sont le pugilat et la lutte, il y avait des troupeaux entiers. Outre ces prix magnifiques, cette femme devait être encore la récompense du vainqueur. Je la vis et je crus qu'un prix de cette importance méritait de n'être pas dédaigné. Je le répète donc, seigneur, il faut que vous en pre-

niez soin, et que vous la receviez de ma main comme la conquête précieuse, non d'un ravisseur, mais d'un combattant couronné [1].

ADMÈTE.

Ce n'est point par dédain ou par injuste mépris pour un ami, que je vous ai celé la mort de mon épouse, seigneur, c'est uniquement parce que j'eusse été doublement affligé de voir d'autres amis me ravir l'avantage de vous recevoir. C'en était déjà trop pour moi d'avoir à pleurer Alceste, sans y joindre encore ce nouveau déplaisir. Quant à cette femme que vous m'offrez, je vous conjure, ô Hercule, de charger de ce dépôt quelqu'autre ami moins malheureux que moi; et vous n'en manquerez pas dans Phères. Au nom des dieux, ne me mettez point dans la cruelle nécessité de me rappeler sans cesse la perte irréparable que j'ai faite. Si j'avais toujours devant les yeux cette aimable personne, pourrais-je retenir mes larmes? Je suis déjà assez à plaindre; ne me donnez pas un surcroît de peine. Où voulez-vous, je vous prie, que j'élève sans danger cette jeune beauté? car je la juge telle à son port et à sa parure; comment habitera-telle avec décence au milieu d'une troupe turbulente de jeunes gens [2]? Vous connaissez la

[1] Hercule ajoute : « Peut-être avec le temps vous approuverez « mon zèle. »

[2] « Demeurera-t-elle dans les appartemens où les hommes ont

jeunesse, et vous savez combien il est malaisé de la modérer. C'est par intérêt pour un ami que je parle de la sorte. La cacherai-je aux yeux des hommes dans l'appartement de celle que je pleure? mais de quel front la ferais-je entrer dans le lit d'Alceste? n'ai-je pas à craindre le double reproche, et de mes sujets, dont quelques-uns ne manqueraient pas de dire que j'ai trahi ma libératrice pour faire part de mon cœur et de mon lit à une autre amante, et de cette épouse elle-même que j'ai perdue; car, enfin, je l'avoue, elle mérite seule toute ma tendresse et toute ma vénération. A quels égards, à quelles bienséances ne me dois-je point dans la situation où j'ai le malheur de me trouver! Mais vous [1], ô femme, quelle que vous soyez, plus j'examine votre personne, votre démarche, et votre port, plus vous me paraissez ressembler à ma chère Alceste. Au nom des dieux, seigneur, ôtez-moi cet objet qui me trouble. Épargnez un amant désespéré [2]. Oui, plus je la vois, plus je crois voir mon épouse. Mon cœur en est tout agité, et les larmes coulent malgré moi de mes yeux.

» accès? Mais comment, vivant avec de jeunes hommes conser-» vera-t-elle son innocence? »

[1] Il tourne les yeux vers cette femme qu'il n'avait point encore regardée attentivement.

[2] « Hélas! éloigne, au nom des dieux, cet objet de ma vue, si tu » ne veux me faire mourir de douleur. »

Malheureux que je suis, c'est bien en ce moment que je goûte à longs traits toute l'amertume de mon infortune!

LE CHŒUR.

On ne peut nier que votre sort ne soit affreux; mais, enfin, quel qu'on puisse être, roi ou particulier, on doit recevoir avec fermeté tout ce qui vient de la main des dieux.

HERCULE.

Que le père des dieux et des hommes ne m'a-t-il communiqué son pouvoir! que bientôt ma reconnaissance tirerait Alceste des enfers!

ADMÈTE.

Vous le feriez, je n'en doute point; mais pourquoi former d'inutiles vœux[1]? Ce pouvoir n'est point du ressort des mortels, et, quand on a une fois passé l'onde noire, on ne revoit plus la lumière du jour.

HERCULE.

N'outrez donc point vos regrets, et sachez supporter des maux nécessaires.

ADMÈTE.

Ah! seigneur, il est plus aisé de consoler les malheureux que de savoir l'être.

[1] « Aucun pouvoir ne rend à la lumière ceux qui sont la proie » de la mort. »

HERCULE.

Eh! que vous serviront vos gémissemens éternels?

ADMÈTE.

J'en connais l'inutilité : mais la tendresse l'emporte.

HERCULE.

La tendresse pour les morts ne produit que des pleurs.

ADMÈTE.

Comment ne pas pleurer la perte irréparable que j'ai faite? Elle est au-dessus des plus vives expressions.

HERCULE.

Vous avez perdu une épouse aimable[1], on ne peut en disconvenir.

ADMÈTE.

Si aimable, que sans elle je ne puis plus vivre.

HERCULE.

La plaie est encore récente. Le temps saura l'adoucir.

ADMÈTE.

Oui, le temps l'adoucira, si vous appelez temps le terme qui finira mes jours.

HERCULE.

Les charmes d'un nouvel hyménée....

[1] Vertueuse, digne de ton amour.

ADMÈTE.

Arrêtez, seigneur; quel mot est sorti de votre bouche. Ah! devais-je croire qu'un ami...

HERCULE.

Quoi, toujours fidèle à vos regrets, votre cœur demeurera...

ADMÈTE.

Tellement insensible, qu'il n'est point de femme au monde qui puisse y prétendre.

HERCULE.

Mais croyez-vous qu'à leur tour les cendres d'Alceste soient sensibles à cet excès de fidélité ?

ADMÈTE.

Sensibles ou non, je lui dois ce respect.

HERCULE.

Je loue vos sentimens : mais je ne puis m'empêcher de blâmer votre conduite.

ADMÈTE.

Louez ou blâmez-moi tant qu'il vous plaira; jamais vous ne me verrez reprendre le nom d'époux.

HERCULE.

Je loue encore une fois cette générosité : c'est le fruit d'une tendresse extrême pour Alceste.

ADMÈTE.

Toute morte qu'elle est, je mourrai plutôt mille

fois moi-même, que de consentir à lui jamais être infidèle.

HERCULE.

Recevez du moins cette aimable personne dans votre palais. Je vous en conjure; sa naissance mérite de vous cet égard.

ADMÈTE.

Et moi, je vous conjure, seigneur, par Jupiter, votre auguste père, de vouloir bien m'en dispenser.

HERCULE.

Vous n'entendez pas vos véritables intérêts [1], si vous refusez de le faire.

ADMÈTE.

Et, si je le fais, je me mets le poignard dans le sein.

HERCULE.

Suivez mon conseil; vous m'en rendrez grâce un jour.

ADMÈTE.

Ah! vous me réduisez au point de détester votre victoire.

HERCULE.

Elle m'est pourtant commune avec vous.

ADMÈTE.

Je le veux ainsi; mais que cette femme se retire.

[1] Ou : « vous vous rendrez coupable. »

HERCULE.

Hélas ! elle se retirera, si vous le voulez ; mais songez, je vous prie, à ce que vous allez faire.

ADMÈTE.

Je n'ai point d'autres sentimens, si vous ne me menacez de votre inimitié.

HERCULE.

Comptez que ce n'est pas sans raison que je vous presse ainsi.

ADMÈTE.

Vous l'ordonnez. Eh bien ! il faut vous satisfaire. Mais, je ne vous le cèle point, je le fais malgré moi.

HERCULE.

Un jour viendra que vous m'en saurez gré. Contentez seulement mes désirs.

ADMÈTE.

Eh bien ! puisqu'on le veut, (*à quelques-uns de sa suite.*) amis, conduisez-la, dans le palais.

HERCULE.

Non, ce n'est point à eux que je confierai une personne de sa sorte.

ADMÈTE.

Daignez donc, je vous supplie, l'introduire vous-même.

HERCULE.

Non, c'est à vous de lui donner la main.

ADMÈTE.

Moi ? je n'en ferai rien. Du reste, mon palais lui est ouvert.

HERCULE.

C'est à vous seul que je la confie. Il faut, vous dis-je, que vous lui présentiez la main.

ADMÈTE.

Que m'obligez-vous de faire, seigneur ?

HERCULE.

Faites, vous dis-je, obéissez. Rendez à cette étrangère les honneurs accoutumés.

ADMÈTE.

Je le fais enfin, puisque je ne puis m'en défendre : mais, souffrez que je le dise, toute autre qu'Alceste est pour moi une Méduse [1].

HERCULE.

M'avez-vous obéi ?

ADMÈTE.

Oui.

[1] « Grec : Je lui présente ma main comme à la Gorgone dont la » tête est séparée du tronc. » On pourrait traduire, en évitant les tournures polies du P. Brumoy : « J'obéis, mais en frémissant, » comme à l'aspect de la Gorgone. »

HERCULE.

Eh bien, gardez-la comme votre épouse. Vous allez voir que le fils de Jupiter sait être reconnaissant. (*Il lève le voile.*) Reconnaissez Alceste [1], et calmez pour toujours vos regrets.

ADMÈTE.

O dieux, que vois-je? quel étonnant prodige! est-ce Alceste qui s'offre à mes regards! n'est-ce point une trompeuse illusion de quelque divinité contraire qui se plaît à me remplir d'une frivole joie?

HERCULE.

Non, Admète, non. C'est Alceste, c'est votre épouse que vous revoyez.

ADMÈTE.

Ne serait-ce point une ombre sortie du fond des enfers!

HERCULE.

Je ne suis point un homme à prestiges?

ADMÈTE.

Quoi donc? C'est-là cette épouse à qui je viens de rendre les derniers devoirs.

[1] Le mot d'Hercule, dans Euripide, est plus naturel et plus fin. Il lève le voile d'Alceste, et dit en la montrant à son époux:

Βλέψον δ' ἐς αὐτὴν, εἴ τι σοι δοκεῖ πρέπειν
Γυναικί.

» Regardez un peu celle-ci: voyez si elle aurait quelque ressem-
» blance avec votre femme. » (Note de l'ancien éditeur.)

HERCULE.

C'est elle-même. N'en doutez nullement; il n'est pas surprenant que votre félicité vous paraisse incroyable.

ADMÈTE.

Ah, ce n'est point une ombre! C'est Alceste que je touche. Seigneur, je puis donc lui parler comme si elle vivait?

HERCULE.

Elle vit. Parlez.

ADMÈTE.

O cher objet de mes tendres vœux! ô Alceste, je vous retrouve donc enfin dans le temps même que je désespérais le plus de vous revoir jamais!

HERCULE.

Vous la possédez en effet, et vous n'êtes point trompé par des divinités jalouses de votre bonheur [1].

ADMÈTE.

O illustre fils du plus grand des dieux! puisse votre félicité égaler mes ardens désirs! daigne celui dont vous avez reçu le jour, vous le conserver long-temps! c'est de votre seule main que je tiens l'inestimable faveur de m'avoir rendu une autre moi-même [2]. Mais comment, dites-moi, avez-vous

[1] « Puissent les dieux n'être point jaloux de votre félicité! »

[2] « D'avoir relevé mes espérances. » Le grec ne dit pas plus que

tenté de ramener Alceste des enfers ? et comment y avez-vous réussi ?

HERCULE.

Il m'en a coûté un combat avec le tyran des mânes.

ADMETE.

Où donc l'impitoyable Mort s'est-elle présentée à vous ?

HERCULE.

Au tombeau. C'est-là qu'à la faveur d'une embuscade, je l'ai saisie entre mes bras.

ADMÈTE.

Mais pourquoi Alceste est-elle immobile et sans voix ?

HERCULE.

Dévouée aux divinités infernales, il faut qu'elle soit purifiée; et vous ne pourrez jouir de son entretien [1], que la troisième aurore n'ait paru sur la terre. Allez; conduisez Alceste dans votre palais; et déjà si religieux observateur des devoirs de l'hospitalité, continuez de l'être toujours. Adieu. Je vais de ce pas remplir l'ordre du fils de Sthénélus.

cela. Il n'y est pas question de cette expression, *une autre moi-même.*

[1] « Avant qu'elle soit déconsacrée. » La consécration qu'il fallait abolir est celle que le Génie de la mort a opérée en coupant le cheveu fatal avec son glaive.

ADMÈTE.

Ah! seigneur, ne me privez pas sitôt de votre présence, et daignez accepter encore ce palais pour demeure.

HERCULE.

Je le ferai dans une autre occasion : mais aujourd'hui le temps presse. Je pars.

ADMÈTE.

Adieu, trop généreux Hercule; puisse un heureux retour vous rendre bientôt à mes souhaits !

Pour vous, peuples et gouverneurs [1], écoutez les ordres de votre roi. J'ordonne qu'en signe de réjouissance pour un bonheur si inespéré, on célèbre des fêtes, qu'on mène des danses publiques, et que les autels fument du sang des victimes. Arrivé au comble d'une félicité supérieure à ma fortune passée, il est juste que je fasse éclater ma reconnaissance envers les dieux.

LE CHŒUR.

Que les dieux font jouer des ressorts extraordinaires pour parvenir aux fins qu'ils se proposent [1]! c'est par leur secrète puissance, que les grands évènemens qu'ils ménagent, semblent éclore contre l'attente des mortels. Tel est le prodige qui fait notre admiration et notre joie [2].

[1] « J'ordonne à toutes les tétrarchies ; » c'est-à-dire aux quatre gouvernemens dans lesquels la Thessalie était autrefois divisée.

[2] Voyez *Médée*, tome VI, p. 231.

RÉFLEXIONS
SUR ALCESTE,
TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

Ce qui nous choque dans Alceste, se réduit à deux ou trois principaux chefs qu'il faut examiner un peu à fond. Car n'insistons point sur l'air bourgeois qui paraît régner en général dans cette pièce, comme dans la plupart des autres, et dans Homère. La simplicité grecque n'avait pas élevé ses pensées sur le modèle de la magnificence romaine ou française. Rome, toute fière qu'elle fut depuis, eut bien de la peine à puiser le goût fin et naturel d'Athènes ; et en fait de sculpture, les belles antiques grecques, avec toute la naïveté des premiers âges, l'emportent encore de beaucoup sur la noblesse des antiques romaines. Les idées athéniennes étaient aussi nobles qu'elles pouvaient l'être parmi des républicains. Elles peignaient la nature de ces temps-là, comme elle devait être peinte. Ainsi, point de procès sur l'air un peu bourguemestre des personnages d'Euripide [1]. C'est comme si on le faisait aux portraits

[1] Cette expression n'est pas plus juste que la pensée qu'elle

exquis de Van-dick. Avouons même qu'à force de vouloir ennoblir la nature, nous lui ôtons cette fleur, qui faisait toute sa parure dans l'âge d'or. Cette fleur, qu'on ne saurait presque exprimer, ressemble à celle des fruits : et de même que les fruits nouvellement cueillis dans leur maturité, ont je ne sais quoi de plus précieux, que tout l'assaisonnement qu'on leur donne par art, afin de flatter la sensualité trop rafinée; ainsi la nature sortie des mains de son auteur, et copiée dans sa naissance, a infiniment plus de grâce, que quand on la farde pour l'ennoblir. Imitée dans le premier état, elle est semblable au repas de Philémon et de Baucis. Altérée dans le second, c'est le festin de Trimalcion, ou de ces voluptueux Romains, dont parlent Horace et Juvénal.

N'insistons pas non plus sur une chose qui est une suite de celle que je viens de dire, à savoir sur un petit vernis de familiarité qu'on remarque en certaines scènes, et qui nous paraît tenir de l'aisance du comique plutôt que de la dignité tragique. Le chœur empressé autour de la porte du palais, pour savoir ce qui se passe, l'entretien du chœur avec la confidente, quelques scènes d'Hercule, sur-tout sa conversation avec l'esclave qui

exprime. Ce ne sont point les formes républicaines qui manquent de dignité : ce n'était pas la peine de prévenir une telle critique, et sur-tout dans un style aussi trivial et aussi plat. R.-R.

avait soin de le régaler, tout cela a fait penser à quelques critiques modernes, que cette pièce était une tragi-comédie ; chimère inconnue aux anciens, comme d'autres l'ont très-bien observé. Cette pièce est du goût des autres tragédies antiques et de la même manière de pinceau. Le désir d'offrir au spectateur la nature en elle-même, quoiqu'embellie, a porté quelquefois les anciens à prendre un ton naturel, qu'il nous plaît d'appeler comique, parce que nous jugeons de leurs tragédies par les nôtres.

Le passage du simple au négligé, et du naturel au comique, est si imperceptible et si aisé, qu'il ne faut pas s'étonner que la prévention fasse prendre souvent l'un pour l'autre, surtout dans un siècle où l'on se fait un mérite de juger de tout sans appel. Ainsi, même réponse à cette objection qu'à la première. La tragédie, considérée dans son essence, n'est nullement opposée à un naturel qui ne résulte que des mœurs, des temps et des lieux. Il serait même facile d'apporter plus d'un exemple de nos meilleurs poëtes, où, à la faveur d'un petit tour d'imagination, d'un geste, ou d'un ton de voix, le naturel et le beau dégénéreraient en burlesque et en parodie. Venons donc aux points essentiels, aux points critiques.

1°. Toute la ville de Phères sait qu'Alceste s'est dévouée pour son époux. Hercule même, qui n'y

était pas, l'a appris, et il l'a appris sans doute avant son arrivée. Car il regarde la mort d'Alceste comme éloignée. (acte IV, scène 2.) C'est donc un bruit public et répandu depuis assez long-temps. On sait qu'Alceste mourra ; mais on ignore le jour. Admète sait donc ce dévoûment : or, ne devait-il pas s'y opposer ? Je réponds qu'il n'a pas été le maître de l'empêcher, et que cela est évident par deux raisons ; la première, qu'étant sauvé par Apollon qui avait trompé les Parques, (acte I, scène 1.) Il ne lui était plus libre de mourir. De-là vient qu'il est contraint de chercher une autre victime pour obéir au dieu, dont le bon office lui devient funeste. Car tous ses proches refusent la condition. Il ne restait qu'Alceste : elle se dévoue. Les Parques l'acceptent, et il n'y a plus lieu de reculer. Que peut faire Admète ? il vit malgré lui, et il le fait assez sentir dès le commencement de la belle scène où Alceste lui fait ses adieux, (acte II, scène 1.) et dans tout le cours de la pièce (acte III, scène 4, etc.) ; il n'a donc nulle autre ressource que les pleurs, les vœux au ciel, et le désespoir : il s'y abandonne. Mais pourquoi, dira-t-on, le poëte n'a-t-il pas, dès le prologue, employé des traits plus marqués pour prévenir cette objection ? Il en a dit assez pour les Grecs, qui savaient la fable et qui l'entendaient à demi-mot ; assez même, pour ceux

qui daigneront y faire attention : mais trop peu sans doute pour la postérité, qui perd la trace de l'antiquité fabuleuse, et qui condamne aisément ce qui ne se soumet pas tout d'un coup à ses lumières. Les paroles d'Apollon, (acte I, scène 1.) celles de la Mort, (acte I, scène 2.) et la douleur d'Admète qui se désespère de ne mourir pas avec son épouse, suffisent sans doute pour des personnes qui n'ont pas résolu de condamner Euripide sans l'écouter. J'avoue toutefois que, si Admète eût entièrement ignoré le nom de sa libératrice, cela eût pu produire une belle situation, lorsqu'il aurait reconnu que c'était sa femme. J'ai appris d'une grande princesse, dont le goût égale la naissance, que c'était sur cette supposition [1], que Racine avait fait le plan d'une Alceste, résolu d'adopter toutes les beautés d'Euripide et de les relever même par cette heureuse surprise.

2°. Quelle indécence, dit-on encore, qu'un fils semble (ou peut s'en faut) prier son père ou sa mère de mourir en sa place? Quelle horreur de l'entendre les accabler de reproches, parce qu'ils n'ont pas voulu se livrer à la mort pour lui? que de bassesse enfin, et que de fiel, pour ne rien dire de plus, dans les répliques du père, qui, d'ailleurs impute à son fils des lâchetés dont celui-ci

[1] On suppose la même chose dans l'opéra d'*Alceste*.

ne se lave point, lâchetés qui gâtent le caractère que lui donne le poëte? C'est la sixième scène de l'acte III dont il s'agit, et voilà l'objection principale dans toute sa force.

Prenons d'abord une règle dont tout homme sensé doit convenir. Si les choses qu'on lit dans cette scène choquent la raison, de quelque siècle qu'elle soit, comme on le fait sonner si haut, une nation aussi raisonnable et aussi polie que l'étaient les Grecs, ne les aura pas approuvées. Cela est sans difficulté. Mais, si les Grecs n'ont pas trouvé à redire à ces mêmes choses qui sont à notre égard des indécences, des horreurs, il faut convenir qu'elles ne sont point tout-à-fait telles que nous les imaginons; en un mot, que les idées ont changé. Eh, qui peut douter qu'elles n'aient changé en différens siècles sur des articles de morale encore plus essentiels[1] ? Un Français est insulté. Le prétendu bon sens français veut qu'il courre les risques du duel, et qu'il *tue ou meure* pour mettre à couvert son honneur. C'est peu : car la maxime n'étant pas encore entièrement abolie, on ne sent pas assez combien elle paraîtra ridicule dans deux mille ans, et de quel air on l'eût sifflée du temps d'Euripide. Mais il prend

[1] Les principes de la loi naturelle ne s'effacent point des cœurs; mais les conséquences éloignées s'altèrent quelquefois.

fantaisie à un chevalier du temps passé, de mesurer son épée avec un inconnu qui ne s'y attend pas. Il faut en passer par-là : la raison le veut ; il y va de l'honneur ; la gloire y fait voler. Je ne parle point des seconds dans les combats singuliers, autre bizarrerie qui fait souper deux amis ensemble pour s'entr'égorger un moment après, en épousant une querelle qui ne les regarde pas, et que souvent ils ignorent, prêts à prendre parti pour le premier venu. Je m'en tiens à la bizarrerie de l'usage. Mettons sur notre théâtre ce que nous avons vu à ce sujet, et appelons-y les Athéniens passés, ou même les Français à venir dans quelques milliers d'années. Y aurait-il assez de petites maisons, à leur gré, pour loger ceux qu'on leur présenterait imbus de pareilles idées ? Le parallèle est trop frappant pour s'y arrêter. Les mœurs changent donc : on en convient ; mais les idées de vertu changent aussi. L'opinion a donc ses vicissitudes en fait d'éducation et de nature. Il n'y a eu jusqu'ici que la religion chrétienne qui ait été capable de la fixer.

Les sauvages du Canada n'ont-ils pas cru que c'était piété de tuer leurs pères trop vieux, pour les délivrer des incommodités de la vieillesse ? Les pères mêmes parmi eux n'ont-ils pas demandé la mort à leurs enfans comme une marque de tendresse et d'obéissance filiale ? Cette réponse bien

pesée est donc capable au moins de suspendre notre jugement sur la scène en question, et de nous remettre dans la voie de l'examen. Préjugé à part, examinons et pesons tout.

Dans cette situation d'esprit, on ne peut dire en premier lieu, qu'Admète aille prier ceux à qui il doit la vie de se sacrifier en sa faveur. Il est vrai qu'à entendre Apollon, (acte I, scène 1.) ce prince a sondé ses amis et ses proches. Mais il faut interpréter ce terme, par le fond même de la fable. Apollon déclare (apparemment en présence de Phérès, de sa femme et d'Alceste,) qu'il a fléchi les Parques en faveur d'Admète à cause de sa piété. Par-là, il les sonde tous, et leur dit tacitement, qu'Admète n'étant plus libre de se donner pour victime, il en faut une autre, et que l'ordre et la nature exigent que ce soit aux plus proches et aux plus avancés en âge à se livrer, pour conserver un fils qu'ils ne sont plus en état de remplacer.

Admète est présent. Il est donc censé les sonder lui-même par son silence, et par la nécessité où il se voit d'obéir à un dieu qui lui ordonne de vivre. Le père et la mère résistent à la volonté marquée du dieu, (acte I, scène 2.) ils refusent une mort glorieuse, et Alceste l'accepte.

Jusqu'ici il n'y a rien qui choque; et tout ce qu'on peut reprocher au poëte, c'est de n'avoir

pas développé plus au long tout ceci, chose inutile pour les Grecs qui savaient l'histoire ; mais nécessaire pour nous qui l'ignorons. Euripide après tout nous permet-il de l'ignorer? Comment accorder dans Admète un époux au désespoir de ne pas suivre son épouse, ou de ne pouvoir la sauver par son trépas, avec un fils libre dans le choix de la vie ou de la mort, qui propose de sang froid à ce qu'il a de plus cher de prendre sa place au tombeau? la contradiction est trop visible et trop grossière, pour l'imputer à Euripide. Secondement, Phérès voulant assister aux funérailles d'Alceste qu'il a sacrifiée par ses refus, semble insulter doublement à la douleur de son fils, et offenser doublement Apollon, crime si énorme suivant l'idée reçue alors, que les Grecs auraient trouvé mauvais que le fils n'eût pas marqué son indignation. Il est vrai qu'il perd le respect, et qu'il va presque jusqu'à l'outrage.

Mais outre que ce personnage n'est pas d'une vertu parfaite, mais seulement tel que doivent être les principaux personnages d'une tragédie [1],

[1] Cette maxime est appliquée à faux. Aristote et la raison exigent que le personnage sur qui porte la catastrophe, ne soit pas absolument vertueux, pour tempérer ce que le sentiment de la pitié aurait, dans ce cas, de trop amer. Mais ce n'est point Admète qui est victime; c'est Alceste; et le raisonnement du P. Brumoy ne vaut rien. R.-R.

selon Aristote; cela même nous confirme que, suivant les mœurs du temps, Phérès était extrêmement criminel envers les dieux qui demandaient qu'il mourût, et que par son refus il était regardé comme un impie et un père dénaturé. Je sens bien qu'avec une pareille raison, Admète français serait inexcusable; mais ne justifie-t-elle pas un peu Admète thessalien? Le chœur, au reste, condamne l'emportement de l'un et de l'autre prince. Toutefois il le fait ici, comme ailleurs, non pour blâmer le poëte, comme s'il eût fait parler son acteur contre le sens commun; mais pour remplir l'office que lui donne Horace, d'apaiser les dissensions nées d'une juste colère : *et regat iratos* [1]. En troisième lieu, quant aux répliques du vieillard, elles ne sont propres qu'à le rendre méprisable et odieux, suivant l'intention du poëte, sans persuader aux spectateurs, qui ont été témoins de la tendresse d'Admète pour Alceste et de son désintéressement pour la vie, que les reproches qu'on lui fait soient fondés. Admète montre assez qu'il n'y a pas donné lieu, quoiqu'il appréhende la médisance à ce sujet : (acte IV, scène 3). Enfin, l'on ne peut s'empêcher d'avouer que, si cette scène nous paraît défectueuse, elle ne l'est pas au point de blesser le bon sens uni-

[1] Horat *de Art. Poët.*, v. 198.

versel de tous les siècles ; puisqu'elle n'a pas blessé celui d'Athènes, quelle qu'en puisse être la cause, nous fût-elle inconnue [1].

Dans l'impossibilité où était Admète de mourir, étant sauvé malgré lui par Apollon, je dis que non-seulement ce dieu voulait que le père ou la mère s'offrissent en sa place ; mais encore que telle était la loi naturelle, suivant l'opinion populaire. Ce qui est si vrai que Platon, dans son *Banquet*, dit en termes formels : « Il n'y a que » les vrais amis qui donnent leur vie pour la per- » sonne aimée. Les femmes mêmes l'ont fait, té- » moin Alceste, fille de Pélias, qui seule eut le » courage de mourir pour son mari, *quoiqu'il » eut son père et sa mère* que cette étrangère » surpassa tellement en amour, qu'elle fit bien » voir qu'ils n'étaient liés à leur fils que de nom, » et qu'ils étaient véritablement étrangers à son » égard. Aussi les dieux, non moins que les hom- » mes, trouvèrent-ils cette action si belle, qu'ayant » accordé à très-peu de héros le privilège de revi- » vre, ils lui accordèrent cette grâce sans délai. » Si Platon, contemporain d'Euripide, en jugeait ainsi, l'on peut bien penser que telle était l'opinion des spectateurs, et que par conséquent Phé-

[1] Cette manière de se retrancher derrière l'approbation présumée des Athéniens, est familière au P. Brumoy; mais que fait cela? B.-R.

rès et sa femme étaient bien coupables à leurs yeux.

3° Un dernier reproche plus fondé, et qui n'a pas échappé à l'auguste princesse dont j'ai parlé, c'est l'entrevue d'Admète et d'Hercule. Celui-ci, sur de frivoles détours de son ami, s'aveugle, dit-on, jusqu'à ne pas voir que c'est Alceste qui vient de mourir, et non une étrangère, comme Admète veut le lui faire entendre. A cela, on ne saurait dire autre chose en faveur d'Euripide, sinon qu'Hercule (à la manière d'alors) devait croire sur sa parole un ami qui prenait à tâche de lui insinuer qu'il n'était pas question d'Alceste. On était moins délié et moins pénétrant du temps d'Hercule que du nôtre, et l'on croyait un homme sur sa parole. Après tout, ce défaut produit de si grandes beautés, qu'on sait gré au poëte de ses efforts pour le sauver. Les défauts des maîtres de l'art sont souvent des effets de l'art même.

Buchanan, qui a traduit en beaux vers latins cette pièce, comme une de celles dont le pathétique l'avait le plus frappé, n'a point rougi de ces défauts, jusqu'à les déguiser ou les supprimer [1]. C'est qu'il entrait dans les idées des anciens par le commerce fréquent qu'il avait avec eux. Notre grande facilité à les condamner ne viendrait-elle

[1] Et pourquoi Buchanan eût-il *rougi* de ces défauts? R.-R.

point de ce qu'on étudie moins ces grands modèles ? Pour Quinaut, quoiqu'il ait pris une route toute différente de celle d'Euripide dans son opéra d'*Alceste*, il n'a pas cru choquer notre siècle, en gardant le caractère du vieillard Phérès, à qui il fait dire entr'autres choses :

J'aime mon fils, je l'ai fait roi ;
Pour prolonger son sort, je mourrais sans effroi,
Si je pouvais offrir des jours dignes d'envie.
Je n'ai plus qu'un reste de vie ;
Ce n'est rien pour Admète, et c'est beaucoup pour moi.

Cela vaut bien ce trait d'Euripide : « La lumière du jour vous est précieuse et douce : pensez-vous qu'elle me le soit moins [1] ? » Je ne dis rien des autres *Alcestes* françaises, pour ne pas parler des vivans. Que Racine n'a-t-il exécuté le plan qu'il avait tracé ! nous verrions avec quel art il eût enchâssé dans un cadre fait pour nos mœurs, toutes les merveilles de l'original. *Phèdre* et *Iphigénie* répondaient du succès d'*Alceste*. Mais, sans regretter ce que nous n'avons pas, jugeons de la copie par le modèle. Quelle progression de noble tristesse depuis l'exposition jusqu'au dénoûment, et cela sans épisode [2] ! quelle peinture dans

[1] Χαίρεις ὁρῶν φῶς, πατέρα δ' οὐ χαίρειν δοκεῖς ;
Acte III, sc. 4.

[2] Le P. Brumoy n'envisage pas le personnage de Phérès comme épisodique. Il paraît cependant que l'action pourrait s'en passer.

le récit de la confidente! quelles images, quels traits dans les adieux d'Alceste, qui croit déjà voir Caron, et le dieu des morts l'entraîner dans la région infernale! quelle vérité dans la pompe des funérailles et dans les regrets d'Admète! enfin y a-t-il une situation plus vive et mieux ménagée que celle de ce prince et d'Alceste voilée? certainement la plume dont tant de beautés ont coulé, demande que, sans égard aux raisons des Perrauts, on soit assez équitable pour ne pas traiter de bêtises, des choses qu'on est encore moins à portée de condamner que de justifier [1].

[1] La meilleure preuve, peut-être, en faveur d'*Alceste*, c'est le silence d'Aristophane sur ce qui choque les modernes. Ce poëte acharné à critiquer Euripide, parle quelquefois d'*Alceste*. Mais il ne dit pas un mot de ce qui nous semble inconvenant, pas même dans ses *Grenouilles* : preuve évidente que cela n'était pas inconvenant aux yeux des Athéniens.

A quelle question répond l'action qui fait le sujet d'*Alceste?* C'est ce qu'il n'est pas facile de dire. Jusqu'à l'arrivée d'Hercule, on ne voit aucune entreprise, aucun objet de doute et de perplexité; c'est le tableau touchant d'une mère mourante et d'un époux désolé. Si Hercule n'arrivait point, le spectateur n'attendrait rien, la faible action serait terminée; comme si elle n'avait point de nœud, on n'y désirerait point de dénoûment. Ceci suppose qu'on n'aurait pas été instruit du dialogue entre Orcus et Apollon : car celui-ci annonce l'arrivée d'Hercule. L'action dépend donc de cet entretien surnaturel. L'entreprise est celle d'Orcus ou celle d'Hercule. Orcus entreprend d'emmener Alceste aux enfers. Hercule entreprend de la délivrer. Lequel viendra à bout de son dessein? La dernière de ces entreprises pourrait être enlevée, sans que l'autre fût moins claire. Il y a donc réellement

ANDROMAQUE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

On ne saurait nommer *Andromaque*, qu'on ne se rappelle aussitôt un des chefs-d'œuvre du théâtre français. Mais, pour ne pas attendre ici un parallèle entre Euripide et Racine, comme dans

double action. Mais, dans la manière dont l'une et l'autre sont traitées, on peut dire à plus juste titre que l'entreprise d'Hercule est la seule qui fixe l'attention : ainsi il y a vide, défaut d'action jusqu'à l'arrivée de ce héros, et même jusqu'au moment où il sait la mort d'Alceste. Tout ce qui précède ne paraît qu'une longue exposition. Il résulte de-là que l'action même est traitée superficiellement. Elle était en elle-même peu susceptible de développement, puisque ce n'est qu'un acte de violence et de courage, et non le plan suivi d'une passion constante ou d'une profonde résolution. On conçoit cependant que si le poëte avait plus fortement médité son sujet, il aurait pu en tirer quelque chose de plus. Il a rempli de détails très-pathétiques le vide des premiers actes; il y a ajouté le spectacle d'une pompe funèbre, l'épisode du festin d'Hercule, celui de Phérès. Mais tout cela ne suffit point pour l'action tragique. Quant à la partie des mœurs, on ne peut se dissimuler, malgré les observations du P. Brumoy, qu'il y a quelque chose d'odieux dans les reproches qu'Admète fait à son père. Le caractère d'Hercule est à la fois plus intéressant et mieux prononcé. En général cette pièce, brillante par les beautés de détail, est cependant une pièce faible, et qui ne peut point être mise en parallèle avec les plus belles d'Euripide.

Voyez, à la fin de ce volume de *nouvelles observations* sur cette tragédie d'Euripide. R.-R.

Iphigénie et *Phèdre*, il faut se souvenir de ce que dit Racine lui-même dans sa préface, au sujet de l'*Andromaque* d'Euripide : « Quoique ma tra-
» gédie porte le même nom que la sienne, le su-
» jet en est pourtant très-différent. Andromaque,
» dans Euripide, craint pour la vie de Molossus
» qui est un fils qu'elle a eu de Pyrrhus, et que
» Hermione veut faire mourir avec sa mère. Mais
» ici il ne s'agit point de Molossus. Andromaque ne
» connaît point d'autre mari qu'Hector, ni d'autre
» fils qu'Astyanax. J'ai cru en cela me conformer à
» l'idée que nous avons maintenant de cette prin-
» cesse. La plupart de ceux qui ont entendu par-
» ler d'Andromaque, ne la connaissent guères que
» pour la veuve d'Hector, et pour la mère d'As-
» tyanax. On ne croit pas qu'elle doive aimer un
» autre mari ni un autre fils; et je doute que les
» larmes d'Andromaque eussent fait sur l'esprit de
» mes spectateurs l'impression qu'elles y ont faite,
» si elle avaient coulé pour un autre fils que celui
» qu'elle avait d'Hector. »

Voilà des réflexions d'un discernement très-délicat. Les usages anciens sont trop éloignés de nos temps et de nos mœurs pour attendrir des spectateurs plus sensibles au malheur d'une épouse fidèle aux cendres de son premier époux, qu'à la misère d'une princesse captive, contrainte d'entrer dans le lit du vainqueur en qualité d'esclave

plutôt que d'épouse. Cela était bon pour les Grecs qui avaient sous les yeux de pareils exemples : mais cette situation devient choquante pour nous qui ne les avons pas. Ainsi l'*Andromaque* française, sans compter bien d'autres considérations, l'emportera toujours par la noblesse de sa douleur, sur la simplicité de l'*Andromaque* grecque. Je ne laisserai pas de la mettre sous les yeux telle qu'elle parut sur le théâtre d'Athènes, mais sans entrer dans aucune comparaison avec celle qui a tiré des larmes de toute la France; puisqu'après tout il n'y a presque de ressemblance entre les deux *Andromaques*, qu'une peinture très-différente d'une mère malheureuse devenue malgré elle la rivale d'Hermione.

Ces deux princesses sont les principales actrices d'Euripide. Molossus n'est qu'un personnage d'enfant fait pour exciter la compassion. Ménélas, Pélée, Oreste sont subalternes, aussi bien qu'une suivante, une confidente et un officier. Thétis enfin est amenée machinalement [1] pour dénouer l'intrigue, et le chœur, composé de femmes grecques, sert à la soutenir. La scène est à Phthie, ville du domaine de Néoptolème, fils d'Achille.

[1] Le P. Brumoy veut dire *par une machine*. R.-R.

ACTE PREMIER.

C'est Andromaque elle-même qui ouvre la scène. On la voit dans un temple au pied d'un autel dédié à Thétis, proche du palais de Pyrrhus. De cet asile où elle s'est jetée pour éviter la mort, elle fait entendre l'histoire de ses malheurs. Elle raconte comment elle a vu la ruine de Troie, son Hector traîné par les coursiers d'Achille, et son fils Astyanax précipité d'une tour; comment le sort l'a livrée en qualité d'esclave à Pyrrhus, et l'a forcée de devenir l'épouse du fils de celui qui a détruit Ilion; comment elle est devenue mère de Molossus, enfant chéri qui lui tient lieu d'Astyanax; comment enfin la jalouse Hermione, en épousant ce même Pyrrhus, s'est déclarée la plus cruelle ennemie et d'elle et de son fils. Pyrrhus est supposé absent. Hermione, soutenue par son père Ménélas, profite de l'absence du fils d'Achille pour condamner à la mort sa rivale, et Molossus, l'objet principal de sa fureur.

La princesse lacédémonienne, qui n'a point d'enfans, ne peut souffrir le fils de l'étrangère ni la veuve d'Hector. Elle l'accuse d'être cause de l'indifférence de Pyrrhus pour elle, par des enchantemens magiques. Andromaque a dérobé Mo-

lossus aux poursuites de ses ennemis ; et, réfugiée dans la chapelle de Thétis, elle y attend sa rivale qui cherche à la faire périr. Telle est la situation d'Andromaque, énoncée par le prologue.

Une de ses femmes s'approche avec précaution, et marque bien l'excès des maux où cette princesse est réduite. Car ce n'est que par un effet de sa fidélité, que cette femme ose encore lui parler et lui apprendre en secret les nouvelles trames de Ménélas et d'Hermione. Andromaque, en l'appelant sa compagne et non plus son esclave, lui demande avec empressement ce qu'elle vient lui annoncer de nouveau. « Ils ont résolu, dit la sui» vante, d'égorger votre fils. — Ah ! ciel, reprend » la princesse, mon fils est découvert. Je suis » perdue ! » La chose est vraie en effet, et Ménélas est sorti du palais pour aller chercher lui-même sa victime.

Privée de la présence de Pyrrhus qui est allé à Delphes, et de Pélée qui est dans ses États de Pharsale, Andromaque prend le parti d'envoyer vers le dernier qui se trouve le moins éloigné, afin de le presser de se rendre au plutôt à Phthie, pour prévenir cette sanglante intrigue. L'esclave se charge, quoiqu'avec quelque peine, d'une si dangereuse commission. Il y va pour elle de la vie. Mais sa maîtresse la rassure, en lui disant : « pour tromper Hermione sur votre départ, vous

» trouverez des ressources dans le génie de votre » sexe. » Trait malin contre les femmes. Il y en a plusieurs de cette nature dans cette pièce. Euripide n'avait garde de les laisser échapper.

Andromaque seule continue de déplorer ses infortunes, en comparant ce qu'elle est avec ce qu'elle fut autrefois. Elle change même de langage, et prend le ton élégiaque qui répond aux stances de nos vieux tragiques français, mais avec plus d'avantage, puisque l'élégie a pris sa naissance des larmes et des soupirs qu'elle sait plus heureusement exprimer que nos stances. Aussi ne saurait-on rendre en notre langue toute l'élégance des plaintes d'Andromaque : « Malheureux Pâris, » s'écrie-t-elle, c'est une furie, non une épouse » que tu amenas à Troie. C'est elle, patrie infor- » tunée, qui te livra en proie aux flammes et au » fer du Grec vengeur. C'est elle qui a perdu mon » cher Hector si cruellement traîné sur la pous- » sière; elle enfin, qui me voila la tête comme à » une captive pour me faire passer sur ces tristes » bords. Que de pleurs m'a coûtés cette cruelle » séparation de Pergame en cendres, et d'Hector » au tombeau ! Faut-il que je voie la lumière » du jour pour être esclave d'Hermione, barbare » rivale qui me réduit à embrasser cet autel, et » à devenir une source de larmes ! » Ainsi parle Andromaque chez Racine :

J'ai vu mon père mort et nos murs embrasés;
J'ai vu trancher les jours de ma famille entière,
Et mon époux sanglant traîné sur la poussière;
Son fils seul avec moi réservé pour les fers.
Mais que ne peut un fils! je respire, je sers.

RACINE, *Andromaque*, acte III, scène 4.

Du moins est-ce chez Euripide que Racine a puisé le génie de la douleur d'Andromaque, à qui il met si souvent et si pathétiquement, comme Euripide, les noms de Troie et d'Hector à la bouche. Ces noms ont en effet quelque chose d'enchanteur pour les oreilles un peu poétiques, et les idées de ces temps fabuleux acquièrent toujours de nouveaux charmes pour les esprits. C'est pour exprimer cet enchantement de l'ancien goût, que La Fontaine s'écrie :

Ilion, ton nom seul a des charmes pour moi.
Lieu fécond en sujets propres à notre emploi,
Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la place
De ces murs élevés et détruits par les dieux,
Ni ces champs où couraient la fureur et l'audace,
Ni des temps fabuleux enfin la moindre trace,
Qui pût me présenter l'image de ces lieux [1] ?

Despréaux, saisi du même enthousiasme, ne s'explique pas moins vivement :

La fable offre à l'esprit mille agrémens divers :
Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers;

[1] Fable 245.

Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,
Hélène, Ménélas, Paris, Hector, Enée.
O le plaisant projet d'un poëte ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand!
Art. Poét. chant III.

Il dit bien vrai; et c'est sans doute ce précieux charme des noms fabuleux qui anime le génie du poëte, et qui répand sur son ouvrage je ne sais quel vernis, seul capable d'en laisser un doux souvenir dans les esprits des lecteurs. C'est là un des grands avantages des tragédies grecques sur quantité des nôtres.

Je reviens à Andromaque. Un chœur de femmes thessaliennes, touché de compassion pour elle, vient prendre part à sa douleur; secours de pure tendresse sans effet, et plus propre à augmenter la tristesse tragique qu'à changer la situation des choses. Ces femmes ne peuvent que plaindre une princesse étrangère. Aussi, loin d'entreprendre de la consoler, elles lui annoncent au contraire que tout est perdu pour elle, puisqu'une fière et puissante rivale a résolu sa mort. C'est pourquoi elles l'exhortent à reprendre sa fermeté et à ne plus traîner une vie malheureuse dans un asile qui bientôt va lui devenir inutile.

Hermione paraît en ce moment. Orgueilleuse de ses parures et de ses richesses, qu'elle ne doit point, dit-elle, à un époux, mais à un père; elle

se croit en droit de parler avec hauteur à Andromaque, qu'elle traite d'étrangère et de captive. Elle lui reproche une jalousie et une noirceur qui va, dit Hermione : « jusqu'à employer des philtres pour me rendre odieuse à Pyrrhus ; car tel » est le génie des femmes asiatiques. Mais je sau- » rai vous confondre ; mais il n'y aura ni autel, » ni temple, ni déesse qui puisse vous soustraire » à la mort que je vous destine : ou du moins, » si la main de quelque dieu ou de quelque mor- » tel vous délivre des miennes, ce sera pour vous » contraindre à mettre bas votre fierté, et à ram- » per à mes pieds comme une esclave. » Hermione dit plus encore : elle condamne sa rivale, en cas qu'elle échappe à ses coups, au soin humiliant d'arroser et de balayer le palais. Ce sont là des choses que je ne dois ni dissimuler ni traduire [1]. Hermione reprend ensuite son discours avec plus

[1] Ce que le P. Brumoy semble avoir regret de ne pouvoir dissimuler, ne peut choquer que des lecteurs incapables de juger les ouvrages qui peignent d'autres mœurs que celles qu'ils ont sous les yeux. Andromaque était esclave. Hermione veut l'humilier : plus l'image est avilissante, plus elle est convenable à la situation. Cependant, loin d'en offrir aucune qui puisse inspirer le dégoût, le poëte relève celles qu'il emploie par une expression poétique qui ajoute à l'insulte une plus forte nuance d'aigreur et de mépris. Voyez la traduction.

Ajoutez qu'on peut tout dire en beaux vers, tandis qu'il n'est rien de si noble, que la prose du P. Brumoy ne fît trouver plat.

R.-R.

de dignité. C'est pourtant toujours le langage de l'envie et de la fureur. Elle fait souvenir Andromaque qu'elle n'est plus à Troie, mais dans la Grèce, où il est honteux de voir un homme mari de deux femmes, coutume des Barbares, qu'elle impute à sa rivale d'avoir introduite chez les Grecs. Le discours d'Hermione chez Racine est d'une hauteur plus fine et plus palliée. Aussi parle-t-elle à la française.

Andromaque balance si elle répondra à ces outrages, au risque de s'attirer de pires traitemens. Une juste indignation la détermine. Elle éclate : « Sur quel appui, dit cette princesse, ose-» rais-je troubler votre hymen ? Troie en cendres » l'emporte-t-elle sur Sparte, et ne suis-je pas » captive en ces lieux? Serait-ce sur l'avantage » d'une jeunesse et d'une beauté qui ne sont plus, » sur l'éclat de ma patrie désolée, ou sur mes al-» liances, que je fonderais mes prétentions? » Cléone parle à peu près de la même façon pour Andromaque, dans Racine :

Pensez-vous que des yeux toujours ouverts aux larmes
Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes,
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaisirs
De son persécuteur ait brigué les soupirs ?

Andromaque, acte II, scène 1.

C'est le même sens, mais ennobli par l'expres-

sion [1]. La veuve d'Hector continue ainsi dans Euripide : « Briguerais-je le triste avantage de mettre » au monde des esclaves d'Hermione, fruits mal» heureux de ma captivité ? Si vous ne donnez » point de successeurs au trône, souffrira-t-on que » mes enfans deviennent rois ? Les Grecs oublie» ront-ils qu'il fut un Hector, et que je fus son » épouse ? Croyez-moi, si Pyrrhus paie vos soins » d'indifférence, prenez-vous-en à vous-même. » Votre fierté est le philtre dont vous vous plai» gnez. Détrompez-vous, madame : c'est la ver» tu, non la beauté qui fixe le cœur d'un époux. » Au moindre sujet de mécontentement, Pyr» rhus vous voit piquée jusqu'au vif, vanter la » gloire de votre Lacédémone, rabaisser Scyros, » relever vos richesses au-dessus des siennes, et » préférer Ménélas à Achille. Eh! le moyen de lui » plaire à ce prix ! Le faste sied mal à une femme, » fût-elle épouse d'un mari intraitable. »

Andromaque lui demande ensuite si, devenue l'épouse d'un prince de la Thrace où les souverains partagent leur lit avec plusieurs femmes, elle porterait la jalousie et la fureur jusqu'à attenter à leur vie. Elle dit sur cela des choses qui ne conviennent ni à nos mœurs, ni même à la bienséance

[1] Ce n'est pas qu'ici le poëte français ait plus de noblesse que le poete grec ; mais on ne peut conserver aisément ce mérite dans une traduction.

de nos jours, où l'on veut dans les paroles publiques et dans les dehors affecter plus de réserve, que ne l'exigeait la vertu des anciens, toute sévère qu'elle était pour le fond : ce qui prouve toujours l'impossibilité de traduire entièrement les anciens tragiques [1]. Andromaque se fait même un mérite d'en avoir bien usé envers les maîtresses d'Hector, et (le dirai-je) d'avoir allaité des enfans qui n'étaient pas à elle. On ne saurait porter plus loin la complaisance, eu égard aux mœurs antiques. Elle reproche enfin à Hermione une mère éperdûment jalouse, et dont la fille suit les traces en paraissant se défier de l'air même que respire son époux.

Le chœur fait ici son office de conciliateur, et veut engager Hermione à contre-balancer ses raisons avec celles de la veuve d'Hector. Mais l'or-

[1] C'est sans doute une difficulté à vaincre. Mais, si la lecture de ces tragédies dans l'original a des charmes, malgré ces défauts de convenance, pourquoi ne pourrait-on pas espérer que la traduction de ces mêmes tragédies trouverait des lecteurs disposés à la même indulgence ? Une tragédie peut être privée des grâces du langage, et conserver encore des beautés. Je fais la même réponse à ceux qui soutiennent qu'on ne doit traduire les poëtes qu'en vers. Des six parties de la tragédie, deux sont perdues pour nous, tant en grec qu'en français. Trois manquent aux traductions. Il leur reste la fable, les mœurs et les pensées, les trois parties essentielles. N'est-ce donc rien que cela? D'ailleurs, quand j'accorde que la partie de la diction ou du style est perdue, je ne puis le dire à la rigueur. Et, quelque faible que soit l'expression de la prose, elle peut quelquefois n'être pas sans grâce et sans harmonie.

gueilleuse Lacédémonienne se trouve offensée, et la conversation dégénère en un démêlé assez piquant de vers à vers. Enfin Andromaque déclare qu'elle ne quittera point son asile : et Hermione la menace de l'y faire brûler, ou de l'en arracher d'une manière outrageante; puis elle s'en va. Le chœur finit l'acte par des plaintes élégantes sur le jugement de Pâris, cause unique des maux d'Andromaque, de Troie et de la Grèce.

ACTE II.

Ménélas fait éclore le dessein qu'Hermione avait obscurément annoncé. Il amène Molossus qu'il a découvert, et il le présente à sa mère pour la contraindre par cette lâche ruse de sortir de son asile. En effet, il veut une victime, ou la mère ou le fils : l'arrêt en est porté. Andromaque, soutenue par un reste de fierté que lui donne sa fortune passée, éclate en invectives, et confond Ménélas, pour s'être prêté à l'indigne artifice de sa jalouse fille. A ses yeux un pareil héros n'est plus digne de Troie, et Troie méritait un autre vainqueur. Que gagnera-t-il en sacrifiant une mère ou son fils? la haine du peuple et le courroux de Pyrrhus. Il est même peu sûr pour lui d'oser ac-

complir l'un ou l'autre attentat. Que deviendrait Hermione? Pyrrhus serait-il assez lâche pour la reprendre après un tel forfait? Enfin Andromaque s'offre à la mort, si elle est coupable des crimes que lui impute sa rivale; mais si elle est innocente, sied-il à un roi d'entrer dans les passions d'une femme, et d'épouser sa rage?

Le chœur trouve cela trop fier dans la bouche d'une princesse opprimée. Ménélas outré justifie sa colère par des raisons politiques, et il s'en tient à l'alternative qu'il a proposée, ou la mère ou le fils. « Cruelle situation, s'écrie celle-ci, je suis » perdue, si je balance ou si je me détermine à un » choix. Barbare auteur de mes peines, pourquoi » en voulez-vous à mes jours? Ai-je attenté sur » ceux de vos enfans? Ai-je porté le fer et le feu » dans vos États? Aimée malgré moi de Pyrrhus, » faut-il que je porte la peine de son amour? Que » ne l'en punissez-vous lui-même?[1] Est-ce ma

[1] Cette phrase est fort belle: mais elle appartient toute entière au traducteur. Sans doute qu'il a cru rendre ce vers et demi :

Ἀλλὰ τὴν ἀρχὴν ἀφεὶς
Πρὸς τὴν τελευτὴν ὑστέραν οὖσαν φέρῃ.

Ce qui signifie selon moi : « Prenez-vous-en aux auteurs du » trouble, et remontez jusqu'au principe, sans décharger votre » fureur sur une infortunée qui n'est nullement responsable des » événemens. » Par les *auteurs du trouble*, elle entend Pyrrhus, et encore plus Hermione. Ou plus succinctement : « Pourquoi me » rendre responsable du trouble présent, sans remonter jusqu'à » son principe ? » (Note de l'ancien éditeur.)

» faiblesse qui arme votre bras contre moi? O Troie, » ô chère patrie, à quelle extrémité me vois-je ré» duite! Fallait-il devenir deux fois mère, pour » devenir doublement malheureuse! Mais pour» quoi déplorer ces maux? N'ai-je pas vu les tristes » restes d'Hector indignement traînés, tout Ilion » en flammes, et mon Astyanax précipité [1] des » murs de Pergame? N'ai-je pas été traînée moi» même sur les vaisseaux des Grecs? Et, pour » tout dire enfin, ne suis-je pas devenue l'épouse » du meurtrier d'Hector? Non, non, la vie n'a » rien qui me soit précieux. Ma fortune passée et » ma destinée présente me la rendent trop odieuse. » Il me restait un fils, unique et dernier espoir, » et voilà qu'on me l'arrache, qu'on l'immole! » C'est moins ma vie qu'ils veulent que la sienne. » Ils craignent sa vengeance, s'il échappe à leurs » coups. » Elle dit le contraire dans Racine, et beaucoup mieux sans doute, par rapport à Astyanax :

Hélas, on ne craint point qu'il venge un jour son père ;
On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère.

Andromaque, acte I, scène 4.

» Mais enfin, reprend-elle, je rougirais de ne pas » le sauver aux dépens de mes jours. C'en est fait,

[1] Vers que Barnès a cru devoir ajouter pour rendre le sens complet.

» j'abandonne cet autel ; voici votre victime. Frap» pez... O mon fils ! c'est pour toi que je me sa» crifie. Si la pitié te laisse vivre, souviens-toi » d'une mère ; et, si tu revois un père, raconte» lui, en arrosant son visage de pleurs, jusqu'où j'ai » porté la tendresse pour toi. » Chez Racine, elle enchérit noblement sur cette pensée. Mais elle ne parle pas à son fils ; ce discours aurait été hors de sa place : il eût fallu plus de tendresse et moins de leçons. C'est à sa confidente qu'elle parle ainsi :

Fais connaître à mon fils les héros de sa race :
Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace.
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté ;
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été.
Parle-lui tous les jours des vertus de son père,
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.
Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger :
Nous lui laissons un maître ; il le doit ménager.
Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste ;
Il est du sang d'Hector ; mais il en est le reste ;
Et, pour ce reste enfin, j'ai moi-même en un jour
Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour.

Andromaque, acte IV, scène 1.

Si elle eût parlé à son fils, elle se serait contentée de dire en le baignant de ses larmes :

O cendres d'un époux ! ô Troyens, ô mon père !
O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mère !

Acte III, scène 8.

Vainement le chœur tâche d'exciter la compassion de Ménélas et d'Hermione en faveur de la mère et du fils. Ménélas, non moins lâchement artificieux que barbare, ne rougit pas de confesser son artifice, et de manquer à sa parole. Maître de la vie d'Andromaque qui est sortie de son asyle; il ne promet rien à Molossus, et il l'abandonne au caprice d'Hermione. Andromaque abusée a beau attester l'équité, la bonne foi, les dieux; on ne l'écoute plus. Réduite au désespoir, elle accable d'invectives et d'imprécations les Lacédémoniens; et le titre le plus doux qu'elle leur donne, est celui de *perfides*. Étaient-ils, du temps du poëte, ceux de la Grèce qui méritaient le plus ce titre commun à tous les Grecs? Ou plutôt n'étaient-ils point alors brouillés avec les Athéniens! Sans cela Euripide les aurait-il attaqués avec des traits si piquans, lui qui les loue ailleurs? L'on peut voir ce que nous avons dit à ce sujet, première partie, vol. I, discours troisième, articles VI, VII et VIII [1].

Ménélas fait conduire la mère et le fils dans le palais pour le conduire ensuite à la mort; et cet intervalle est rempli par le chœur, qui, après avoir imputé les malheurs domestiques à la pluralité des femmes, et détesté la barbarie de Ménélas

[1] Page 159 et suiv.

et d'Hermione, plaint le sort d'Andromaque et de Molossus[1].

L'une et l'autre reparaissent sur la scène, apparemment en habits funèbres, comme Mégare et ses enfans dans l'*Hercule furieux*[2]. Andromaque du moins a les mains liées. Leurs plaintes entrent dans le corps de l'intermède; et ce sont de ces exclamations naturelles qu'une mort prochaine mettait dans la bouche des anciens. Celles de la mère sont nobles, et celles de l'enfant plus naïves. La mère le fait approcher de son sein pour ne s'en point séparer en mourant. Mais, sa tendresse l'emportant enfin sur sa fierté, elle engage ce fils si cher à tomber aux genoux de Ménélas qui est présent. Celui-ci demeure inflexible comme un rocher. C'est ainsi qu'il se qualifie.

ACTE III.

La chose amenée à ce point, il se fait une révolution de théâtre par l'arrivée de Pélée, que le chœur voit s'approcher. C'est un vieillard plein de fermeté, époux d'une déesse, père d'Achille,

[1] C'est ici la fin du second acte.

[2] Tragédie d'Euripide, qui est la dix-septième dans l'ordre des éditions grecques et de celle-ci.

aïeul de Pyrrhus, et que tant de titres rendent respectable à Ménélas qu'il se voit contraint de céder, non toutefois sans démêlé. Car cette situation est une de ces scènes contentieuses où les tragiques grecs prenaient plaisir à développer tout l'art d'nn dialogue éloquent en faveur des républicains, naturellement libres et disputeurs. Pour tout dire enfin, c'est une de ces scènes qui, malgré cet art, n'ont pas le don de nous plaire, parce qu'elles choquent toutes nos manières, et qu'elles ne conviennent nullement ni au rang, ni à la majesté de nos souverains d'aujourd'hui. Les deux grecs en effet ne s'épargnent pas plus les injures que les raisonnemens; préjugé terrible pour nous contre les anciens. Voici la substance de cet entretien.

Pélée, fort surpris de voir Andromaque liée et traînée au supplice avec son fils, se montre à leurs yeux, comme une divinité qui vient les délivrer de ce danger pressant. La princesse troyenne lui raconte en peu de mots le fait et les motifs d'Hermione. Tout cela est naturel et tendre : car Andromaque, en tombant aux genoux de Pélée, ajoute à la fin ces paroles si belles, parce qu'elles sont si simples) : « Ils ont profité de l'absence de » mon époux et de l'abandon où je me trouve, » pour me perdre et pour égorger un enfant » qui ne leur a fait aucun mal. J'ose donc me

» jeter à vos genoux, seigneur : car, hélas ! ces » liens que vous voyez, m'empêchent de les em» brasser. » C'est la même naïveté que dans ces vers de Virgile :

Ecce trahebatur passis Priameïa virgo
Crinibus à templo Cassandra adytisque Minervæ
Ad cœlum tendens ardentia lumina frustra,
Lumina ; nam teneras arcebant vincula palmas.

Æneid. l. II, v. 403.

Cette vierge sacrée et si chère à Pallas,
Cassandre échevelée, et par de vils soldats
Traînée indignement du fond du sanctuaire,
Levait au ciel ses yeux enflammés de colère ;
Ses yeux... des fers, hélas ! chargeaient ses faibles mains.

Traduction de l'abbé Delille.

« Seigneur, continue Andromaque, sauvez» nous, au nom des dieux, d'un trépas affreux » pour une mère, mais dont la honte retomberait » sur vous. » Pélée ordonne à l'instant qu'on délie Andromaque. Ménélas, d'un ton fier défend qu'on le fasse, et voilà où commence la contestation. Le premier demande au second, de quel droit il tranche du souverain dans une cour étrangère. Ménélas allègue le droit d'allié et d'ami, qui rend l'autorité commune, ainsi que les biens et les maux. Les répliques piquantes et redoublées amènent les menaces. Le roi de Sparte déclare qu'il ne relâchera point sa victime ; et le roi de Thessalie le

menace de lui donner du sceptre sur la tête. Nous verrons encore quelque part[1] cette menace, qui est bien du style d'Homère.

Enfin, Pélée commence un discours suivi où il reproche à son adversaire, comme une lâcheté insigne, d'avoir souffert qu'un indigne Phrygien vînt lui enlever sa femme dans ses États, et d'avoir cru Hélène assez sage pour être laissée seule à sa bonne foi : « Et comment Hélène eût-elle été » chaste dans une ville (c'est Sparte) où l'usage » autorise les jeunes filles à entrer dans les tour-» nois[2], vêtues en amazones? » Le grec peint l'habillement des Lacédémoniennes précisément comme Virgile l'a fait au premier livre de l'*Énéïde*, vers 220, où il nous représente Vénus qui apparaît à son fils Énée dans la forêt de la nouvelle Carthage :

Virginis os habitumque ferens et virginis arma
Spartanæ : vel qualis equos Threïssa fatigat
Harpalyce, volucremque fuga prævertitur Hebrum.
Namque humeris de more habilem suspenderat arcum
Venatrix, dederatque comam diffundere ventis,
Nuda genu, nodoque sinus collecta fluentes.

Et plus bas, vers 241 :

[1] C'est dans l'*Iphigénie en Aulide*. Ménélas menace un esclave du même traitement, acte II, scène I.

[2] J'ai exprimé ainsi les jeux de la course et de la lutte : et, par le terme, *vêtues en amazones*, l'habillement dont il s'agit.

Virginibus Tyriis mos est gestare pharetram
Purpureoque altè suras vincire cothurno.

Son air, son vêtement, sa démarche légère,
D'une vierge de Sparte offrent tous les dehors;
Ou telle, au pied d'Hémus, l'Hèbre voit sur ses bords
L'amazone, animant les coursiers qu'elle dresse,
Voler, et de l'eurus devancer la vitesse.
Pareil est son habit, semblable est son carquois;
La flèche semble attendre un habitant des bois;
Un souple brodequin compose sa chaussure;
Au-dessus du genou, les nœuds de sa ceinture
De ses légers habits serrent les plis mouvants,
Et ses cheveux épars flottent au gré des vents.

Traduit de l'abbé Delille.

C'était la même mode chez les filles lacédémoniennes. Une des lois de Lycurgue était de les élever dans les plus pénibles exercices du corps. Mais le reste de la Grèce ne goûtait point cet usage, comme peu conforme à la bienséance du sexe; et c'est ce que Pélée reproche à Ménélas. Il fait tout de suite une peinture d'Hélène, très-peu avantageuse pour elle, mais assez conforme à la vérité. Tous les maux qu'elle a causés aux Troyens et aux Grecs, la perte de tant de héros, les larmes de tant de mères, la mort même d'Achille, et tant d'autres calamités, il les impute au seul Ménélas, à un époux assez lâche pour racheter à un si haut prix une furie [1] qu'il aurait dû laisser à Troie avec

[1] Voyez les mêmes expressions dans *Iphigénie en Aulide*, acte II, scène II.

exécration, en donnant même une récompense à ses ravisseurs, pour n'être pas forcé de la reprendre de leurs mains. Ce sont, à peu de chose près, les propres termes de Pélée.

Il ne ménage pas plus l'honneur de Ménélas en fait de bravoure. Il le représente comme un héros de montre, revenu seul sans blessure, et qui, bien loin d'ensanglanter ses armes, les a tenues soigneusement cachées, et n'a rapporté de Troie que celles qu'il y avait portées : bien différent, veut-il dire, des héros grecs qui héritaient des armes de leurs ennemis vaincus, ou qui les échangeaient mutuellement par estime, comme l'avait fait Ajax[1] avec Hector. Il ajoute que c'est contre son inclination que Pyrrhus a recherché l'alliance de Ménélas. Il lui remet devant les yeux le sacrifice d'Iphigénie, qu'il a arraché d'Agamemnon sans rougir de contraindre un frère à immoler sa propre fille : tant vous appréhendiez, dit-il, de ne pas retrouver une femme intraitable! Il lui fait un crime de ne l'avoir pas tuée en la revoyant, et de s'être laissé bassement regagner par d'artificieuses caresses. Enfin, il le couvre de confusion au sujet de l'action indigne dans laquelle il vient de le surprendre. Il veut qu'il reprenne Hermione, qu'il en délivre la Thessalie; et il le menace d'un ven-

[1] Voyez l'*Ajax* de Sophocle.

geur dans la personne de Molossus, fils d'Andromaque.

Après la réflexion du chœur, qui trouve trop d'emportement dans le courroux de Pélée, Ménélas prend la parole à son tour, et rend invectives pour invectives. A l'entendre, Pélée est bien peu sage de faire à son allié une querelle sérieuse pour une étrangère qu'il aurait dû chasser au-delà du Phase, comme issue des ennemis des Grecs, et en partie cause de la mort d'Achille. Quelle honte pour le père de ce héros d'avoir reçu dans ses États la veuve d'Hector, et souffert qu'elle lui donnât des petits-fils, opprobre que Ménélas, en ami, voulait laver dans le sang d'Andromaque et de Molossus. Quoi donc, si Hermione demeure privée d'enfans, Pélée mettra-t-il le sceptre aux mains de l'esclave troyenne? ne prendrait-il pas lui-même les intérêts d'une fille aussi indignement traitée que l'est Hermione, s'il était son père? Il se justifie ensuite fort légèrement sur l'article de la valeur. C'est le point qu'un Français aurait d'abord vidé sans tant de raisonnement : autre était la méthode des anciens. A l'égard d'Hélène, Ménélas rejette tous ses malheurs sur les dieux, et par-là il détruit d'un seul trait tout ce que peut dire la médisance à son désavantage. Il prétend même que le siège de Troie a procuré un grand bien aux Grecs, en les rendant autant de héros.

Il se sait bon gré de n'avoir pas attenté sur les jours d'Hélène, et il voudrait que Pélée eût épargné de même ceux de Phocus [1] son frère. C'est reproche pour reproche.

Ces vérités piquantes de part et d'autre sont adoucies par le chœur qui fait son office, comme dit Horace, pour concilier les esprits. Cela n'empêche pas Pélée de répliquer. Il insiste encore sur l'expédition de Troie, dont Ménélas tirait vanité : « Grande injustice, dit Pélée, d'attribuer au chef » la gloire que les soldats ont achetée au prix de » leur sang. » Ce vers d'Euripide cité par Clytus avec autant d'imprudence que de malignité, pour rabaisser Alexandre, coûta la vie à ce favori.

Au milieu de ce discours, Pélée s'avance vers Andromaque, la relève, ordonne à son petit-fils de la délier, et il la délie lui-même en lançant des traits d'indignation contre Ménélas pour avoir si cruellement traité une princesse dont le crime unique est d'être mère, tandis qu'Hermione ne l'est pas. Il parle en maître; il veut que le père et la fille retournent à Sparte ; il leur prépare un

[1] Voyez à ce sujet, Pausanias, liv. II, c. 29. Télamon et Pélée, ayant invité Phocus leur frère aux cinq jeux ordinaires des Grecs, Pélée frappa exprès Phocus d'une pierre qui lui tenait lieu de disque. Ce que Pausanias ajoute, fait voir que ce crime était douteux, ou du moins qu'il passa pour tel. Ainsi c'était malignité à Ménélas de le reprocher.

ennemi redoutable dans Molossus, et il se déclare lui-même plus leur ennemi que ne fut Pâris.

Ménélas prend le parti d'une modération affectée : une guerre le rappelle, dit-il, dans ses États, et ne lui laisse pas le loisir de terminer un pareil démêlé. Mais il déclare qu'il reviendra furieux si l'on ne fait pas justice à Hermione. Quant aux paroles de Pélée, il dédaigne d'y répondre, et il se retire. Andromaque rend grâces à son libérateur. Mais, semblable à une timide colombe à peine échappée des serres du vautour, elle craint encore que Ménélas ne l'enlève à Sparte avec son fils. Pélée la rassure par des paroles peu honorables à Ménélas; car il compte moins sur ses propres forces que sur le peu de valeur de son ennemi, et, pour remettre entièrement Andromaque de sa frayeur, il la ramène dans le palais. Le chœur dans l'intermède envie le bonheur des grands que leurs alliances mettent toujours en état de se soutenir mutuellement dans les plus affreux dangers; et il loue la valeur et la fermeté de Pélée.

ACTE IV.

La confidente d'Hermione, toute effrayée, vient avertir le chœur que sa maîtresse, déchirée par

ses remords, et livrée au désespoir dans la crainte de Pyrrhus offensé, veut se donner la mort, et qu'on a de la peine à la défendre contre elle-même. En effet, on entend dans le palais le bruit des domestiques qui lui arrachent le poignard dont elle veut se frapper. A l'instant, elle paraît sur le théâtre. Elle arrache sa coiffure ; elle déchire ses vêtemens ; elle jette des cris qui marquent toute la violence de son repentir et de ses alarmes.

Le chœur et la confidente font de vains efforts pour calmer son esprit, et pour dissiper ses inquiétudes. Elle ne cherche que le poignard qu'on lui a ravi ; elle ne songe qu'à se précipiter dans les flammes, ou du haut d'un rocher. Quelquefois elle se représente sa triste situation ; elle est abandonnée d'un père qui vient de partir, livrée, à ce qu'elle croit, à la vengeance d'Andromaque, et contrainte de ramper aux pieds de l'étrangère. C'est ce qu'a heureusement imité Racine.

Est-ce là, dira-t-il, (Oreste) cette fière Hermione ?
Elle me dédaignait : un autre l'abandonne ;
L'ingrate qui mettait son cœur à si haut prix
Apprend donc, à son tour, à souffrir des mépris.
Ah, dieux !

Andromaque, acte II. scène 1.

Toutefois, il le faut avouer, quoique Racine se dise redevable à Euripide du caractère d'Hermione, il l'a beaucoup ennobli par l'heureux tour

qu'il a su donner à son poëme. Encore une fois, on ne peut faire aucune comparaison entre deux *Andromaques* d'un caractère si différent.

« Princesse, reprend la confidente, je n'ap-» prouve pas plus vos craintes que votre attentat » sur la rivale troyenne. Pensez-vous en effet que » Pyrrhus, dût-il être gagné par les larmes de l'é-» trangère, voulût porter son ressentiment au » point que vous l'imaginez? Non, non, vous » n'êtes pas à ses yeux une captive tirée des cen-» dres de Troie : fille d'un grand roi, née dans un » État opulent, suivie d'une riche dot, votre al-» liance lui est trop précieuse. Ne croyez pas non » plus qu'un père vous ait abandonnée, ni qu'il » souffre que Pyrrhus vous outrage. Remettez-» vous, madame, et rentrez dans votre apparte-» ment. Evitez la honte de paraître en l'état où » vous êtes. »

Sur cela, le chœur voit arriver un étranger qui demande où est le palais de Pyrrhus, et qui se donne pour Oreste, fils d'Agamemnon. Ce prince en effet aimait Hermione, et son amour lui faisait prétexter un voyage vers l'oracle de Delphes [1], tandis qu'il venait à dessein d'enlever son amante dans l'absence de Pyrrhus. Hermione avertie est

[1] Il vient de Delphes, et prétexte un voyage vers l'oracle de Dodone.

charmée de retrouver Oreste, et de profiter de sa tendresse pour se mettre à couvert de la vengeance de son époux. Elle se jette aux pieds du fils d'Agamemnon, et lui raconte avec beaucoup d'artifice son attentat et ses craintes. Car sans entreprendre de justifier son crime, elle en rejette tout l'odieux sur les horribles conseils de quelques femmes, qu'elle peint très-naïvement comme des sirènes cruelles, qui, par leurs paroles envenimées, ont fait glisser dans son sein le poison de la plus amère vengeance [1] : « Que voulez-vous? ajou- » te-t-elle. La douceur de se venger, l'absence de » Pyrrhus, la présence de Ménélas, mes grandes » richesses, et la qualité de reine et de rivale » étrangère, tout m'aplanissait le chemin du » crime. » Sur quoi elle fait une réflexion peu honorable au sexe; à l'en croire : « Tout époux » sensé doit interdire à son épouse les visites mêmes » des femmes. Ce sont autant de voix qui donnent » de funestes leçons, les unes par intérêt, les au- » tres par passion, d'autres pour avoir des com- » pagnes de leurs déréglemens. » Hermione veut même qu'on emploie les verroux et les grilles pour

[1] « Il me semble qu'Hermione dit vrai en une tragédie d'Euri- » pide, quand elle parle ainsi :

Entrant chez moi femme de mauvais nom
Ont ruiné mon lot et bon renom.

Plutarq. *tr. du Mar.* trad. d'Amyot.

se garantir de ces sirènes. Que dirait Molière de ces grilles et de ces verroux? Le chœur tout composé de femmes en est véritablement choqué, et il ne pardonne cet emportement qu'à un excès de douleur.

Oreste, ravi de trouver les choses au point où il les voulait, confesse qu'Hermione est l'unique objet de son voyage, et il met à profit les conjonctures pour faire sa déclaration. En un mot, il met à prix son secours : « Si Hermione veut être libre » et sortir des États de Pyrrhus, il faut qu'elle » épouse Oreste : aussi bien lui fut-elle promise » par Pélée. Mais elle devint la récompense d'un » guerrier qui avait combattu à Troie; et le fils » d'Agamemnon eut beau prier le fils d'Achille » de ne pas troubler cet amour, le prince thessa-» lien ne répondit que par des outrages. Il repro-» cha à Oreste d'être la proie des furies, après » avoir été le bourreau de sa mère : affront que » cet amant n'a pu dévorer, et que l'amour d'Her-» mione a gravé plus profondément dans son » cœur. » Tel est le fond du discours d'Oreste, beaucoup moins rempli d'art que le rôle que lui donne Racine.

Hermione renvoie son amant à Pélée sur ce qui concerne l'hymen. C'est se rendre; quant aux autres conditions, elle le prend au mot, prête à le suivre, dans la crainte du sort qu'elle prévoit.

« Ne craignez désormais, répond Oreste, ni Pé-» lée, ni Pyrrhus. » Pour celui-ci, le fils d'Agamemnon déclare qu'il va le chercher à Delphes [1], et laver son front dans le sang de cet orgueilleux rival : projet barbare, auquel Hermione consent par son silence. On voit assez combien l'Hermione française conduit différemment son intrigue. C'est elle plus qu'Oreste qui tue Pyrrhus, et qui le tue malgré elle par les mains d'un amant détesté, à qui elle redemande ses jours après l'avoir contraint à cet attentat. Chez Euripide, Oreste et Hermione partent sur-le-champ pour Delphes, où Pyrrhus était allé demander raison à Phébus du meurtre d'Achille, impiété qui fera le dénoûment de la pièce.

ACTE V.

Pélée s'aperçoit qu'Hermione s'est échappée secrètement avec Oreste, et il apprend du chœur tout le détail de la conjuration contre Pyrrhus. Comme il est sur le point d'envoyer vers lui, il voit paraître un député qui vient lui raconter tous

[1] Il ne dit pas si clairement qu'il va à Delphes ; son expression semble indiquer au contraire une chose déjà exécutée. Voyez la traduction.

les malheurs qu'il appréhendait : chose visiblement contraire à la vraisemblance, puisqu'Oreste, loin d'avoir eu le temps de faire tout ce que dit l'envoyé, n'a pas même pu arriver au temple de Delphes [1]. C'est, je pense, la première fois que nous ayons vu Euripide s'oublier à ce point; lui qui, aussi bien que ses contemporains, était si exact à garder toutes les vraisemblances du temps et du lieu.

En effet le député, après avoir accablé d'abord Pélée, en lui disant brusquement que les Delphiens et Oreste ont tué Pyrrhus, fait le détail de cette action, qui, sans compter le voyage, exigeait au moins quelques heures : narré trop peu conforme à nos manières pour le traduire littéralement. En voici la substance : « Pyrrhus avait » passé trois jours à Delphes. On soupçonnait » qu'il voulait reconnaître le temple pour en en» lever les trésors. Ce soupçon du peuple était » fondé sur ce qu'il entendait Pyrrhus se plaindre » d'Apollon comme l'assassin d'Achille. Le sénat » s'assemble : on environne secrètement le temple » de gardes. Cependant Pyrrhus commençait le » sacrifice, où il prétendait expier la faute qu'il » avait commise en demandant raison au dieu de » la mort de son père, comme si Apollon en eût

[1] Voyez l'*Examen* de cette pièce.

» été le coupable auteur. Oreste se glisse dans le » temple: et par des bruits sourdement semés, » il change les soupçons en évidence. A l'instant, » les Delphiens armés assiégent Pyrrhus de toutes » parts, et le poursuivent l'épée à la main. Il se » dérobe à leurs coups, se saisit des armes suspen» dues aux colonnes, s'avance vers l'autel, et fait » face à tous les assaillans. »

Ici le député s'étend sur les efforts plus qu'humains de son héros. Pyrrhus, quoique blessé, évite avec son bouclier une grêle de traits et de pierres. Mais il avait trop à faire ; car on lui lançait jusqu'à des broches. Voilà par exemple, ce qu'un Français ne saurait traduire, non plus que les sauts agiles que faisait Pyrrhus pour parer tous ces traits. Nous voudrions avec raison qu'on nous dit en deux mots, comme Racine :

Chacun se disputait la gloire de l'abattre :
Je l'ai vu dans leurs mains quelque temps se débattre,
Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober ;
Mais enfin à l'autel il est allé tomber.

Andromaque, acte V, scène 3.

Euripide, non content d'une opiniâtre défense, lui fait faire encore une vigoureuse attaque. Pressé de toutes parts, Pyrrhus se jette à corps perdu à travers les Delphiens, et il les fait fuir comme de timides colombes à l'aspect du vautour. Un grand nombre tombe sous ses coups redou-

blés : mais une voix divine se fait entendre de l'antre du temple, et ranime les combattans. Un Delphien commence ; les autres achèvent, et tous veulent avoir part à la gloire de frapper Pyrrhus. Ils l'accablent même après le trépas. Enfin, l'on apporte son corps sur le théâtre, et tout cela se fait presque en un clin-d'œil.

Ce spectacle achève de désespérer Pélée. Il embrasse le cadavre de son petit-fils, le baigne de ses pleurs ; et, par un retour de douleur, il voudrait qu'il eût été enseveli sous les ruines de Troie. Enfin, il exprime sa tristesse par tout ce que les tragiques grecs ont de plus naturel. Le chœur en augmente l'impression, et tout le théâtre ainsi agité représente un roi et son peuple en pleurs. C'est le deuil ordinaire des Grecs au sujet des morts.

Cette lugubre cérémonie est interrompue tout à coup par l'arrivée d'une déesse, qui, traversant les airs, descend sur le théâtre, et se fait connaître pour Thétis, femme de Pélée. Elle console ce prince par son propre exemple. Toute déesse qu'elle est, il lui a fallu perdre Achille, et obéir au destin. Elle veut donc que Pélée suspende sa douleur, pour aller inhumer Pyrrhus à Delphes, afin de le venger par cet honneur, et de laisser à la postérité un monument de la violence d'Oreste. Elle ordonne qu'Andromaque aille

chez les Molosses épouser Hélénus, afin de donner lieu à Molossus, reste unique des Æacides, de procurer des successeurs légitimes au trône de Molossie. Par-là, le sang grec et troyen d'Achille et d'Hector, réuni dans Andromaque et Pyrrhus, se perpétuera dans un puissant royaume. Quant à Pélée, l'honneur qu'il a d'être l'époux d'une déesse lui vaudra la divinité. Pour cela Thétis lui donne ordre de se retirer dans une grotte des îles fortunées, où il reverra Achille déifié. Elle viendra ensuite le prendre, accompagnée de cinquante Néréïdes, pour l'enlever comme son époux dans le palais de Nérée, en lui donnant la qualité de demi-dieu.

Comme la morale de cette pièce roule sur le bonheur des mariages bien assortis, et sur les horreurs qui accompagnent la polygamie, l'on peut dire que c'est autant la punition de Pyrrhus, que l'établissement d'Andromaque chez les Molosses.

PERSONNAGES.

ANDROMAQUE.
UNE ESCLAVE troyenne.
LE CHOEUR, composé de femmes Phthiotes.
HERMIONE.
FEMME de la suite d'Hermione.
MÉNÉLAS.
LA NOURRICE [1] d'Hermione.
MOLOSSE, jeune enfant, fils d'Andromaque et de Néoptolème.
PÉLÉE, père d'Achille, et grand-père de Néoptolème.
ORESTE.
UN MESSAGER.
THÉTIS.

La scène est à l'entrée du temple de Thétis et du palais de Néoptolème, dans le lieu nommé Thétidée, à l'extrémité de la Phthiotide, la plus voisine de Pharsale.

[1] Voyez la note sur ce personnage, jointe au tome V.

ANDROMAQUE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDROMAQUE, seule.

O THÈBES! [1] cité florissante, la gloire et l'ornement de l'Asie! ah! que mon sort était digne d'envie, ah! qu'Andromaque était heureuse, lorsqu'elle sortit de tes murs, chargée de riches présens, pour aller habiter le palais de Priam et devenir l'épouse d'Hector! aujourd'hui, quelle femme m'égale en infortune? J'ai vu mourir Hector mon époux, par la main de l'impitoyable Achille; j'ai vu mon fils, ce cher Astyanax dont Hector m'avait rendue mère, précipité du haut d'une tour, à l'instant où les Grecs furent maîtres d'Ilion. Esclave moi-même, quoique née au sein de la liberté, j'ai été transportée en Grèce et livrée à l'insulaire [2] Néop-

[1] Andromaque était fille d'Éétion, roi de Thèbes en Cilicie.

[2] Néoptolème était né dans l'île de Scyros. Il paraît que les anciens Grecs ont affecté quelquefois une sorte de mépris pour les habitans des îles.

tolème comme le prix de sa valeur et sa part du butin de Troie. J'habite les champs qui servent de limite à cet État de Phthie et à la cité de Pharsale; c'est dans ces retraites solitaires que Thétis couronna les vœux de Pélée. En mémoire de son hymen, les Thessaliens ont appelé ce lieu Thétidée. Le fils d'Achille possède ce palais; mais il laisse à Pélée le soin de gouverner l'État de Pharsale, ne voulant point arracher le sceptre des mains d'un vieillard qu'il honore. J'ai donné un fils à mon maître; et mon cœur, accablé de tant d'infortunes, s'était flatté de l'espérance de trouver dans cet enfant une consolation et un appui; mais, depuis que mon maître a dédaigné ma couche, depuis qu'Hermione est devenue son épouse, elle ne cesse de m'accabler des plus cruels outrages. Elle dit que, par de secrets maléfices, je mets obstacle à sa fécondité, que je la rends odieuse à son époux, que je veux la chasser de cette maison, et me mettre à sa place, moi qu'on n'y vit hélas! monter qu'avec horreur, et qui l'ai pour jamais abandonnée! Jupiter, qui lit dans mon cœur, sait si je l'ai jamais désirée, mais ma sincérité ne la persuade point; elle veut me faire mourir. Ménélas son père, agit de concert avec elle: il a quitté Sparte pour venir en ce palais exécuter leur noir dessein. Effrayée et tremblante, je suis venue chercher un asile dans ce temple consacré

à Thétis, et qui touche aux murs du palais. Pélée et sa famille le révèrent comme le monument glorieux de son alliance avec la déesse. J'ai envoyé en secret mon fils, mon unique espérance, dans une maison écartée, de peur qu'ils ne tournent leur rage contre lui; car son père est absent, il ne peut me défendre, il ne peut secourir son fils. Il est allé à Delphes demander le pardon d'une offense faite au dieu, dans l'égarement d'une trop juste douleur. Irrité de la mort de son père, il pria Apollon de punir son meurtrier[1]. Il tâche aujourd'hui de fléchir le dieu blessé de cette imprudente prière, et d'obtenir sa faveur par ses larmes et son repentir.

SCÈNE II.

ANDROMAQUE, UNE ESCLAVE TROYENNE.

L'ESCLAVE.

O ma maîtresse!... (car je veux vous donner ce titre que vous portiez dans la Phrygie) je vous servis toujours avec zèle, ainsi que l'illustre époux que la mort vous a ravi : le même sentiment m'anime encore, et me fait braver le danger d'être découverte, pour venir vous instruire des horribles complots que forment contre vous Ménélas et sa fille.

[1] Ce meurtrier était Apollon lui-même.

ANDROMAQUE.

Chère compagne de mon esclavage, car c'est-là le seul titre qui reste à ta malheureuse reine, dis-moi ce qui se passe dans le palais. Quels piéges sont tendus sous mes pas? dois-je me préparer à la mort?

L'ESCLAVE.

Malheureuse mère! ils vont faire périr ce fils que vous aviez éloigné en secret du palais.

ANDROMAQUE.

Dieux!... sa retraite est découverte?... Qui m'a trahie? Ah! malheureuse!

L'ESCLAVE.

Hélas! je l'ignore, mais le fait est trop certain, je le tiens de leur propre bouche. Ménélas est sorti du palais pour chercher son innocente proie.

ANDROMAQUE.

Je suis perdue... O mon fils! deux vautours acharnés vont déchirer ton sein. Et celui à qui tu donnes le nom de père, consume à Delphes en de vains délais le temps qu'il devrait employer à sauver tes jours.

L'ESCLAVE.

Sans doute, s'il était en ces lieux, vous n'éprouveriez pas d'indignes traitemens. Mais maintenant vous êtes sans défenseur.

ANDROMAQUE.

Ne dit-on point que Pélée doive venir en ces lieux?

L'ESCLAVE.

Chargé d'ans, il ne peut vous donner qu'un faible secours.

ANDROMAQUE.

Je l'ai fait appeler par des messages réitérés.

L'ESCLAVE.

Pensez-vous que ceux que vous en chargez les rendent fidèlement?

ANDROMAQUE.

Comment pourrais-je m'en assurer? veux-tu toi-même me rendre cet important service?

L'ESCLAVE.

Et que répondrai-je lorsqu'on m'interrogera sur mon absence?

ANDROMAQUE.

Tu trouveras quelqu'adroit prétexte. Va, une femme n'en manque jamais.

L'ESCLAVE.

Il y va de ma vie; car Hermione est vigilante.

ANDROMAQUE.

Abandonnes-tu tes amis dans la détresse?

L'ESCLAVE.

Non, je ne donnerai point lieu à cet odieux reproche. Je pars..... Et qu'est-ce que la vie d'une esclave, même quand je devrais la perdre?

ANDROMAQUE.

Va, tandis que livrée à ma douleur, je frapperai les airs de mes accens plaintifs et me nourrirai de mes pleurs. C'est une consolation que la nature accorde à notre sexe, au sein des maux qui nous pressent, de leur donner l'essor par des paroles fugitives. Plus d'un sujet de larmes s'offrent à la fois à mon souvenir; ma patrie ravagée, Hector dans la nuit du tombeau, la dure destinée qui, me tenant attachée à son joug, m'a fait tomber dans les indignes liens de la servitude. Jamais sans doute on ne devrait appeler heureux aucun des mortels, avant d'avoir vu le dernier jour de sa vie, et de savoir par quelle fin il a terminé sa carrière [1].

[1] C'est le mot du sage Chilon : *Considérez la fin de la vie*, qu'Ovide a ainsi rendu :

Scilicet ultima semper
Exspectanda dies homini est; dicique beatus
Ante obitum nemo supremaque funera debet.

SCÈNE III.

ANDROMAQUE, seule.

Quand Pâris conduisit Hélène dans la superbe Ilion [1], il reçut dans son lit une furie infernale.

O Troie, c'est pour elle que le fougueux Arès sortit de la Grèce suivi de mille vaisseaux, et vint renverser tes murs avec le fer et le feu.

C'est pour elle qu'Hector fut traîné autour des murailles par le char du héros issu de Thétis;

Et que du lit de mon époux je fus conduite sur le rivage, couverte du voile odieux des captives.

O que de pleurs coulèrent de mes yeux en voyant cette ville superbe, cette sainte couche nuptiale et mon époux lui-même, que je laissais enseveli dans la poussière!

Infortunée! pourquoi vois-je encore le jour? m'était-il réservé de vivre pour devenir l'esclave d'Hermione?

Victime de sa cruauté, je viens comme une suppliante embrasser la statue de la déesse, consumée par la douleur, comme une source qui distille goutte à goutte du creux d'un rocher.

[1] Ce morceau est écrit en vers élégiaques.

SCÈNE IV.

LE CHOEUR, ANDROMAQUE.

LE CHŒUR.

Illustre captive, qui vous êtes réfugiée dans ce temple consacré à Thétis, que rien ne peut vous résoudre à abandonner ! Je suis citoyenne de Phthie, et toutefois je ne crains point de venir auprès de vous, Asiatique infortunée, pour chercher avec vous un remède à vos maux; je voudrais mettre un terme à ces malheurs, trop difficiles à réparer, qui vous ont enfermée avec Hermione dans les liens de l'odieuse discorde, en vous faisant partager avec elle la couche du fils d'Achille.

Songez au triste sort où vous êtes réduite. Combattrez-vous contre vos maîtres? Une captive Phrygienne pense-t-elle l'emporter sur la citoyenne de Sparte? Abandonnez ce temple honoré par nos sacrifices. Pourquoi flétrir ainsi votre beauté dans les larmes? il faut céder aux ordres souverains : qu'êtes-vous pour y résister?

Sortez; quittez la demeure superbe de la fille de Nérée; songez que vous êtes esclave dans une terre étrangère, où vous ne pouvez attendre aucun secours de vos amis. O sort déplorable! ô malheureuse épouse!

Troyenne, je sens mon cœur ému de compassion; mais la crainte que m'inspirent mes maîtres m'arrête; et dans l'excès de ma pitié, je tremble que la fille d'Hélène ne découvre mes sentimens pour vous.

SCÈNE V.

HERMIONE, ANDROMAQUE, LE CHŒUR.

HERMIONE.

L'or [1] et les ornemens qui brillent sur ma tête,

[1] On conjecture avec raison qu'il y a une lacune de plusieurs vers entre cette scène et la précédente. Premièrement, le chœur n'annonce point l'arrivée d'Hermione, ce qui est contraire à l'usage du théâtre grec. Ensuite les premiers mots que dit Hermione ressemblent plutôt au milieu d'un discours qu'à la première phrase que prononce un personnage qui n'a point encore paru sur la scène. Enfin on voit, par la manière dont elle termine le discours qu'elle adresse au chœur, que ce discours est une réponse. On peut donc supposer un commencement de scène tel à peu près que je vais l'esquisser ici :

LE CHOEUR.

« J'aperçois Hermione, l'épouse de Néoptolème, qui vient en » ces lieux, brillante de l'éclat d'une riche parure.

HERMIONE.

» Andromaque, sors de ce temple; je l'exige comme ta souve- » raine. Je ne devrais point peut-être m'abaisser jusqu'à parler à » une esclave digne de châtiment, mais je veux que personne ne » puisse douter de mes droits; je veux te confondre en présence » de ces citoyennes de Phthie, et t'accabler du poids de la honte, « avant que d'exercer sur toi les rigueurs de la justice......

LE CHOEUR.

» Hermione, quelque soit mon respect pour l'épouse de notre

ces riches vêtemens dont je me suis parée, ne sont point les richesses de la maison d'Achille ou de Pélée. Ce sont les dons que me fit Ménélas mon père, lorsque je sortis de Sparte; je reçus de lui d'autres présens magnifiques, et j'ai acquis le droit de parler librement dans une maison où j'ai apporté l'opulence. Telles sont les raisons que je puis opposer aux vôtres. Et toi, esclave et captive, tu voudrais t'en emparer à mon préjudice; tu me rends par tes maléfices odieuse à mon époux, et tu as frappé mon sein d'une honteuse stérilité. Les femmes de ton pays [1] connaissent ces affreux secrets; mais j'en préviendrai les funestes suites. Ni la demeure de la Néréïde, ni ce temple, ni cet autel ne mettront ta vie à couvert; ou, si quelqu'un des mortels ou des dieux veut sauver tes jours, il faut quitter tes orgueilleux projets, trembler, t'humilier devant moi, tomber, ramper à mes genoux, balayer mon palais, répandre autour de moi, avec des vases enrichis d'or, une rosée

» roi, je vous demande, au nom de la déesse qui habite cette au-
» guste retraite, d'épargner une suppliante! »

HERMIONE.

« Citoyennes de Phthie, ignorez-vous quels sont mes droits en
» ces lieux? L'or et les ornemens, etc. »

[1] Les *Epirotes*. Les Grecs désignaient quelquefois les Asiatiques par ce mot; et c'est pour cela que la Molossie où s'établit la colonie Asiatique d'Hélénus, fut appelée Épire. Le mot *Epire*, en grec, signifie *continent*.

rafraîchissante [1], et apprendre à connaître en quels lieux le sort t'a placée. Ici n'est point Hector, ni Priam et son opulence. Ces murs sont ceux d'une ville grecque. Malheureuse! jusqu'où as-tu poussé l'égarement? Tu n'as pas craint d'entrer dans le lit de celui dont le père a fait périr ton époux, d'avoir des enfans d'un homme tout couvert de son sang! Telles sont les mœurs des Barbares: mêlés confusément en d'incestueuses alliances, le père avec la fille, le fils avec la mère, le frère avec la sœur, ils s'unissent sans choix aux meurtriers de leurs proches; la loi ne leur impose aucune gêne. Va porter loin de nous ces exemples abominables. Il est contraire aux mœurs et à l'honnêteté qu'un seul homme ait deux femmes sous son empire. Celui qui veut que sa maison soit heureuse et bien gouvernée, en choisissant une compagne, doit y borner ses vœux et son amour.

LE CHŒUR.

La jalousie est la passion des femmes; elles ne peuvent supporter celles qui partagent avec elles le lit de leur époux.

ANDROMAQUE.

Ah! que la jeunesse est injuste! Mais que me

[1] *La rosée d'Achéloüs*. Achéloüs était un fleuve d'Étolie, qui est employé pour désigner un fleuve quelconque. Ainsi la rosée d'Achéloüs, c'est l'eau. Voyez Macrobe *Saturnal*. lib. V, c. 18

sert d'avoir pour moi la justice? Oserai-je parler dans les fers? et si je puis vous confondre, je n'en serai que plus maltraitée; car l'orgueil des grands supporte impatiemment la raison des faibles. Mais la crainte ne me fera point trahir la vérité, ni me manquer à moi-même. Dites-moi, jeune imprudente, qui a pu vous persuader que j'aie formé le dessein de rompre votre mariage? Est-ce mon éclat ou ma puissance? Lacédémone redoute-t-elle la capitale de la Phrygie? Ma fortune est-elle grande et digne d'envie? Me voyez-vous libre et honorée, brillante de l'éclat de la jeunesse et de la beauté, fière d'une patrie florissante, et soutenue par de nombreux amis? Est-ce là ce qui peut m'inspirer le dessein de m'emparer de votre palais? Dois-je ambitionner votre place afin de donner le jour à des esclaves, de traîner après moi une nouvelle charge de douleurs? Ou bien dois-je me flatter que la Phthiotide souffre que mes fils occupent le trône au défaut des vôtres? Mon nom et ma patrie ne sont-ils pas chéris des Grecs? L'obscurité de ma naissance me dérobe sans doute à leur haine, et la femme d'Hector, une princesse phrygienne, captivera aisément leur bienveillance et leurs suffrages. Non, ce ne sont point des charmes et des maléfices qui vous font haïr de votre époux; s'il trouvait en vous une compagne d'un commerce agréable et doux, il changerait de sentiment. Les vertus

sont un philtre plus puissant que la beauté même. Mais, vous, dès qu'une chose vous blesse, vous parlez avec emphase de la grandeur de Lacédémone, et de Scyros avec dédain. Dans une maison où règne la simplicité, vous étalez votre faste et votre opulence. Achille est à vos yeux moins grand que Ménélas.

Voilà ce qui éloigne votre époux. Quel que soit celui auquel l'hymen unit sa destinée, une femme lui doit sa soumission et son amour; jamais son orgueil ne doit lui disputer la prééminence. Si le sort vous eût donné pour époux, au sein des frimats de la Thrace, un prince qui, suivant les lois de cette contrée, fût le mari de plusieurs femmes, vous les auriez donc tuées dans votre fureur jalouse, et vous auriez couvert votre sexe de honte? car l'amour fermente dans notre sein avec plus de violence que chez les hommes, mais il se cache sous le voile aimable de la pudeur. O cher Hector! tu n'éprouvas jamais ma jalousie. Si Vénus t'inspira quelque faiblesse, j'aimais à cause de toi, celles qui en étaient l'objet. Les fruits de tes amours secrètes furent allaités de mon sein; tu n'entendis jamais d'amers reproches. C'est ainsi que, par ma douceur, je regagnais le cœur de mon époux. Mais vous, au contraire, vous ne pouvez même souffrir qu'une goutte de rosée s'attache à votre époux.... Redoutez les excès où l'amour jeta

votre mère. Les enfans ne doivent pas imiter les vices des auteurs de leur naissance.

LE CHŒUR.

Reine, s'il se peut, rendez-vous à ma prière, et consentez à vous réconcilier avec elle.

HERMIONE.

Est-ce à toi de débiter des maximes, de me provoquer par tes discours? ta sagesse en effet l'emporte sur la mienne!

ANDROMAQUE.

Si vous êtes sage, ce n'est pas en tenant de tels discours.

HERMIONE.

Puisse du moins mon cœur ne pas ressembler au tien!

ANDROMAQUE.

Quoi! si jeune, dans vos propos vous respectez si peu la pudeur!

HERMIONE.

Tu ne te contentes pas de la blesser par tes paroles.

ANDROMAQUE.

Ne pouvez-vous souffrir en silence les douleurs de l'amour?

HERMIONE.

Eh! l'amour n'est-il pas le bien le plus précieux pour une femme?

ANDROMAQUE.

Oui, lorsque la pudeur le dirige ; sinon, c'est un opprobre.

HERMIONE.

Cette ville ne se gouverne pas par l'opinion des Barbares.

ANDROMAQUE.

Ce qui est honteux parmi les Barbares, est aussi honteux chez les Grecs.

HERMIONE.

Tous tes raisonnemens ne t'arracheront point à la mort.

ANDROMAQUE.

Osez envisager la déesse! elle tourne sur vous des regards irrités.

HERMIONE.

Elle a en horreur ta patrie qui s'est abreuvée du sang d'Achille.

ANDROMAQUE.

C'est Hélène et non pas moi, c'est votre mère qui a causé sa mort.

HERMIONE.

Pousseras-tu plus loin l'audace et l'injure?

ANDROMAQUE.

Je me tais ; je m'interdis toute parole offensante.

HERMIONE.

Réponds enfin sur l'objet qui m'amène.

ANDROMAQUE.

Que puis-je répondre, sinon que vos sentimens ne sont pas ce qu'ils devraient être?

HERMIONE.

Enfin quitteras-tu ce bois sacré de la déesse des mers?

ANDROMAQUE.

La mort seule peut m'en chasser[1].

HERMIONE.

Tu résistes? Ne crois pas que j'attende mon époux sans vengeance.

ANDROMAQUE.

Jusqu'à ce qu'il revienne, ne pensez pas que je me livre entre vos mains.

HERMIONE.

Je t'y forcerai par le feu. La sainteté du lieu ne peut t'en garantir.

ANDROMAQUE.

Que vos mains commencent l'incendie, les dieux en seront témoins.

[1] C'est le sens que présentent les manuscrits cités par M. Brunck. Les autres leçons n'offrent point un sens clair.

HERMIONE.

Je te déchirerai le sein.

ANDROMAQUE.

Immolez, arrosez de sang l'autel de la déessse; elle saura vous en punir.

HERMIONE.

Femme audacieuse, nourrie parmi les Barbares[1], tu veux braver la mort! va, je sais le moyen de te faire quitter volontairement ton asile, tu ne résisteras pas à l'appât qui va t'être offert. Je ne m'explique pas davantage; tu ne tarderas pas à me comprendre. Demeure inébranlable dans ton poste : quand des flots de plomb liquide versés autour de toi t'y tiendraient encore affermie[2], je saurai t'en arracher avant que le fils d'Achille, en qui tu mets toute ta confiance, revienne pour te délivrer.

ANDROMAQUE.

Oui, je mets en lui ma confiance. Mais, hélas! qu'il est affreux que l'homme à qui la nature offre des remèdes contre les serpens venimeux, n'en

[1] *Nourriçon barbare !* ou peut-être: *bétail barbare ! O barbaram pecudem !* C'est ainsi que l'entend l'ancien interprète latin.

[2] Elle compare Andromaque à une statue dont la base serait affermie par un ciment de plomb fondu : ou peut-être fait-elle allusion à l'usage de fermer les portes en coulant du plomb dans les gonds.

ait aucun contre une femme méchante, plus dangereuse que la vipère et le feu !

SCÈNE VI.

LE CHŒUR, seul [1].

Que de maux fit naître à la fois le fils de Jupiter et de Maïa [2], lorsqu'il entra dans les forêts de l'Ida, conduisant le char des trois déesses, armées pour le combat funeste de la beauté, vers la demeure d'un berger, auprès d'un pasteur jeune et solitaire, au sein de ses pénates déserts [3] !

Arrivées dans ces vallons couverts de la chevelure des forêts, elles lavèrent leurs corps éblouissans dans l'eau des sources des montagnes, elles allèrent vers le fils de Priam, se lançant tour-à-tour des propos pleins d'aigreur. Cypris s'empara de son cœur par des paroles trompeuses, douces à ses oreilles, mais amères aux Phrygiens, et qui ont renversé les tours superbes de la malheureuse Ilion.

Plût au ciel qu'elle eût jeté ce funeste fruit par-dessus sa tête, celle qui jadis mit Pâris au jour; avant qu'il pût habiter les rians côteaux de l'Ida, alors que Cassandre, la tête ceinte du laurier pro-

[1] Andromaque est peut-être présente.

[2] Mercure.

[3] Où Pâris vivait seul, sans femme et sans famille.

phétique, s'écriait : « Immolez le destructeur de » Troie. » Qui n'importuna-t-elle pas de ses plaintes? Auquel des princes et des vieillards ne demanda-t-elle pas sa mort?

Les malheureuses Troyennes n'auraient pas plié sous le joug; et toi, princesse infortunée, tu ne languirais pas dans l'esclavage; la Grèce n'eût pas supporté dix années de travaux et de dangers, elle n'eût point vu périr sous les murs d'Ilion la fleur de ses jeunes guerriers, laissant les épouses abandonnées, et les vieillards privés de leurs enfans.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉNÉLAS, ANDROMAQUE, MOLOSSE, LE CHŒUR.

MÉNÉLAS, conduisant le jeune Molosse.

VOILA l'enfant que tu pensais dérober aux regards de ma fille. Tu te flattais que ce temple mettrait tes jours en sûreté, tandis que ceux de ton fils étaient à couvert dans sa retraite. Ma prudence a surpassé la tienne: si tu ne quittes cet asile, nous l'immolerons à ta place: choisis de mourir toi-même, ou de voir la mort de ton fils expier tes crimes envers ma fille.

ANDROMAQUE.

O renommée! combien de fois as-tu enflé d'orgueil le cœur des mortels les plus vils! J'admire sans doute ceux à qui la vérité distribue la gloire, mais ceux qui la tiennent du mensonge, n'en sont point décorés à mes yeux, et je ne vois en eux qu'un jeu cruel de la fortune qui favorise leur insolence. Placé par le hasard à la tête des armées de la Grèce, tu as vu la superbe Troie tomber sous ta main faible et timide; et tu signales au-

jourd'hui ton courage à combattre une femme esclave et malheureuse, pour flatter l'orgueil d'un enfant! Non, tu n'étais pas digne de Troie, Troie n'était pas digne de toi [1]. Tels brillent au-dehors d'un faux éclat de sagesse et de vertu, de qui les sentimens sont rampans et vulgaires, et qui ne surpassent les autres hommes qu'en richesses et en puissance.... Ménélas, j'y consens, terminons ce discours.... Je ne suis plus, ta fille m'a fait périr.... Toutefois elle n'évitera point la souillure de l'homicide : toi-même, il faudra te justifier devant le peuple d'un meurtre où tu auras trempé. Si, pour prévenir mon trépas, je vous livre mon fils, oserez-vous lui ôter la vie? pensez-vous que son père laisse sa mort impunie ? est-il si dépourvu de courage? les murs de Troie triomphèrent-ils de sa faiblesse? Croyez qu'il agira en digne descendant d'Achille et de Pélée. Il chassera de sa maison une femme odieuse. Que diras-tu alors en l'offrant à un nouvel époux? exalteras-tu sa sagesse et sa modestie? te plaindras-tu des torts de celui qui la répudie? Mais qui sera trompé par de telles impostures? qui voudra s'unir au sort d'une telle épouse?... La recevras-tu donc

[1] Le mot *digne* doit s'entendre dans le second membre de cette phrase d'une manière ironique. En grec, cela n'est pas nécessaire, parce que le mot se prend également en bonne et en mauvaise part.

dans ton palais, afin de la voir vieillir dans une honteuse viduité? Malheureux, qui ne prévois pas les suites déplorables d'un crime! combien ne souhaiteras-tu pas alors de voir ta fille jouir des douceurs de l'hymen, dût-elle les partager avec plusieurs rivales! Faut-il, pour un léger sujet, attirer ces calamités sur sa tête? Et si les femmes ne peuvent résister à la dépravation de leur nature, faut-il qu'un homme imite leurs fureurs? Qu'on examine si par de secrets poisons j'ai causé la stérilité de ta fille; j'abandonne aussitôt cet autel; je me soumets au jugement de ton gendre : il est intéressé comme toi à venger l'injure faite à sa couche. Tu vois le fond de mon cœur. Mais pour toi, je me rappelle avec effroi que c'est une femme qui t'a fait renverser la capitale de la Phrygie.

LE CHŒUR.

Vous oubliez que vous parlez à un homme, et vous passez les bornes que la décence impose à notre sexe.

MÉNÉLAS.

Ce triomphe est petit, il est vrai, et peu digne de l'éclat de ma puissance; mais c'est une victoire plus grande et plus flatteuse d'obtenir ce qu'on désire, que de renverser Troie. Ma fille est outragée; je ressens son injure, et je combats pour elle. Une femme peut supporter sans murmure

toute autre espèce d'injustice; mais lui enlever son époux, c'est lui arracher la vie. L'époux de ma fille a droit de commander à mes esclaves; c'est à elle, c'est à moi de punir les siens en son absence. Les vrais amis n'ont rien en propre; tous leurs biens sont communs. Ce serait chez moi une négligence coupable de ne pas veiller sur ce qui m'appartient, quand un ami n'y peut veiller lui-même. Ainsi, sors au plus tôt de ce temple sacré. Si tu meurs, j'épargne ton fils; mais si tu veux te dérober au supplice, je le frappe ici sous tes yeux: l'un ou l'autre en ce jour doit expier ta faute.

ANDROMAQUE.

Hélas! quelle sentence douloureuse, quel choix funeste exigez-vous de moi? Malheureuse! si je choisis, si je balance, je suis perdue. O vous, qui pour un sujet léger, vous armez de tant de rigueurs, ne refusez pas de m'entendre. Quel crime ai-je commis qui mérite la mort? ai-je trahi votre patrie, fait mourir vos enfans, embrasé votre palais? Hélas! mon crime est d'avoir cédé à la force: vous punissez une faute involontaire, et vous respectez celui qui m'a contrainte à la commettre[1]. Malheureuse! ma patrie! ô ma patrie désolée! quel gouffre est ouvert devant moi! Pourquoi suis-je

[1] J'ai négligé ici le sens littéral parce qu'il est indiqué dans une note sur l'extrait du P. Brumoy, qu'il suffira de consulter, p. 302.

devenue mère? pourquoi ai-je doublé le poids de mes infortunes? Quelle douceur la vie peut-elle m'offrir encore? où tourner mes tristes regards? sur les maux qui m'accablent en ce jour, ou sur ceux qui sont gravés dans mon souvenir? moi, dont les yeux ont vu le corps sanglant d'Hector attaché à un char cruel, Ilion devenue la proie des flammes, tandis que traînée par les cheveux dans les vaisseaux des Grecs, jetée pour jamais dans les liens de l'esclavage... on m'entraînait aux rivages de la Phthiotide, où je devais malgré moi recevoir les embrassemens du meurtrier de mon époux. Mais mon cœur peut-il encore s'occuper de ce qui n'est plus? Ah! j'ai sous les yeux de trop justes sujets de larmes! mon fils me restait encore, mon fils, l'œil de ma vie! les cruels le feront mourir.... Non, je ne sauverai pas aux dépens de ses jours les restes d'une vie infortunée. La seule espérance qui me soit laissée est celle de le conserver encore; et je ne serais pas digne du nom de mère, si je ne savais point m'immoler pour mon fils [1].... (*Elle quitte l'autel.*) Me voici, j'aban-

[1] Les légères différences entre ce sens et celui qu'a préféré le P. Brumoy, dépendent en partie de la ponctuation et en partie de l'arrangement des vers. J'ai suivi, à ce dernier égard, l'autorité du scholiaste. Quant à cette phrase : *Non, je ne sauverai*, etc. que j'ai séparé de celle qui précède; je vois que le savant traducteur italien en a usé de même, mais il a donné un autre sens à ces mots : ἕνεκ' ἀθλίου βίου :

donne l'autel; votre victime est dans vos mains, frappez, égorgez,... chargez mes mains de fers et mon col d'un indigne lien... Ta mère, ô mon fils! descend dans le tombeau pour racheter tes jours. Si je les dérobe à la Parque, souviens-toi de celle à qui tu dus deux fois la vie; et lorsque ton père te tiendra dans ses bras, dis-lui, parmi de tendres caresses, en lui baisant les mains, en les arrosant de tes larmes; dis-lui ce que j'ai fait pour toi. Oui, nos enfans sont notre âme et notre vie : celui qui ne fut jamais père peut seul blâmer l'excès de cette tendresse; inaccessible aux plus cruelles peines, il est heureux de son infortune.

LE CHŒUR.

Ses paroles me touchent; les maux de l'humanité ont droit à notre compassion, quel que soit celui qui les souffre [1]. Obtenez, Ménélas, obtenez de votre fille la grâce d'une infortunée, ramenez dans le palais la paix et la bonne intelligence.

Questo sol figlio mi restava ancora,
Ch'è di mia vita la pupilla; e questo
Per uccidere son coloro, a' quali
Volgonsi in mente queste cose ree.
Che lo uccidan però non fia; chè troppo
Fora la vita mia misera e trista;
Perocchè se vivrà, puote ben esso
Aver speranza d'una amica sorte,
E il non morir pel figlio a me sarebbe
Di scorno; ed ecco al fin l'ara abbandono, etc.

[1] Homo sum, humani nihil à me alienum puto. TERENT.

MÉNÉLAS.

Esclaves, qu'on la saisisse, qu'on l'enchaîne. Mes paroles vont allumer sa colère. Je t'ai menacée de faire périr ton fils pour te faire quitter l'autel de la déesse, tu t'es livrée en ma puissance, déterminée à la mort : rien ne peut t'y soustraire. Ma fille jugera ton fils; c'est à elle de prononcer sur sa vie. Rentre et apprends, esclave, à ne pas outrager les personnes libres.

ANDROMAQUE.

O ciel ! tu m'as trompée, tu t'es joué de ma crédulité.

MÉNÉLAS.

Tu peux t'en plaindre au ciel et à la terre; je ne prétends point le nier.

ANDROMAQUE.

Voilà donc la sagesse qu'on estime sur les bords de l'Eurotas [1] !

MÉNÉLAS.

Dans Troie, comme ailleurs, on estime qu'il faut venger un outrage.

ANDROMAQUE.

Mais les dieux ne sont-ils plus des dieux ? ne crois-tu point à leur justice ?

[1] Fleuve de Laconie.

MÉNÉLAS.

J'attends leur jugement. Toi, subis le tien.

ANDROMAQUE.

Quoi! vous arracheriez cette innocente colombe de dessous l'aile de sa mère !

MÉNÉLAS.

Ma main ne le fera point mourir; ma fille, à qui je le livrerai, pourra contenter son désir.

ANDROMAQUE.

O cher enfant ! mes yeux pour te pleurer trouveront-ils des larmes ?

MÉNÉLAS.

Tu sais tout; tu peux là-dessus fonder tes espéranees.

ANDROMAQUE.

O de tous les mortels les plus odieux à tous, Habitans de Sparte, conseils perfides, rois des mensonges, frauduleux artisans des méchancetés, dont les pensées sont tortueuses, jamais droites et saines, toujours pleines de mille détours, vous êtes injustement florissans au sein de la Grèce. Quel crime est étranger parmi vous? n'êtes-vous pas avides de gains honteux? ne vous surprend-on pas sans cesse trahissant par la langue les sentimens de votre cœur? puissiez-vous périr à jamais.

Quant à moi, la mort ne me paraît point si pesante que tu le crois : dès long-temps je ne vis plus; le dernier de mes jours fut celui qui éclaira les ruines de ma patrie et les funérailles de mon époux, de cet époux dont la lance te changea plus d'une fois en matelot timide et te força d'abandonner la terre. Guerrier terrible contre une femme! tu vas m'immoler.... frappe; car je te quitterai et toi et ta fille sans que ma langue s'abaisse à vous caresser : tu es à Sparte grand par ta naissance, et moi à Troie : si je suis dans le malheur, cesse d'en triompher; car toi-même un jour peut-être tu éprouveras le même sort.

Les esclaves l'entraînent dans le palais pour la charger de fers. Ils conduisent Molosse à Hermione dans l'intérieur du palais. Ménélas les suit pour veiller à l'exécution de ses ordres.

SCÈNE II.

LE CHŒUR, seul.

Jamais je n'approuverai les nœuds d'un double hyménée, des enfans nés de plusieurs mères, discorde des maisons, source d'amers chagrins. Puisse mon époux, heureux de ma seule tendresse, ne point m'associer une rivale par de saints nœuds!

Dans les cités, deux empires ne sont pas plus doux à supporter qu'un seul; c'est un fardeau ajouté à un autre, et une source de sédition offerte à tous les citoyens; on voit même les célestes

muses allumer entre deux poëtes la jalousie et la corde.

Ainsi, quand un vaisseau vole poussé sur la plaine liquide par le souffle des vents orageux, deux habiles pilotes peuvent occasionner le naufrage. Une multitude de sages agit plus faiblement qu'un seul homme d'un esprit vulgaire, qui ne doit qu'à lui-même compte de son pouvoir. Dans les maisons et dans les États, pour que tout soit dans l'ordre, il faut qu'un seul commande.

La fille du roi de Sparte le prouve par son exemple. Elle poursuit sa rivale avec la flamme et le fer; elle immole à la discorde insensée cette infortunée Troyenne, et fait périr le fils avec la mère. Meurtre impie, injuste, dénaturé! Ah! princesse, un jour peut-être vous serez la proie du repentir.

DEMI-CHŒUR.

Mais j'aperçois ce couple infortuné devant le palais, prêt à subir la sentence de mort. O mère déplorable! O malheureux enfant, tu meurs pour expier l'hymen de ta mère, innocent à cet égard, et n'ayant fait aucune offense aux souverains qui t'ont condamné.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDROMAQUE, MOLOSSE, LE CHOEUR.

ANDROMAQUE.

Je descends au tombeau, les mains ensanglantées par d'indignes liens.

MOLOSSE.

Ah ma mère! ma mère! on m'y précipite avec vous. Je vais être immolé entre vos bras! O princes de la Phthiotide! ô mon père! venez, venez à notre secours.

ANDROMAQUE.

O cher enfant! tu seras donc couché dans la terre, sur le sein de ta malheureuse mère; ton corps privé de vie reposera sur son corps glacé.

MOLOSSE.

Hélas! malheureux que je suis! mère tendre et infortunée!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MÉNÉLAS.

MÉNÉLAS.

Allez habiter les demeures souterraines: vous

sortez l'un et l'autre du sein d'une ville ennemie. L'un et l'autre coupables, vous périrez par une double loi. Pour toi, c'est ma sentence qui te condamne, celle d'Hermione condamne ton fils. C'est une grande démence chez un ennemi d'épargner l'objet de sa haine, lorsqu'il peut le faire périr, et délivrer à jamais sa maison de la frayeur.

ANDROMAQUE.

O mon époux! mon cher époux! illustre fils de Priam! oh si ta main pouvait encore prendre ma défense!

MOLOSSE.

Infortuné! quels chants magiques peuvent me garantir du trépas?

ANDROMAQUE.

Jette-toi aux pieds de ton maître, mon fils, embrasse ses genoux.

MOLOSSE.

O prince généreux [1], ne me livrez point à la mort.

ANDROMAQUE.

Malheureuse! mes yeux s'éteignent dans les

[1] Il y a dans le grec un mouvement que je n'ai pas exprimé. ὦ φίλος, ὦ φίλος, *O chare! O chare!* Ou plutôt, *bone*, *bone*. Car ce mot, comme le mot *liebe* des Allemands, signifie à la fois *bon* et *cher* : on l'applique à Dieu dans le premier sens; et c'est ainsi que Molosse l'emploie. Il dit à Ménélas : *ô bon! ô bon!* comme il le dirait en s'adressant aux dieux.

larmes, semblables aux sources qui distillent des grottes sombres des rochers.

MOLOSSE.

Hélas! que ferai-je? où trouverai-je un prompt secours?

MÉNÉLAS.

Pourquoi tombes-tu à mes pieds? tes prières se brisent contre mon cœur, comme la vague de l'océan contre le rocher immobile. Mon devoir est de protéger ma fille, aucun lien ne m'attache à toi. Au prix d'une partie de ma vie, j'ai renversé Troie et fait ta mère captive : tu jouiras du bonheur d'être son fils; tu descendras avec elle chez Pluton.

LE CHŒUR.

Voilà Pélée qui vient en ces lieux, il est déjà près du palais. Courbé sous le poids des années, il marche d'un pas précipité.

SCÈNE III [1].

PÉLÉE, MÉNELAS, ANDROMAQUE, MOLOSSE, LE CHOEUR.

PÉLÉE.

Répondez-moi, citoyennes, et toi qui sembles présider à ce sacrifice, quel est le sujet qui vous

[1] C'est ici que Barnès et le P. Brumoy font commencer le troisième acte.

assemble, comment et par quelle cause le palais est-il dans le trouble? pourquoi cette exécution qu'aucun jugement n'a précédée?.... Arrête, Ménélas, n'immole pas la justice à ta passion.... Hâtons-nous[1]; je vois trop qu'ici la promptitude est nécessaire : puissé-je pour un instant rappeler la vigueur de ma jeunesse ! Portons d'abord nos pas vers cette infortunée, pour ranimer ses esprits languissans, comme un vent favorable vient réjouir le nautonnier. Dites-moi, je vous prie, en vertu de quel jugement on vous charge ainsi de liens, et pourquoi l'on vous entraîne au supplice avec votre fils ; comme une brebis innocente avec l'agneau qu'elle allaite; tandis qu'absent de ces lieux, votre maître et moi ne pouvons vous défendre?

ANDROMAQUE.

Hélas! que vous dirai-je, vénérable vieillard? vous voyez une infortunée dévouée à la mort avec ce cher et malheureux enfant. Avec quelle impatience j'ai désiré votre secours! combien de fois n'ai-je pas envoyé vers vous pour vous instruire de nos dangers! Vous n'ignorez pas sans doute la haine que me porte la fille de Ménélas : c'est elle qui cause ma mort. On m'arrache à l'autel de Thétis, de la déesse à qui votre fils a dû le jour, et qui est l'objet de vos hommages, sans nous

[1] Littéralement : *Toi, conduis - moi plus vite*. Il parle au serviteur qui l'accompagne.

juger, sans nous entendre, sans respect pour un maître absent de sa maison; on profite de l'abandon cruel où je me trouve, pour me livrer à la mort avec mon fils, que l'innocence de son âge ne peut garantir de leur fureur. O vieillard! au nom des dieux, écoutez une suppliante; je tombe à vos genoux: hélas! les fers dont mes mains sont chargées ne me permettent pas de toucher votre visage chéri. Délivrez-moi, prévenez un crime, qui va vous couvrir de honte en mettant le comble à mon infortune.

PÉLÉE.

Esclaves, obéissez, qu'on brise ses liens, ou craignez de verser des pleurs. J'ordonne que ses mains soient libres à l'instant.

MÉNÉLAS.

Et moi, je le défends; je saurai aussi bien que toi me faire obéir, et j'ai plus que toi des droits sur cette esclave.

PÉLÉE.

Comment! prétends-tu faire la loi dans mon propre palais? va commander à Sparte.

MÉNÉLAS.

C'est ma captive.

PÉLÉE.

Elle est échue au fils de celui qui me dut le jour.

MÉNÉLAS.

Son bien et le mien ne sont-ils pas communs ?

PÉLÉE.

Oui, pour en faire un bon usage, et non pour exercer des violences, et pour faire mourir une femme innocente.

MÉNÉLAS.

Tu ne l'arracheras point d'entre mes mains.

PÉLÉE.

Tremble que ce sceptre n'ensanglante ta tête.

MÉNÉLAS.

Ose frapper ; approche, afin d'apprendre à me connaître.

PÉLÉE.

Toi, lâche, te mesurer avec un homme [1] ? Eh ! mérites-tu donc d'être compté parmi les hommes ? toi, qui laissas ta maison ouverte aux ravisseurs, et qui abandonnas à sa propre fidélité la plus infidèle, la plus perfide des épouses ? Et comment la chasteté se conserverait-elle dans le cœur d'une jeune Lacédémonienne accoutumée à quitter la maison maternelle, pour se mêler aux exercices de

[1] Les interprètes attribuent à cette première phrase le même sens qu'à la seconde ; c'est une répétition inutile. Ce qui donne lieu au doute, c'est que la phrase est elliptique ; j'ai sous-entendu le verbe de celle qui précède.

la course et de la lutte avec les jeunes hommes, sans autre vêtement qu'une robe courte et flottante[1]; faut-il donc s'étonner si vos femmes sont sans pudeur? Demandez-le à cette Hélène qu'on vit abandonner la couche nuptiale, se livrer avec audace à l'excès de sa passion, et suivre un jeune amant dans une terre étrangère. Voilà donc le digne objet qui t'a fait rassembler et conduire à Troie toutes les forces de la Grèce! Ah! loin de vouloir reprendre les armes à la main une femme si méprisable, tu devais la rejeter loin de toi, l'abandonner à son ravisseur, lui offrir des présens pour ne la voir jamais rentrer dans ta maison. Mais que ces sentimens étaient loin de ton cœur! Tu n'as point rougi de prodiguer le sang le plus pur de la Grèce pour ton infâme conquête; tu as plongé les mères dans le deuil, ravi aux pères leurs généreux enfans, l'espérance et la gloire de leur blanche vieillesse. Moi-même je suis du nombre de ces pères infortunés, et je t'envisage avec horreur, comme le meurtrier, comme le mauvais génie de mon cher Achille. Seul entre les guerriers qui ont combattu contre Troie, ton corps n'est point couvert de blessures, et tu as rapporté tes armes magnifiques, enfermées dans un étui ri-

[1] « Sans autre vêtement qu'une robe courte et flottante. » Quelquefois même les jeunes Spartiates s'exerçaient à la lutte entièrement nues. Voy. Aristophan. *Lysistr.* v. 81.

chement orné, aussi pures et aussi brillantes qu'au jour où tu quittas la Grèce[1].

Plus d'une fois j'ai dit au fils d'Achille de se garder de ton alliance, et de ne point recevoir dans sa maison la fille d'une mère criminelle. L'exemple d'une mère entraîne une jeune épouse. O vous, qui cherchez une compagne digne de votre amour, faites attention aux vices et aux vertus des mères! A tout ce que je viens de dire, ajoute tes crimes envers ton frère; tu as ordonné la mort de sa fille dans l'excès de ton aveuglement, tant tu craignais de ne pas recouvrer une coupable épouse. Enfin, pour en venir à tes derniers exploits, quand tu t'es vu maître de Troie, quand cette femme a été livrée captive entre tes mains, as-tu lavé ton affront dans son sang?!..... A peine a-t-elle découvert son sein à ta vue, le glaive est tombé de tes mains, tu as reçu ses tendres baisers, tu as flatté par mille tendres caresses un monstre souillé de vices. Lâche, tu es l'esclave de Vénus, et tu oses dans la maison de mes enfans porter le trouble et le ravage! tu profites de son absence pour venir chez le fils d'Achille assassiner une femme infortunée et un faible enfant! Mais sache

[1] Le grec dit seulement : *Telles en ce jour qu'au jour*, etc. J'ai ajouté les mots : *Aussi pures et aussi brillantes* pour déterminer le sens. Ce n'est pas celui qu'a suivi le P. Brumoy; (voyez son extrait) mais c'est celui du scholiaste.

que, sa naissance fût-elle encore plus illégitime, il te prépare des pleurs à toi et à ta fille. La terre la mieux cultivée ne porte pas toujours les fruits les plus savoureux. Souvent les fruits de l'amour surpassent en vertu les enfans légitimes. Reprends ta fille. Il vaut mieux s'allier à l'homme pauvre et vertueux, qu'à celui qui unit le vice à l'opulence. Va, tu n'auras que mon mépris.

LE CHŒUR.

Les paroles aigrissent les cœurs, et la dispute la plus modérée se termine souvent d'une manière funeste et violente. L'homme sage l'évite toujours avec ceux qui doivent lui être chers.

MÉNÉLAS.

Que penser de la sagesse des vieillards, et de ceux dont la Grèce estime le jugement? Quoi! Pélée, le fils d'un héros illustre qui a formé avec moi les nœuds d'une sainte alliance [1], se laisse emporter à la colère jusqu'à proférer des paroles aussi déshonorantes pour lui-même qu'injurieuses pour moi; et cela pour une esclave barbare qu'il fallait renvoyer par-delà le Nil et le Phase en m'exhortant à la poursuivre! Elle est née sur le

[1] *Avec moi.* Ces deux mots ne sont pas exprimés en grec. Musgrave fait ici une correction qui semble assez nécessaire, et que M. Brunck a adoptée. En la suivant, il faudrait traduire : « Uni » aux dieux par de saintes alliances. »

continent de l'Asie, sa patrie est encore fumante du sang des Grecs, elle est complice de la mort de ton fils; Pâris, le meurtrier d'Achille, était frère d'Hector; Hector était son époux; et tu habites sous le même toit, et tu souffres qu'elle mange à ta table, qu'elle produise au sein de ton palais une race odieuse! et lorsque ma prévoyance veut te délivrer d'une ennemie, c'est toi qui retiens mon bras, c'est toi qui la dérobes à mon ressentiment! Eh! quoi, si ma fille est sans postérité, placeras-tu sur le trône de la Phthiotide les fils de cet esclave? Issus d'un sang barbare, les verra-t-on régner sur les Grecs? Est-ce moi qui foule aux pieds la sagesse? en es-tu le défenseur? Toi-même, si ta fille éprouvait un pareil outrage le supporterais-tu en silence? Non sans doute; et cependant tu accables d'injures tes amis pour soutenir une étrangère! Pourquoi une femme outragée ne jouirait-elle pas des mêmes droits qu'a un mari pour punir une femme infidèle? celui-ci se confie en sa force; celle-là dans son père et dans sa famille : mon secours est dû à ma fille. Mais la vieillesse t'égare. Quand tu parles de mes exploits, tu rehausses l'éclat de ma gloire.

Pour Hélène, les dieux furent les auteurs d'une faute qui a éu pour la Grèce les suites les plus heureuses. Ses peuples, amollis par la paix, ignoraient les vertus guerrières; l'exercice a formé leur

courage. L'usage en toutes choses est le seul maître des mortels. Lorsque je revis mon épouse, si je sus dompter ma colère, si j'arrêtai mon bras prêt à lui percer le cœur, cette modération mérite des louanges. Je voudrais que ce sentiment t'eût jadis empêché de te souiller du sang d'un frère[1]. Ce n'est point la passion qui m'anime; je n'ai que ton bonheur en vue. Si tu te livres à la violence, tu l'emporteras en injures; la sagesse et la prudence m'offrent une gloire plus véritable.

LE CHŒUR.

Ah! princes! arrêtez, cessez ces vaines paroles; vous vous perdez l'un et l'autre.

PÉLÉE.

Oh! que la Grèce apprécie mal le courage! Lorsqu'une armée est victorieuse, pourquoi le chef en remporte-t-il la gloire, tandis qu'on oublie les instrumens de son triomphe? Confondu parmi les autres guerriers, qu'a-t-il de plus qu'eux pour qu'on en parle davantage? Cependant ces chefs orgueilleux commandent dans les conseils, méprisent leurs concitoyens, quoique méprisables eux-mêmes, et entourés d'hommes supérieurs en mérite, auxquels il ne manque que de vouloir et d'oser. Ainsi, ton frère et toi vous êtes enflés d'orgueil pour avoir vaincu Troie par la valeur et par

[1] Phocus, frère de Pélée; l'un et l'autre étaient fils d'Éaque.

les travaux des Grecs. Mais crains de trouver en moi un ennemi plus redoutable que le berger Pâris. Pars, fuis, va périr loin de mes yeux; emmène ta fille, reprends une épouse stérile, de peur que le héros issu de mon sang ne la chasse de ce palais en la traînant par les cheveux, ainsi qu'une esclave. Outrée que le ciel refuse des enfans à ses vœux, elle ne peut souffrir qu'une autre femme soit féconde; eh! quoi, parce que la nature trompe ses espérances, faut-il que je sois privé de celle de me voir renaître? Retirez-vous, esclaves; voyons s'il est quelqu'un assez téméraire pour s'opposer à mes volontés.... Levez-vous, infortunée! je veux moi-même de mes mains tremblantes détacher ces indignes liens dont les vôtres sont enchaînées. Barbare, as-tu pu te résoudre à meurtrir ainsi ces mains délicates? Ces liens étaient faits pour les taureaux et pour les lions. Craignais-tu que ce faible bras ne s'armât contre ta violence? Viens, jeune enfant, viens dans mes bras; oui, aide-moi à détacher les liens de ta mère. Je t'élèverai dans la Phthiotide, pour qu'ils trouvent en toi un ennemi redoutable.... Otez aux Spartiates la gloire des armes et le prix du combat; ils ne sont en rien supérieurs aux autres hommes.

LE CHŒUR.

Les vieillards n'ont point d'empire sur eux,

mêmes; ils se laissent aisément emporter à la colère[1].

MÉNÉLAS.

Certes, ta bouche est fertile en injures. Je suis venu dans ces lieux contre mon gré; je n'y ferai, je n'y souffrirai aucune violence. Pressé de retourner dans ma patrie, je pars pour lui porter un secours nécessaire. Une ville voisine, et ci-devant son alliée, est devenue son ennemie; j'y vais conduire une armée et la réduire en ma puissance. Quand j'aurai terminé cette expédition glorieuse, je viendrai moi-même instruire mon gendre, et écouter à mon tour ses raisons. S'il punit cette esclave, et qu'il ait pour moi les égards qui me sont dus, il éprouvera de ma part un traitement pareil; mais s'il s'emporte, qu'il s'attende à ma

[1] Il est certaines observations qu'il faut rappeler plus d'une fois dans cette traduction, pour prévenir des critiques sans objet. Le chœur, placé à l'orchestre, montait quelquefois sur la scène, puisque, dans certains momens, on l'y voit agir; mais le plus souvent il restait à sa place, où, s'il n'élevait la voix; les personnages de la scène étaient censés ne point l'entendre. Ainsi, lorsqu'après un discours il place une réflexion, c'est l'effusion d'un sentiment versé dans le sein de l'amitié; le coryphée communique aux personnes du chœur à demi-voix l'impression qu'il ressent, et l'intervalle que cette pensée occupe dans la représentation est rempli utilement par le jeu muet des acteurs : cette espèce de repos donnait plus de gravité au dialogue, et empêchait que le spectateur ne perdît les premiers mots de chaque discours. Si au contraire le chœur voulait être entendu, il parlait à haute voix, ou montait sur la scène.

colère, mes actions et mes sentimens prendront les siens pour règle et pour modèle. Je supporte aisément tes outrages : semblable à une ombre légère [1], il ne te reste que la voix, et ta valeur se réduit à proférer des injures.

SCÈNE IV.

PÉLÉE, ANDROMAQUE, MOLOSSE, LE CHOEUR.

PÉLÉE.

Viens, cher enfant, précède-moi placé sous la garde de mon bras; et vous aussi, venez avec moi. Après avoir été battue par la tempête, jouissez enfin du repos dans un port assuré.

ADROMAQUE.

O vieillard! puissent les dieux répandre sur vous et sur vos enfans leurs bénédictions les plus précieuses! puissent-ils récompenser dignement le libérateur de mon fils et de sa malheureuse mère! Mais prenez garde à leurs desseins; nos ennemis peut-être se sont retirés pour nous attendre en quelque lieu solitaire de la route où vous allez nous conduire, afin de m'enlever de force... Un vieillard, une femme faible et tremblante, un enfant qui n'a pour armes que ses cris! — Ah! seigneur, songez que votre protection peut nous devenir inutile.

[1] Umbra es amantum potius quam amator, Pleusides.
PLAUT. *Mil. Gl.* act. III.

PÉLÉE.

Ne m'entretenez plus de vos vaines frayeurs. Allez ; qui oserait porter sur vous une main téméraire ? Certes, il ne le ferait pas impunément. La protection d'une divinité, une cavalerie nombreuse et des fantassins aguerris m'assurent le droit de commander dans Phthie. Il me reste de la vigueur ; ma vieillesse n'est pas si faible qu'il vous le semble ; enfin, tel que je suis, si je rencontrais ce lâche, je le foudroyerais d'un regard. Un vieillard plein de courage peut terrasser de jeunes hommes. Que sert la force sans la bravoure [1] ?

SCÈNE V.

LE CHŒUR, seul.

Souhaitons de n'être pas nées, ou d'appartenir à des parens distingués par leur mérite et par leur puissance. Près d'eux on trouve un asile dans les revers de la fortune. L'honneur et la gloire couronnent les maisons illustres, et le temps n'engloutit point les restes des grands hommes. La vertu brille encore parmi les morts.

Il vaut mieux ne point remporter une victoire souillée d'opprobre, que de renverser la justice

[1] Il est évident que Pélée conduit Andromaque et Molosse en un lieu de sûreté. Il paraît que c'est à Pharsale dans son propre palais. Voyez l'*examen* de cette pièce.

par une puissance odieuse. Un tel triomphe a d'abord quelque douceur; mais il se change en peine et en amertume, et couvre les maisons d'infamie. La vie que j'honore, la vie qui est l'objet de mes vœux est celle où, sans la justice, on ne jouit d'aucun pouvoir, soit dans l'état, soit dans le sein de la couche nuptiale.

O vieillard, fils d'Eaque! je crois sans peine que les Lapithes et les Centaures ont illustré ta valeur. Oui, tu traversas sur l'Argo, par une navigation célèbre, les Symplégades sauvages, marécageuses, inhospitalières; et tu marchas contre Troie, lorsque, pour la première fois, l'illustre fils de Jupiter y sema la terreur et la mort [1]. L'Europe te revit couvert de gloire.

[1] Hercule, fils de Jupiter, voulant se rendre maître des chevaux immortels de Laomédon, assiégea Troie et la dévasta. Pélée avait assisté à cette expédition, qui précéda d'une génération celle qu'Homère a chantée.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE FEMME de la suite d'Hermione, LE CHOEUR.

L'ESCLAVE, suivante d'Hermione.

Avec quel acharnement la fortune nous persécute! O chères citoyennes! Hermione, ma maîtresse, abandonnée de son père, troublée par le sentiment de l'action qu'elle a commise, effrayée du projet qu'elle osa former d'immoler Andromaque et son fils, veut se donner la mort; elle craint que son époux ne la punisse, qu'il ne la chasse honteusement, ou qu'un cruel supplice n'expie ses fureurs. A peine ses esclaves peuvent-ils l'empêcher d'attacher à son col le cordon fatal; à peine peuvent-ils arracher de ses mains le poignard dont elle veut se frapper le sein : tant sa douleur est sombre et profonde, tant le remords de son crime lui cause de déchiremens! Fatiguée de mes vains efforts, j'accours vers vous, comme vers des amies, pour vous prier de venir la détourner de son funeste dessein. Des amis qu'on n'a pas vus encore, ont plus de pouvoir que ceux qu'on a sans cesse auprès de soi.

LE CHŒUR.

J'entends la voix des serviteurs d'Hermione qui confirme tristement votre récit. Infortunée! voyez comme elle est agitée par le remords et par la douleur ! Elle sort du palais, elle s'échappe des mains de ceux qui la retiennent, pour se donner la mort.

SCÈNE II.

HERMIONE, LA NOURRICE, LE CHOEUR.

HERMIONE.

O douleur! ô supplice! laissez mes mains arracher mes cheveux; laissez-les déchirer mon visage.

LA NOURRICE.

Jeune princesse, que faites-vous? pourquoi outrager ainsi vos charmes?

HERMIONE ; elle pousse des cris.

Va!... vole loin de moi, voile riche et léger, inutile ornement de mon front.

LA NOURRICE.

Ma fille, couvrez votre poitrine, fermez votre robe.

HERMIONE.

Pourquoi cacher ma poitrine? elle recèle des forfaits : mes torts envers un époux ne sont-ils pas

à découvert! le ciel et la terre n'en sont-ils pas témoins?

LA NOURRICE.

Ah! puis-je vous abandonner dans ce transport de délire?

HERMIONE.

Cruel destin! où pourrai-je me précipiter dans les flammes? n'est-il point de rocher où je puisse briser ma tête? Dans les gouffres de l'océan, dans les forêts des montagnes, ne puis-je trouver la mort?

LA NOURRICE.

Faut-il ainsi vous abandonner à la douleur? Quel mortel est exempt des célestes calamités?

HERMIONE.

O mon père! tu m'as laissée sur ce rivage désert, comme un vaisseau sans rames et sans agrès.... Je vois un époux furieux.... Cette maison n'est plus la mienne.... De quel dieu, de quelle déesse tutélaire embrasserai-je la statue?.... Tomberai-je aux pieds d'une esclave?.... Que ne puis-je m'élancer dans les airs, portée sur une aile rapide, loin des confins de la Phthiotide, ou traverser la liquide plaine, comme le vaisseau qui le premier, cédant à l'effort des rames, pénétra jusqu'aux îles Cyanées [1]!

[1] Les îles Cyanées ou Symplégades, près du *Bosphore de Thrace*. Allusion au voyage des Argonautes.

LA NOURRICE.

Ma fille, j'ai vu avec peine les extrémités auxquelles vous vous êtes portée envers cette Troyenne, et je blâme à présent l'excès de votre frayeur. Ne pensez pas que votre époux renonce à votre alliance : les larmes d'une esclave n'auront pas sur lui tant d'empire. Vous n'êtes point une captive tirée des cendres de Troie. Il vous a reçue avec de riches présens de la main d'un illustre père; il connaît l'éclat de votre naissance, et la splendeur de votre patrie. Ne pensez pas que ce père vous trahisse et qu'il souffre un pareil outrage. Rentrez donc, jeune Hermione, rentrez dans le palais; craignez de vous montrer dans l'état où vous êtes [1].

SCÈNE III.

ORESTE, LE CHOEUR [2].

LE CHŒUR.

Quel est cet étranger qui s'avance et qui dirige vers nous ses pas?

ORESTE.

Étrangères, est-ce ici le palais où règne le fils d'Achille?

[1] Il est difficile de dire si Hermione se rend à ce conseil, ou si elle reste sur la scène. La nourrice ne parle plus; elle suit sans doute Hermione.

[2] Si Hermione est restée, il est sûr au moins qu'elle se tient à l'écart pendant cette scène.

LE CHŒUR.

Tu l'as dit; mais toi-même, qui es-tu? et quel intérêt te porte à nous faire cette question?

ORESTE.

Je suis le fils d'Agamemnon et de Clytemnestre. Oreste est mon nom. Je vais consulter l'oracle de Dodone. En passant par la Phthiotide, j'ai jugé convenable de m'informer de l'état d'une parente. Hermione est-elle en vie? Hermione est-elle heureuse? Malgré la distance qui nous sépare, elle ne m'est pas moins chère.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, HERMIONE.

HERMIONE.

O fils d'Agamemnon, tu m'offres un port dans le naufrage! au nom de tes genoux que je tiens embrassés, prends pitié d'une infortunée que le sort persécute; que ces bras, dont je presse tes genoux, me tiennent lieu des sacrés symboles des supplians.

ORESTE.

Que vois-je? me trompé-je? Est-ce la fille de Ménélas? est-ce bien elle que je vois?

HERMIONE.

Hélas! c'est elle-même : oui, tu as devant les yeux la malheureuse fille d'Hélène.

ORESTE.

O Apollon [1] ! daignez la protéger. Mais, parlez, quel est le dieu ou le mortel qui vous persécute?

HERMIONE.

Moi-même, mon époux, les dieux enfin; tout s'unit pour m'accabler et pour me perdre.

ORESTE.

Vous n'êtes point mère : qui pourrait causer vos peines, si ce n'est l'amour outragé ?

HERMIONE.

Oui, c'est lui qui fait tous mes tourmens, vous ne vous trompez point.

ORESTE.

Une autre que vous possède-t-elle le cœur de votre époux?

HERMIONE.

La veuve d'Hector partage son lit et sa tendresse.

ORESTE.

Qui pourrait ne point blâmer un homme d'unir ainsi deux épouses à son sort?

HERMIONE.

Telle est l'injure que j'ai reçue. J'ai voulu m'en venger.

[1] *O Phébus acestor !* c'est-à-dire, *Phébus secourable !*

ORESTE.

En dressant à votre rivale quelque piége, tels qu'une femme en sait inventer?

HERMIONE.

En la faisant périr avec le fruit de cet indigne amour.

ORESTE.

Avez-vous accompli votre dessein? ou a-t-on retenu votre bras?

HERMIONE.

Le vieillard Pélée a protégé les méchans.

ORESTE.

Quelqu'un vous a-t-il prêté son aide?

HERMIONE.

Mon père avait quitté Sparte dans ce dessein.

ORESTE.

Quoi! donc, a-t-il cédé à un vieillard?

HERMIONE.

Il a cédé au respect, et m'a laissée seule et sans défense.

ORESTE.

Je comprends le sujet de votre désespoir. Vous redoutez le retour d'un époux?

HERMIONE.

Il est vrai. Je sens que c'est avec justice qu'il

m'arrachera la vie : que puis-je dire pour ma défense? Mais je t'en conjure, par Jupiter qui préside aux liens du sang, aide-moi à fuir loin de ces lieux, ou fais-moi rentrer dans le sein de la maison paternelle. Ces murs me rejettent de leur sein; je crois entendre leur voix terrible; je suis en horreur à cette terre. Si mon époux arrive avant que tu m'aies délivrée, hélas! c'en est fait de ma vie; je dois m'attendre à périr par un honteux supplice, ou à vivre esclave d'une indigne rivale, dont j'étais ci-devant la maîtresse.

ORESTE.

Comment avez-vous pu, excusez ma franchise, comment avez-vous pu vous porter à une action dont vous deviez prévoir les funestes suites?

HERMIONE.

De méchantes femmes m'ont perdue. Vous souffrez, me disaient-elles sans cesse, qu'une vile captive partage le lit de votre époux? J'en jure par notre reine [1], si j'éprouvais un pareil outrage, celle qui en serait la cause ne jouirait pas longtemps de la lumière. Je prêtai l'oreille aux discours de ces dangereuses sirènes; leur langage insinuant et perfide m'égara jusqu'à la folie : car enfin, pourquoi voulais-je garder un époux à vue?

[1] Cette expression désigne Junon ou Diane.

Que manquait-il à mes désirs? je nageais dans l'opulence, je régnais dans ce palais. J'aurais mis au jour des enfans légitimes, tandis que ceux de ma rivale, nés d'un commerce impur, participaient à l'esclavage de leur mère.... Oh! que jamais les hommes sensés ne permettent aux femmes d'entrer dans leurs maisons, de s'introduire auprès de leurs épouses! ce sont les précepteurs du vice. L'une est gagnée pour la séduire; une autre qui se sent coupable, cherche à l'entraîner avec elle; la plupart la corrompent par leur exemple. C'est de là que naissent les désordres qui troublent les maisons. Fermez les portes avec des grilles et des verroux. Le commerce des femmes, loin d'être utile aux jeunes épouses, ne sert qu'à jeter dans leurs tendres cœurs les semences de tous les vices.

LE CHŒUR.

Avec quelle fureur vous déchirez les femmes! Il faut pardonner à la douleur qui vous presse. Une femme devrait dissimuler les défauts de son sexe.

ORESTE.

Je m'applaudis d'être venu moi-même pour écouter vos raisons [1]. Sachant que le désordre régnait dans ce palais, que la discorde s'était mise

[1] Littéralement : *C'est une sage leçon qui a été donnée aux hommes d'entendre les raisons de la bouche des adversaires.*

entre la veuve d'Hector et vous, je suis accouru avec des gardes, sans attendre de vous voir implorer mon secours, pour connaître vos intentions, et savoir si vous voulez rester en ces lieux, ou si la crainte d'une captive vous obligera d'en sortir. Vos paroles ne me laissent aucun doute à cet égard; ainsi, partez avec moi; c'est à moi que vous appartenez; c'est à mon préjudice et par l'injustice de votre père, qu'un autre que moi vous possède. Avant son départ pour Troie, il me fit don de votre main, mais ensuite il la promit au fils d'Achille, s'il renversait les murs d'Ilion. Au retour du jeune guerrier, je pardonnai à votre père, et je m'efforçai de détourner Néoptolème de cette alliance, en lui exposant mon état, et les persécutions du destin; je le priai de ne pas m'enlever une épouse que je trouvais dans ma famille, et que l'exil auquel j'étais condamné, ne me permettait pas de remplacer. Il répondit par des outrages, et me reprocha durement le meurtre de ma mère et la vengeance des furies. Humilié par mes infortunes, je dissimulai mon ressentiment, et je dévorai mon chagrin : il fallut renoncer au bonheur de vous avoir pour épouse. Les choses ont changé de face; précipitée par la fortune dans l'abîme de l'adversité, vous ne savez où porter vos regards; c'est à moi de vous en tirer, de vous remettre dans les bras d'un père. Telle est la force des liens du

sang ; ce n'est qu'au sein de sa famille qu'on trouve un asile contre les coups du sort.

HERMIONE.

Pour ce qui regarde l'hymen que vous me proposez, j'attendrai les ordres d'un père : mon aveu ne doit pas les prévenir. Mais conduisez-moi sans délai loin de ce funeste palais, de peur que mon époux, rentrant tout à coup, ne s'oppose à ma fuite, ou que Pélée n'apprenne que j'abandonne la maison de son fils, et ne me poursuive avec ses rapides coursiers.

ORESTE.

Cessez de craindre un faible vieillard, et ne redoutez plus le fils d'Achille qui jadis osa m'outrager. Cette main vient de dresser un piége sous ses pas, et de l'enlacer dans les nœuds inévitables de la mort. Il n'est pas temps d'expliquer mes projets, le rocher de Delphes ne tardera pas à les connaître. Ce parricide insulté par Néoptolème, si mes alliés, si mes hôtes me sont fidèles, lui apprendra qu'il ne devait pas épouser celle qui me fut promise. La demande téméraire qu'il a faite au dieu de venger la mort de son père ne restera pas impunie, et Phébus ne recevra point son repentir tardif. Il sentira les effets de ses reproches et de son audace; il apprendra ce que peut ma

haine : car Dieu renverse la fortune d'un superbe ennemi, et se plaît à briser son orgueil.

Il emmène Hermione.

SCÈNE V.

LE CHŒUR, seul.

O Phébus, qui élevas de tes propres mains les remparts d'Ilion! et toi, dieu des mers, dont le char traîné par des chevaux marins traverse la plaine liquide, pourquoi avez-vous abandonné la malheureuse Troie aux fureurs du dieu des combats? avez-vous pu souffrir qu'il déshonorât votre ouvrage?

Vous avez attelé les chariots de la guerre sur les rivages du Simoïs, et vous avez laissé sans couronne les sanglans combats des héros; les rois d'Ilion sont renversés dans la poussière. Le feu ne brûle plus sur vos autels sacrés; Troie ne fait plus monter aux cieux la fumée de l'encens et des sacrifices.

L'illustre fils d'Atrée est mort par la main de son épouse. Elle-même, faisant un funeste échange, a effacé le meurtre par la mort qu'elle a reçue de la main de ses enfans. La voix fatidique d'un dieu l'a renversée dans la tombe; et maintenant le fils d'Agamemnon, parti d'Argos, entré dans le sanctuaire au milieu des trésors sacrés, le meurtrier

d'une mère.... ô dieu! ô Phébus! comment le pourrais-je croire?

Combien de femmes dans la Grèce ont célébré par des gémissemens étrangers aux doux chants des fêtes la mort de leurs fils infortunés! elles ont abandonné leurs maisons désertes pour voler vers un nouvel époux [1]. Tu n'es pas la seule qui ait éprouvé de cruelles peines. Ceux qui te sont chers ne sont point les seuls qui doivent gémir; la Grèce a été en proie aux mêmes maux. La foudre a labouré les fertiles plaines de la Phrygie, et le sang les a fécondées.

[1] Musgrave conjecture que ces femmes phthiotes se disent cela l'une à l'autre : M. Brunck croit qu'elles s'adressent à Andromaque. Ces deux savans critiques conjecturent que la dernière strophe a pris la place de l'antistrophe; en sorte que ces mots : *combien de femmes* etc. jusqu'à la fin de l'acte, devraient précéder ceux-ci : *L'illustre fils d'Atrée* etc.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉLÉE, LE CHOEUR.

PÉLÉE.

JEUNES Phthiotes, répondez-moi, je vous prie. Un bruit confus est parvenu jusqu'à moi : on dit que la fille de Ménélas a quitté ce palais et qu'elle est disparue. J'accours pour m'en instruire; car en l'absence de nos amis, il faut veiller sur leur maison.

LE CHOEUR.

Pélée, il est trop vrai, l'honnêteté m'oblige à vous révéler ce mystère. La reine a pris la fuite.

PÉLÉE.

Qui a pu l'y résoudre? parlez, je vous en conjure.

LE CHOEUR.

Elle a craint le retour de son époux.

PÉLÉE.

La meurtre de ce jeune enfant qu'elle avait médité......

LE CHOEUR.

Ce meurtre et celui de sa mère, voilà les causes de sa frayeur.

PÉLÉE.

Son père l'a-t-il accompagnée? quelqu'un a-t-il suivi ses pas?

LE CHŒUR.

Le fils d'Agamemnon l'emmène loin de cette contrée.

PÉLÉE.

Dans quel espoir? Pense-t-il en faire son épouse?

LE CHŒUR.

C'est son dessein : votre fils est un rival dont il cherche à se défaire.

PÉLÉE.

Par des embûches secrètes, ou en l'attaquant ouvertement?

LE CHŒUR.

Dans le temple saint de Loxias, aidé des habitans de Delphes.

PÉLÉE.

Dieux! quelle horreur!.... Courez, volez au temple pythique; racontez à nos amis ce qui se passe, et prévenez la mort du fils d'Achille.

SCÈNE II.

PÉLÉE, UN MESSAGER, LE CHŒUR.

LE MESSAGER.

Hélas! que viens-je annoncer? Quelle douleur pour vous, ô vieillard, et pour tous les amis de mon maître!

PÉLÉE.

Dieux! un sinistre présage se fait sentir à mon cœur!

LE MESSAGER.

Pélée, le héros que ton fils a fait naître n'est plus : il a succombé sous les coups des habitans de Delphes et de l'étranger de Mycènes.

LE CHŒUR.

O vieillard! que vas-tu devenir? Ne tombe pas.... soutiens-toi.

PÉLÉE.

Je ne suis plus... je meurs.... ma voix s'éteint, mes membres se dérobent sous moi.

LE MESSAGER.

Relève ton faible corps; écoute un récit funeste, mais qui pourra t'éclairer sur les moyens de venger tes amis.

PÉLÉE.

O destin! au dernier terme de la vie, voilà les coups que tu me réserves! Comment est-il mort ce fils unique de mon unique fils? Parle : je veux entendre ton récit, quoique mon cœur n'en puisse supporter la pensée.

LE MESSAGER.

Trois fois le soleil avait achevé sa course brillante, depuis que nous étions entrés dans la terre

fameuse de Phébus; un si long temps employé à satisfaire notre curiosité par la vue de mille objets nouveaux et intéressans, parut suspect au peuple de Delphes. Il s'assemblait tumultueusement : le fils d'Agamemnon nourrissait leurs soupçons et les animait sourdement contre nous. « Voyez, leur disait-il, cet étranger qui parcourt » les grottes remplies d'or, ces trésors des mortels; » il a formé une seconde fois le dessein de piller le » sanctuaire d'Apollon. » Cette rumeur dangereuse se répand dans la ville. Les magistrats vont aux conseils; en public, en particulier, tous ceux qui ont quelque inspection sur les richesses sacrées, consultent et s'inquiètent. Les colonnades du temple sont entourées de gardes.

Ignorant ce qui se passe, nous étions vers l'autel; nous avions auprès de nous des brebis nourries dans les bosquets touffus du Parnasse, que nous avions choisies pour nos offrandes; les hôtes et les devins de Pytho nous entouraient. L'un d'eux s'adresse à Néoptolème : « Jeune homme, lui » dit-il, quelle prière adresses-tu au dieu? quel est » le sujet qui t'amène? » — « Je viens, répond le » prince, je viens expier une faute commise envers » Phébus : j'osai lui demander de souffrir que je » vengeasse la mort de mon père. » — Mais les calomnies d'Oreste firent plus d'impression que ces paroles; et l'on resta persuadé qu'il déguisait le

sujet de son voyage, et qu'il n'était venu que pour commettre un sacrilège. Cependant le héros s'avance dans le sanctuaire du temple pour invoquer l'oracle. Il était occupé à considérer la flamme des victimes. Une troupe d'hommes armés était cachée sous des lauriers voisins, conduite par le fils de Clytemnestre, auteur de l'odieux complot. Le prince, aux yeux de tous, présentait au dieu son hommage. Tout-à-coup la troupe ennemie, armée de glaives acérés, fond sur le fils d'Achille sans être aperçue, et le frappe. Il recule, car il n'avait point été atteint d'un coup mortel, et arrachant les armes suspendues au portique du temple, il se retire derrière l'autel et se présente comme un guerrier terrible. Alors, élevant la voix, il s'adresse aux citoyens de Delphes : « Pourquoi, s'é-» crie-t-il, pourquoi voulez-vous ma mort ? je viens » pour acquitter un devoir de religion : quel est le » motif de votre haine ? » Personne dans cette multitude ne prend la parole pour lui répondre : mais lançant sur lui une grêle de pierres, ils l'auraient infailliblement accablé, s'il n'eût paré leurs coups avec adresse en opposant son bouclier de toutes parts. En vain s'est-il défendu contre cette attaque furieuse. Les dards et les javelots, les traits décochés de loin, les instrumens[1] des sacrifices volent et tombent à ses pieds... Vous eussiez

[1] Grec *les broches*.

vu votre fils s'élancer pour éviter le coup mortel avec des mouvemens pareils à ceux d'une pyrrhique[1] effrayante et prodigieuse. Enfin, se voyant environné de tous les côtés, sans avoir même le temps de reprendre haleine, votre fils abandonne le foyer teint du sang des agneaux, et franchissant d'un saut digne des champs de Troie[2], l'intervalle qui le sépare de ses assassins, il fond sur eux et les disperse, comme on voit fuir les timides colombes devant le cruel épervier. Ils tombent pêle-mêle, les uns frappés par la main de Néoptolème, les autres étouffés par leurs amis qui se précipitent aux portes, trop étroites pour leur donner un libre passage. Le lieu sacré retentit de clameurs profanes. Mon maître, semblable au calme, s'arrête, étincelant sous sa riche armure, lorsqu'une voix effroyable, sortie du fond du sanctuaire, a ranimé la fureur assoupie et rappelé ses ennemis au combat. Enfin, percé par un habitant de Delphes, et accablé par le nombre, le fils d'Achille succombe. Dès qu'on le voit renversé, chacun veut avoir la gloire de lui porter une at-

[1] Danse vive et guerrière. On en attribue l'invention à Pyrrhus, le même que Néoptolème dont il est ici question. L'un et l'autre nom paraissent être dérivés du mot grec qui signifie *feu* : le mot *Pyrrhus* désigne la couleur de feu, et *pyrrhique* une danse pleine de *feu*.

[2] *D'un saut troyen.* C'est une allusion au saut d'Achille lorsqu'il s'élança du vaisseau sur le rivage.

teinte. L'un enfonce son épée dans son flanc, un autre lui lance des pierres : bientôt son corps n'est qu'une plaie hideuse, et ses beaux traits deviennent méconnaissables. Ils ont enlevé son corps de l'autel auprès duquel il était couché, et l'ont jeté hors du temple. Aussitôt nous avons recueilli cette triste et chère dépouille, et nous te l'apportons, ô vieillard, pour que tu l'arroses de tes larmes et que tu l'enfermes dans la tombe. Voilà comment le dieu qui prophétise aux mortels, qui enseigne aux hommes la justice, a reçu les hommages expiatoires d'un héros. Semblable aux hommes méchans, il a laissé vieillir le levain de la haine. Devons-nous l'honorer du nom de sage?

SCÈNE III.

PÉLÉE, LE CHOEUR.

On apporte le corps de Néoptolème.

LE CHŒUR.

Voici le corps du roi qu'on apporte dans ce palais. O prince infortuné! ô malheureux vieillard! en quel état faut-il que vous revoyez le fils chéri du généreux Achille! Hélas! c'est toi qu'atteint le coup qui l'a frappé.

PÉLÉE.

Dieux! quel objet douloureux j'ai sous les yeux! dans mes mains, au sein de ce palais! (*Il pousse des cris de douleur.*) O Thessalie! je succombe, je meurs.... sans postérité, sans enfans!... je n'ai

plus de fils! O trop cruelle destinée! sur quel ami porterai-je mes tristes regards pour adoucir l'amertume de ma douleur? O bouche! ô traits chéris! mains glacées que je presse en vain!... Ah! pourquoi les dieux ne t'ôtèrent-ils pas la vie aux bords du Simoïs!

LE CHŒUR.

O vieillard, plût au ciel! sa mémoire eût été plus honorée, et votre infortune moins cruelle.

PÉLÉE.

O hyménée, hyménée qui as perdu à la fois cette maison et cette cité! Hélas! mon fils, plût au ciel que jamais tu n'eusses contracté cette funeste, cette détestable alliance! ô mon fils! que la foudre eût frappé ta tête avant que la furie d'Hermione se fût emparée de ce palais! Plût au ciel que jamais tu n'eusses redemandé le sang de ton père à celui qui l'avait versé! c'était le sang de Jupiter; mais Phébus est un dieu; tu n'étais qu'un mortel.

LE CHŒUR.

Hélas! hélas[1]! c'est à moi d'offrir la première à mon maître, privé de vie, l'hommage de mes gémissemens, ainsi que l'ordonne la loi sacrée des mânes.

[1] Le chœur pousse des cris lamentables que Pélée répète. Ces cris ne peuvent se traduire. *Ottotoi, Ottotoi.* Les Grecs avaient un grand nombre d'interjections douloureuses auxquelles en français on ne trouve point d'expressions correspondantes.

PÉLÉE.

Hélas! hélas! vieillard infortuné! je répondrai par mes larmes à vos cris douloureux.

LE CHŒUR.

C'est par l'ordre d'un dieu; un dieu a frappé ce coup affreux.

PÉLÉE.

Mon cher fils! tu laisses ta maison déserte et ton vieux père dans l'abandon.

LE CHŒUR.

O vieillard! il fallait mourir, avant de creuser la tombe de vos enfans.

PÉLÉE.

J'arracherai mes cheveux blancs, je frapperai ma tête chenue et désolée.... Citoyens!.... mes deux enfans!.... Phébus m'a tout ravi.

LE CHŒUR.

O vieillard, né pour souffrir et pour voir tant d'horreurs! hélas! qu'allez-vous devenir?

PÉLÉE.

Sans enfans, sans appui, sans voir un terme à mes malheurs,..... j'épuiserai l'adversité jusqu'à ce que la mort m'engloutisse.

LE CHŒUR.

En vain une déesse vous honora de son amour.

PÉLÉE.

Frivole honneur dont je m'enorgueillissais! tout a péri, tout a disparu.

LE CHŒUR.

Seul vous errez dans ce palais désert.

PÉLÉE.

Plus de cité, plus de patrie. Loin de moi ce sceptre inutile! Fille de Nérée, qui habites les antres sombres et solitaires, reçois le dernier soupir d'un vieillard prosterné dans la poussière.

LE CHŒUR.

Quel soudain tremblement! un dieu fait sentir sa présence : voyez, mes amies, contemplez cette divinité qui traverse la lumière éthérée, et s'arrête sur ces prairies verdoyantes.

SCENE IV.

PÉLÉE, THÉTIS, LE CHOEUR.

THÉTIS.

Pélée, tu vois Thétis qu'un tendre souvenir de son alliance avec toi fait sortir du palais de Nérée. Je t'exhorte avant tout à modérer l'excès de ta douleur. Moi-même, hélas! moi qui n'aurais pas dû verser des larmes sur mes enfans, j'ai vu périr le fruit de nos amours, l'impétueux Achille, le premier héros de la Grèce. Je vais t'expliquer le

sujet qui m'engage à venir en ces lieux; écoute-moi. Ensevelis le fils d'Achille aux pieds de l'autel pythien ; que son tombeau soit un éternel reproche aux habitans de Delphes, et le monument honteux de la violence et des fureurs d'Oreste. Andromaque doit demeurer chez les Molosses, et s'unir à Hélénus par un nœud légitime. Ce fils, né roi, et seul reste des descendans d'Éacus, doit la suivre. Ses enfans régneront avec gloire dans la Molossie [1]. Ta postérité et la mienne, ô vieillard, ne doivent pas être éteinte, et Troie renaîtra de sa cendre : les dieux en prendront soin, quoiqu'elle ait été renversée par les conseils de Pallas. Et pour toi, je veux que tu sentes le prix de mon alliance; déesse et fille de dieu, je te délivrerai des maux de l'humanité. Je te ferai dieu, incorruptible et immortel. Ta divinité sera désormais unie à la mienne; tu habiteras avec moi le superbe palais de Nérée : delà, sortant du sein des eaux, sans

[1] La race des Éacides régna long-temps sur les Molosses. Le fameux Pyrrhus se glorifiait d'être issu du sang d'Achille. « Néoptolème, dit Plutarque, étant venu dans la Molossie avec beau» coup de troupes, s'empara de tout le pays, et laissa après lui » une longue suite de rois qui furent appelés les *Pyrrhides;* car » dans son enfance il avait eu le surnom de Pyrrhus. »

Parmi ses successeurs et ses descendans, Plutarque compte Tarrutas comme un prince distingué qui fit refleurir les lettres et les arts, et qui fut le trisaïeul de Pyrrhus, fils d'Éacide, l'ennemi des Romains, et le rival de la gloire d'Alexandre.

qu'elles puissent te nuire, tu verras Achille, objet de notre commune tendresse, habitant les palais insulaires et les champs de Leucé[1], dans le détroit de l'Euxin. Va donc à Delphes, va dans ces murs fondés par un divin architecte; rends au mort les derniers honneurs; enferme-le dans la tombe, ensuite reviens t'asseoir dans la grotte profonde de l'antique rocher de Sépiade. Restes-y jusqu'à ce que tu me voies sortir de la mer, suivie du chœur des cinquante Néréïdes, pour t'emmener au fond des eaux. Ce qui est réglé par la destinée, il faut le supporter, ainsi l'ordonne Jupiter. Cesse de pleurer les morts; tel est le sort que les dieux réservent aux humains; tous doivent tribut à la mort.

PÉLÉE.

Fille de Nérée! illustre et généreuse épouse!

[1] M. Brunck cite quelques vers de Denys le Géographe, qui jettent du jour sur ce passage. En voici la traduction : « On voit » au-dessus du détroit tortueux de l'Euxin, vis-à-vis de l'embou- » chure du Borysthène, l'île fameuse des héros. On l'appelle Leucé » ou *l'Ile Blanche*, à cause de la blancheur des animaux (ou *des* » *reptiles*) qu'elle nourrit. La renommée publie que l'âme d'A- » chille erre en ces lieux avec celles d'autres héros que Jupiter » voulut ainsi récompenser de leur vertu; car leur vertu jouit » d'une gloire incorruptible. » On appelait aussi cette île *Macaron*, le séjour des bienheureux. PLIN. IV, 13. Près delà, était le lieu nommé la *Course d'Achille*, mentionnée par tous les anciens géographes, et qui posséda, jusque dans les premières années du moyen âge, de nombreux monumens du culte qu'on y rendait à Achille. R.-R.

je te salue. Ta conduite est digne de toi, digne de tes enfans. Tu l'ordonnes, ô déesse! j'apaise ma douleur. Après avoir enseveli ce héros issu de mon sang, je me rendrai dans les antres du Pélion, qui furent autrefois témoins de mon bonheur. Heureux celui qui s'allie à une femme issue d'un sang généreux, ou qui fait entrer sa fille dans une maison vertueuse! N'enviez point la riche dot qu'apporte une méchante épouse : les vertus, et non la richesse, attirent la protection des dieux.

LE CHŒUR.

Les destinées se manifestent sous mille formes différentes. Les dieux accomplissent divers desseins contre l'attente des mortels : ce qu'on espère n'arrive point : un dieu trouve une issue alors qu'on désespère ; c'est ainsi que se sont offerts à nos yeux les événemens de ce jour[1].

[1] Voyez la note à la fin de *Médée*, tome VI.

FIN D'ANDROMAQUE.

EXAMEN
DE LA TRAGÉDIE
D'ANDROMAQUE.

Il semble qu'Euripide ait pris un soin particulier de déterminer le lieu de la scène. C'est un lieu appelé *Thétidée*, où étaient un temple et un palais. Il était placé entre Phthie et Pharsale; l'expression grecque me paraît indiquer clairement que ce lieu était situé dans le territoire de Phthie. Néoptolème laissait Pélée régner à Pharsale, et l'on voit par les derniers mots que ce vieillard prononce à la fin du troisième acte, qu'il commandait aussi à Phthie en l'absence de son petit-fils. La distance de ces deux villes était très-petite, à plus forte raison, la distance de chacune de ces villes au lieu intermédiaire où la scène se passe. M. Hardion conjecture avec vraisemblance que, vu l'étendue du théâtre grec, on voyait les deux villes de Phthie et de Pharsale dans l'éloignement des deux côtés de la scène. Lors donc que Pélée, à la fin de l'acte troisième, se retire avec Andromaque qu'il veut mettre en sûreté, ce prince l'emmène

à Pharsale, et non dans le palais de Néoptolème, comme le pense le P. Brumoy. Cette dernière retraite ne convenait pas à son dessein : le pouvoir dont Pélée jouissait en ce lieu n'était qu'un pouvoir précaire et momentané, au lieu qu'il portait le sceptre à Pharsale; aussi Andromaque parle-t-elle d'une route qu'elle va faire sous la protection du vieillard, et où elle craint qu'on ne lui tende des embûches. La suite de la pièce confirme ce sentiment : Andromaque ne paraît plus, elle est en sûreté dans le palais de Pélée; Hermione sort du palais de Néoptolème, a un entretien avec Oreste, s'enfuit, sans que Pélée s'en aperçoive. Mais pendant le chant du chœur, quelque fidèle esclave court à Pharsale l'en instruire, ou du moins lui faire part de ses soupçons, et le vieillard a le temps de revenir en hâte de ce lieu voisin, sans choquer les vraisemblances théâtrales.

Il n'en est pas de même du voyage d'Oreste, comme l'a remarqué avec raison le P. Brumoy. Il y a cependant deux moyens de sauver cette irrégularité : le premier est celui qu'indique M. Hardion; ce savant ne pense pas qu'on puisse conclure du récit du messager (acte V, scène 2), qu'Oreste fût présent au meurtre de Néoptolème. Je n'entrerai pas dans le détail de cette discussion : j'ai cru, à cet égard, devoir suivre l'autorité de MM. Musgrave et Brunck : ces deux savans cri-

tiques s'accordent à croire que, dans l'intention du poëte, Oreste était à Delphes au moment de l'exécution du complot qu'il avait formé. La seconde manière d'expliquer les faits sans violer l'unité de temps, est de supposer qu'Oreste a déjà exécuté son dessein lorsqu'il arrive à Thétidée, c'est-à-dire dès le commencement du quatrième acte; je ne vois rien dans la pièce qui s'oppose clairement à cette supposition que je me contente d'offrir à l'examen, sans m'empresser de l'adopter. Il est certain qu'en général l'unité de temps est respectée constamment dans les tragédies grecques. On a cependant exagéré lorsqu'on a fait une règle de rigueur de la remarque incidente qu'Aristote a faite sur cet objet. Il ne sera peut-être pas inutile de rappeler ici ses expressions. Ce philosophe indique les différences entre la tragédie et l'épopée : « Elles diffèrent encore en longueur, » continue-t-il; la tragédie tâche, autant qu'elle » peut, de se renfermer dans une seule révolution » du soleil, ou de s'en écarter peu. L'épopée est » indéfinie pour le temps; ainsi elles diffèrent en » cela. Toutefois au commencement, on ne faisait » aucune différence à cet égard entre la tragédie » et l'épopée. » Il y a assez loin de cette observation à la rigueur du précepte de Boileau.

Le temps où cette pièce fut composée paraît déterminé par les allusions qu'on y remarque. Ce

que dit Ménélas en quittant Pélée (acte III, scène 3, à la fin), au sujet d'une ville voisine de Sparte et qui est devenue son ennemie, s'applique naturellement à la ville d'Argos qui soutint une guerre contre Lacédémone, la treizième année de la guerre du Péloponnèse [1]. Les invectives d'Andromaque contre les Spartiates (acte II, scène I, à la fin), et quelques autres traits semblables qui indiquent à la fois la haine qu'on portait au nom de Sparte, et l'éclat dont ce nom jouissait; ces traits, dis-je, semblent caractériser l'époque où les Lacédémoniens avaient humilié l'orgueil d'Athènes. D'autres traits paraissent, suivant M. Hardion, regarder la nouvelle forme de gouvernement qu'on établit à Athènes après l'affaire de Sicile (vers 699, 471, 481). Ajoutons qu'il semble y avoir des allusions à une loi que les Athéniens avaient faite pour réparer les ravages de la guerre et de la peste; ils avaient permis à ceux qui pourraient entretenir une double famille, d'épouser deux femmes à-la-fois. On a vu dans la *Vie d'Euripide* qu'on prétend que ce poëte usa de cette liberté et s'en repentit. L'époque des divers événemens auxquels semblent faire allusion les passages qu'on vient de citer, est

[1] Cette observation est de Samuel Petit (*Miscellan.* lib. III, c. 16). M. Hardion réfute très-solidement l'opinion exprimée par ce savant, savoir qu'*Andromaque* avait été composée la XIIIe. année de la guerre du Péloponnèse. R.-R.

environ la vingtième année de la guerre du Péloponnèse.

Ces rapports, si intéressans pour un peuple libre, faisaient excuser bien des défauts; cette pièce avait besoin d'un tel secours; quoique les mœurs y soient traitées avec beaucoup de profondeur, sur-tout les caractères d'Andromaque et de Pélée, la partie principale y est négligée. Le défaut général de la fable, dit M. Hardion, est aisé à remarquer, elle renferme deux actions très-distinctes, et c'est le plus grand défaut que puisse avoir une tragédie. La première action finit au troisième chant du chœur, et a pour objet la délivrance d'Andromaque; la seconde, que j'intitulerais la mort de Néoptolème, commence à l'arrivée d'Oreste, et finit avec la pièce.

La faute d'Euripide, continue le même critique, est, à mon avis, d'autant plus blâmable, que les deux actions n'ont entre elles qu'un rapport indirect; qu'elles sont entièrement détachées l'une de l'autre; que la mort de Néoptolème n'est ni un effet, ni une conséquence de la jalousie d'Hermione contre Andromaque; qu'Oreste en est seul coupable, et que pour faire périr Néoptolème, il n'a consulté que son propre ressentiment.

M. Hardion termine sa dissertation [1] sur l'*An-*

[1] Publiée dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, t. VIII, en 1733, la même année où parut le *Théâtre des Grecs*.

dromaque d'Euripide, par une réflexion générale qui s'adresse particulièrement aux lecteurs français du théâtre grec, et que, par cette raison, je crois devoir placer à la suite de cet examen. On pourra aisément en faire l'application, particulièrement aux ouvrages de Racine et d'Euripide, mis en parallèle dans ce volume et dans le suivant.

« Les anciens poëtes dramatiques de la Grèce trouvaient de grands secours pour se rendre agréables à leurs spectateurs, soit dans la nature des sujets de leurs tragédies, qu'ils tiraient de l'ancienne histoire de la Grèce, soit dans la liberté qu'ils avaient de faire des allusions aux affaires publiques du dedans et du dehors. Ces secours manquent absolument à nos poëtes français; outre qu'ils sont obligés de se tenir renfermés dans des maximes générales, ces sujets qui intéressaient par eux-mêmes les Athéniens, ne nous touchent aujourd'hui que très-médiocrement; nous en voyons la représentation avec une sorte d'indifférence, parce que l'homme n'est pour l'ordinaire susceptible de terreur et de compassion, qu'à la vue des malheurs qu'il peut craindre pour lui-même; que suivant l'heureuse constitution du gouvernement sous lequel nous vivons, ces révolutions, qu'on pouvait mettre avec succès sous les yeux des Athéniens, ne font sur nous que de faibles impressions: nous les voyons dans un si grand éloignement à

tous égards, qu'à peine nous paraissent-elles vraisemblables. Un poëte français aura donc aujourd'hui plus de peine à nous émouvoir par la représentation des malheurs d'Andromaque, qu'Euripide n'en eut de son temps, sur-tout s'il est vrai qu'en peignant au peuple d'Athènes les malheurs de cette princesse, il lui peignait ses propres malheurs. Il y aura par conséquent plus de gloire pour le poëte français qui aura surmonté cette difficulté. C'est cette même difficulté qui vraisemblablement a porté nos poëtes tragiques à choisir par préférence pour leurs tragédies, des actions dont l'amour pût être le principal mobile, parce que, selon la remarque de M. Despréaux :

De cette passion la sensible peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre.

« Les troubles qu'elle cause nous touchent de plus près, et plus généralement; et l'on ne peut les représenter, qu'on ne rappelle à la plupart des spectateurs ce qui se passe en eux-mêmes.

« On aurait donc grand tort d'interdire à nos poëtes d'aujourd'hui un moyen qui est presque le seul qui leur reste pour réussir, et de les asservir à imiter dans la forme et dans le fond les tragédies des Grecs. Qu'ils puisent, à la bonne heure, dans ces excellentes tragédies, l'idée générale du beau; mais il faut qu'ils le ramènent à ce qui est con-

forme à notre génie et à nos mœurs; et les critiques français et italiens, qui se sont appliqués à décrier sans distinction toutes nos tragédies, ne peuvent condamner raisonnablement que celles où le poëte donnerait ridiculement, et contre toutes bienséances :

Ainsi que dans Clélie,
L'air et l'esprit français à l'ancienne Italie,
Et sous des noms romains faisant notre portrait,
Peindrait Caton galant, et Brutus dameret. »

FIN DE L'EXAMEN D'ANDROMAQUE.

NOUVELLES OBSERVATIONS

SUR

L'ALCESTE D'EURIPIDE,

PAR M. RAOUL-ROCHETTE.

La Grange-Chancel s'exprime ainsi dans la préface de sa tragédie d'*Alceste :*

« J'avais souvent entendu dire à M. Racine, » que de tous les sujets de l'antiquité, il n'y en » avait point de plus touchant que celui d'*Alceste*, » et qu'il n'avait point mis de pièce au théâtre de- » puis son *Andromaque*, qu'il ne se proposât de » la faire suivre par celle d'*Alceste.* Sa préface » d'*Iphigénie* fait voir combien il était rempli de » ce sujet. J'ai connu de ses amis particuliers, qui » m'ont assuré qu'*il avait exécuté son dessein,* » *et qu'il leur en avait souvent récité des mor-* » *ceaux admirables;* mais que peu de temps » avant sa mort, il eut la cruauté de priver le pu- » blic d'un si bel ouvrage, et de le jeter dans le » feu. »

On ne peut guère, d'après ce témoignage et ce-

lui dont s'autorise le P. Brumoy [1], révoquer en doute le dessein qu'eut Racine de mettre au théâtre le sujet d'*Alceste*. Il paraît même qu'il n'avait pas seulement manifesté l'intention et conçu la pensée de traiter ce sujet, mais que son plan avait été arrêté, et qu'il en avait *commencé l'exécution :* La Harpe s'est donc exprimé avec peu d'exactitude, lorsqu'il a dit que Racine *aurait été tenté de traiter ce sujet, s'il avait cru voir la possibilité d'un dénoûment qui pût convenir à notre scène.* Il est difficile de croire qu'un homme tel que Racine se soit aventuré dans un sujet tragique, au point d'en commencer l'exécution, sans être fixé sur l'espèce de dénoûment qu'il convenait d'y adapter; et, d'un autre côté, il est difficile de supposer qu'un pareil homme n'ait pu trouver dans son génie assez de ressources pour dénouer dignement et conformément à notre système dramatique, un sujet qui lui paraissait si intéressant à tous égards. Les deux principales difficultés qu'offre pour nous la fable d'*Alceste*, telle qu'Euripide l'avait puisée dans la mythologie, sont premièrement, que le généreux sacrifice d'Alceste s'accomplisse de l'aveu d'Admète, ou du moins sans autre obstacle de sa part, que celui d'un abattement morne et d'une douleur en quelque sorte

[1] Voy. plus haut, page 279.

passive ; secondement, qu'Alceste dévouée comme victime aux divinités infernales, ne puisse être rendue à la lumière et à son époux que par des moyens surnaturels. Relativement à la première difficulté, il paraît que Racine en avait triomphé, en supposant qu'Admète reste long-temps dans l'ignorance de la résolution héroïque de son épouse ; et l'on peut présumer que les développemens qui naissaient de cette situation d'Admète, et ensuite les combats de passions diverses auxquels devait donner lieu la révélation habilement ménagée du dévoûment d'Alceste, remplissaient abondamment le plan d'une action, si simple en apparence, sur-tout entre des mains qui avaient su tirer cinq actes des adieux de Titus et de Bérénice. Quant à la seconde difficulté, nous ne pouvons exprimer même de simples conjectures sur le moyen imaginé par Racine pour la surmonter. L'intervention d'Hercule et sa descente aux enfers, pour en retirer Alceste, semblent des conditions inséparables d'un pareil sujet. Les anciens n'en étaient point choqués. Leur théâtre, aussi bien que leur religion, offrait perpétuellement l'exemple de cette intervention des dieux ou des héros déifiés dans les événemens humains ; et quoique les Romains eussent à peu près banni ce mélange de leurs conceptions dramatiques, comme de leurs idées religieuses, l'imitation du théâtre grec, laquelle

était le fondement du leur, fit prévaloir chez eux le même principe, avec cette modification exprimée par Horace [1] :

> Nec Deus intersit, *nisi* dignus vindice nodus
> Inciderit.

Quant à nous, qui avons établi notre système dramatique sur des bases essentiellement différentes, et qui voulons, avant tout, qu'une action tragique s'accomplisse et se dénoue dans les bornes étroites de la vraisemblance, nous souffririons difficilement qu'Alceste fût ramenée vivante des enfers, après une lutte opiniâtre entre Hercule et la Mort, et nous renverrions ce dénoûment avec le genre de merveilleux sur lequel il se fonde, à l'Opéra qui est parmi nous, le théâtre des enchantemens et des prestiges.

Cependant, il serait peut-être convenable de modifier à cet égard des idées trop rigoureuses, dans des sujets, tels que celui d'*Alceste*, où cette sorte de merveilleux est indispensable, et produit, d'ailleurs un spectacle intéressant et pathétique. Si le public français n'a pas désapprouvé l'heureuse hardiesse de Voltaire, faisant apparaître et parler l'ombre de Ninus; si le même public n'a pas été davantage choqué de l'apparition inattendue d'Hercule, dans le *Philoctète* de Laharpe, qui n'est qu'une imitation de celui de Sophocle;

[1] *De Art. poét.* v. 192.

pourquoi n'admettrait-on pas, dans des sujets puisés aux mêmes sources, et qui ne pourraient pas se dénouer autrement, l'intervention de personnages divins, en la conformant, d'ailleurs, aux données de la fable qui les ferait agir et aux convenances de notre théâtre ?

Tous ceux qui ont traité le sujet d'*Alceste*, ont reproduit le dénoûment d'Euripide, qui lui-même l'avait puisé dans la fable, c'est-à-dire dans les croyances de sa nation. Je ne parle pas de l'opéra de Quinault, l'un des plus faibles de cet auteur, et d'ailleurs trop connu de nos lecteurs. La Grange-Chancel, qui a fait une tragédie d'*Alceste*, dont je ne saurais dire la même chose, l'a dénouée, comme Euripide; mais c'est là à peu près la seule obligation qu'il ait au tragique grec; et sa pièce n'en est pas meilleure. Il suppose qu'Alceste, secrètement aimée d'Hercule, a été laissée en dépôt par ce héros, entre les mains de Phérès, roi d'Iolcos, tandis qu'il allait purger la terre des monstres et des tyrans qui l'infestaient. Durant ce temps, qui n'est pas moindre de huit années, Admète a vu Alceste, a su lui plaire, est devenu son époux, et est déjà père de deux enfans, gage de leur tendresse commune, lorsqu'Hercule est jeté par une tempête sur les côtes de Thessalie, au retour de son expédition contre Laomédon, roi de Troie. Les alarmes où ce retour inopiné jette le

faible et imprudent Phérès; la fureur d'Hercule, lorsqu'il apprend de la bouche même d'Alceste, son union avec Admète, et l'étonnement et la crainte des deux époux, en apprenant à leur tour les espérances et les transports d'Hercule, forment une action incidente, au sein de laquelle se perd presqu'entièrement l'action principale, qui est le danger dont Admète est menacé par l'oracle, si quelque ami ne se dévoue à la mort en sa place. Mais ce danger, et par conséquent l'action de la tragédie, ne commence qu'à la fin du troisième acte; ce n'est qu'au quatrième, qu'Alceste sachant l'extrémité où son époux est réduit, par le refus de ses amis, prend la résolution de se sacrifier pour lui; et ce dévoûment s'opère, sous les yeux d'Admète, et presque sans opposition de sa part, du moins, sans aucun de ces développemens qui rendent, dans Euripide, la séparation des deux époux si pathétique et si touchante. Hercule, qui déjà a sacrifié son amour au bonheur de son ami, prend enfin le parti d'achever son ouvrage, en remettant Alceste dans les bras d'Admète, et c'est par ce retour inattendu d'Alceste échappée aux enfers, que se termine la tragédie de la Grange-Chancel, comme celle d'Euripide. Il est inutile sans doute de s'appesantir sur les défauts de cet ouvrage, que ne rachète aucun mérite de style, et qui, sous ce rapport, n'est pas moins indigne

de notre théâtre, qu'il est, sous tous les autres, éloigné du goût et de la conduite du théâtre grec.

Il existe de l'illustre Alfiéri une tragédie d'*Alceste*, publiée dans le recueil de ses œuvres posthumes [1]. Cet écrivain qui s'était épris de passion, à l'âge de quarante-huit ans, pour la langue et la littérature des Grecs, et qui se livra dès lors à cette étude avec toute l'ardeur et tout l'emportement qui caractérisaient ses autres passions, ne se contenta pas de traduire, avec une fidélité scrupuleuse, l'*Alceste* d'Euripide; il en composa une de sa façon, supposant, à la vérité, qu'il avait trouvé cette *seconde Alceste* dans un manuscrit grec, et qu'après l'avoir traduite fidèlement, comme la première, le manuscrit qui la contenait, avait disparu à ses yeux, et s'était constamment dérobé depuis à toutes ses recherches. Cette fiction n'est pas neuve, sans doute, et la manière dont elle est exposée par Alfiéri, n'est pas propre à la rajeunir, si ce n'est pourtant le zèle, assurément peu commun, avec lequel un auteur parvenu, dans sa langue, au comble de la gloire littéraire, se livre à l'étude, si pénible en elle-même, si épineuse à tout âge, et si rebutante au sien, de la langue et du théâtre des Grecs. Quoi qu'il en soit, examinons brièvement cette *seconde Al-*

[1] *Opere postume di Vittorio Alfieri da Asti, tomo I, Londra*, 1814.

ceste, non d'*Euripide*, comme Alfiéri l'intitule hardiment, mais bien d'Alfiéri lui-même.

L'action est aussi simple que celle de la tragédie grecque ; les acteurs sont les mêmes que ceux du drame d'Euripide ; un chœur de matrones thessaliennes intervient de même dans l'action, pour prendre part aux divers sentimens qui naissent du développement progressif de cette action. Le caractère d'Alceste, si noble, si touchant, si naturel, dans Euripide, est représenté sous les mêmes traits, et ici sans doute, l'imitateur n'avait rien de mieux à faire que de s'attacher scrupuleusement à son modèle. Le caractère d'Hercule offre également la physionomie que lui a donnée Euripide, si ce n'est que ce mélange de comique et de tragique que ne réprouvait pas absolument le génie du théâtre grec, et dont l'inconvenance était d'ailleurs sauvée par l'élégance et la dignité des formes du langage, ne se retrouve pas dans l'imitation d'Alfiéri. On ne voit pas non plus, dans sa pièce, ce qui nous déplairait certainement sur notre théâtre, Hercule à table, se livrant à toute la joie d'un festin, tandis que la mort d'Alceste a mis le palais en deuil : disparate choquante à nos yeux, mais qui ne l'était pas à ceux des Grecs, parce qu'elle n'en faisait que mieux ressortir pour eux le mérite de l'hospitalité donnée par Admète à Hercule ; et l'on ne saurait trop avertir les lec-

teurs modernes, que, de ce profond sentiment d'estime pour l'hospitalité, naissaient la plupart des vertus sociales des anciens et surtout des Grecs. Mais, du reste, l'arrivée d'Hercule dans le palais d'Admète, et la part que prend ce héros au deuil de son ami et à la délivrance d'Alceste, ne sont ni plus motivées, ni mieux préparées, dans la pièce d'Alfiéri, que dans celle d'Euripide. Hercule arrive brusquement au quatrième acte, et, sans que rien ait pu prévenir le spectateur de sa subite intervention, le héros thébain se trouve tout à coup placé entre Alceste mourante et Admète désespéré. C'est là sans doute un des défauts les plus graves du plan d'Euripide; il fallait qu'Hercule fût lié à l'action, dès le commencement de cette action; autrement, la péripétie occasionnée par son arrivée soudaine, ne peut être considérée que comme une action nouvelle, qui, ainsi que la première, a son exposition, son nœud et son dénoûment en quelque sorte à part.

Les principales améliorations que la tragédie d'Euripide ait éprouvées, en passant par les mains d'Alfiéri, consistent dans les caractères d'Admète et de Phérès. Admète, averti miraculeusement dans un songe du rétablissement de sa santé, par Apollon même qui le lui annonce, ne goûte cependant qu'imparfaitement la joie d'un changement si inespéré; il doute encore de son bonheur,

et les images funèbres dont il est obsédé, lui font envisager, ou du moins appréhender dans ce retour à la vie, un malheur plus grand que la mort même. Il confie ses craintes à son père, qui, trop instruit de la vérité, mais forcé au silence par Alceste, ne peut que justifier ses alarmes par la manière dont il y répond; il demande Alceste, afin de se réjouir ou de se consoler avec elle; il la voit, d'abord en présence de son père; ses craintes redoublent par l'air d'abattement qu'il remarque sur tous les visages, au lieu des signes de joie que sa guérison devrait y répandre; il presse Alceste de lui apprendre la cause de cette tristesse universelle; et après de vains efforts d'Alceste, pour dissiper le trouble de son époux ou pour déguiser le sien, la terrible vérité échappe enfin du sein d'Alceste déjà atteinte du mal qui doit bientôt la consumer. Cette révolution dans les destinées des deux personnages, conduite et ménagée avec beaucoup d'art, pendant deux actes entiers, est certainement d'un grand effet. Ici s'engage, entre les deux époux, un combat plein d'éloquence et de passion; il se termine bientôt à l'avantage d'Alceste, dont la résolution magnanime, secondée d'une sorte d'inspiration surnaturelle, triomphe des volontés du faible et malheureux Admète. Il semble qu'après un tel développement de tous les effets de la passion et de toutes les ressources de

l'éloquence, l'action ne puisse plus guère que languir, ou du moins qu'elle ne puisse plus offrir qu'une seule et même situation, jusqu'au moment de la catastrophe, c'est-à-dire, jusqu'au moment où s'accomplit le sacrifice d'Alceste. Tel est, en effet, le troisième acte de cette tragédie. Le spectacle d'Alceste mourante, de la désolation de ses enfans et de ses serviteurs, des vains efforts tentés par Admète pour l'arracher à sa cruelle destinée, ou pour la partager, remplit tout ce troisième acte, et ne présente par conséquent qu'une même situation, interrompue seulement par les reproches qu'Admète adresse à son père, sur la résistance qu'il a opposée aux volontés de l'oracle, en ne donnant pas ses jours pour ceux de son fils. C'est ici, quoique puisse dire le P. Brumoy, un des défauts les plus graves, ou du moins les plus choquans pour nous, de la tragédie d'Euripide; et Alfiéri a eu le tort, non-seulement de le reproduire, mais encore de l'aggraver, puisque, dans sa pièce, Phérès a voulu réellement se dévouer pour son fils, à l'insu de celui-ci; qu'il n'en a été empêché que par Alceste, dont l'ascendant victorieux a triomphé de sa généreuse envie, et qu'ainsi les reproches d'Admète, plus injustes ici, qu'ils ne le sont dans l'ouvrage grec, prennent, s'il est possible, un caractère plus odieux encore. Admète reconnaît bien vite son erreur, et l'expie

par les plus tendres regrets; mais était-il nécessaire de le rendre coupable pour le rendre intéressant; et l'auteur ne pouvait-il inventer d'autre ressort, que celui-là, si malheureusement emprunté d'Euripide, pour varier une situation nécessairement trop uniforme et trop prolongée?

A l'exception du défaut que j'ai déjà indiqué, savoir la brusque arrivée d'Hercule au commencement du quatrième acte, il y a beaucoup d'art dans la conduite de cet acte. L'intérêt excité par l'entreprise que va tenter le héros, produit dans l'âme d'Admète et des spectateurs, des alternatives de crainte et d'espérance, qui sont bien du ressort de la tragédie, et qui renouent le fil de l'action, presqu'entièrement rompu à la fin de l'acte précédent. Le cinquième acte est tout-à-fait calqué sur celui d'Euripide; il ne comprend qu'une seule scène, et n'offre également que le développement d'une seule situation, celle d'Admète, abîmé dans la douleur; et amené par degrés à reconnaître sa chère Alceste dans la femme longtemps voilée à ses regards, que le héros thébain a ramenée des enfers. On peut juger, d'après cet aperçu rapide du plan et de la conduite de *l'Alceste* d'Alfiéri, que s'il a habilement corrigé quelques-uns des défauts de la pièce grecque, et heureusement éludé quelques-unes des difficultés du sujet, il s'en faut bien qu'il ait produit un ou-

vrage irréprochable, même en ne le considérant que sous le rapport du système des Grecs, dont il se rapproche plus que du nôtre.

Il est inutile de remettre sous les yeux de nos lecteurs, le peu d'observations que Laharpe, dans son *Cours de Littérature*, a faites sur l'*Alceste* d'Euripide. Elles ne roulent que sur des points déjà discutés, non pas avec plus de goût, mais avec plus de savoir et d'étendue par d'autres critiques; et, quoique Laharpe reproche à ces critiques, et notamment au P. Brumoy, *de réclamer toujours les mœurs antiques*, il est certain que c'est pourtant *d'après ces mœurs*, et non d'après les nôtres, qu'il faut juger les anciens, et que c'est là la règle invariable suivant laquelle on doit apprécier, sinon l'agrément de leurs ouvrages, par rapport à nous, du moins le mérite de ces ouvrages en eux-mêmes, et relativement à leur constitution propre. Mais on retrouve tout le talent de Laharpe, exempt des erreurs, où l'ont trop souvent entraîné et sa prévention en faveur des modernes et son ignorance des anciens, dans cette imitation en vers des adieux qu'Alceste mourante adresse à son époux; il reconnaissait dans l'original, *le langage de la nature et de l'amour;* et certainement ce langage ne paraîtra point ici affaibli, même à ceux qui comprennent et qui goûtent le mieux le charme des beautés antiques:

Cher Admète, je touche à mon heure suprême.
Voyez ce que j'ai fait pour un époux que j'aime.
Pour vous sauver le jour, je me livre à la mort,
Et ma seule tendresse a voulu cet effort.
Je pouvais, jeune encore et veuve couronnée,
Aspirer aux liens d'un nouvel hyménée;
Mais je n'ai pas voulu survivre à vos destins,
Pour nourrir dans le deuil des enfans orphelins.
Ma vie est par mon choix éteinte à son aurore :
Vos parens à leur fils se devaient plus encore :
Vous étiez leur seul bien : par l'âge appesantis,
Ils n'avaient pas le droit d'espérer d'autre fils;
Et si votre bonheur eût fait leur seule envie,
Vous pouviez conserver votre épouse et la vie.
Mais ils vous ont trahi : les dieux l'ont ordonné;
A pleurer mon trépas vous étiez destiné.
Le ciel à mes enfans veut ravir une mère.
O vous ! pour qui je meurs, écoutez ma prière.
Je ne demande pas, pour prix de mes bienfaits,
Un sacrifice égal à celui que je fais.
Et quel bien, après tout, pourrait valoir la vie ?
Mais si de mon époux ma mémoire est chérie,
S'il aime mes enfans, s'il se souvient de moi,
Ah ! que jamais l'hymen, démentant votre foi,
Ne fasse dans mon lit entrer une autre épouse,
Qui, régnant sur mon sang en marâtre jalouse,
Accablerait bientôt, sous un joug odieux,
De nos premiers amours les gages précieux.
On ne connaît que trop les haines implacables,
D'un second hyménée effets inévitables.
Gardez dans ce palais d'introduire un tyran !
De mon fils, il est vrai, le péril est moins grand :

Son sexe est sa défense ; il croîtra près d'un père.
Mais à ma fille ici qui tiendra lieu de mère ?
Fille trop chère ! hélas ! s'il fallait quelque jour
Qu'une femme étrangère osât dans cette cour,
A la honte, au mépris dévouer ton enfance,
Et d'un hymen heureux te ravir l'espérance !
Si tu dois de Lucine éprouver les travaux,
Qui sera près de toi pour adoucir tes maux,
Pour t'offrir les secours de l'amour maternelle ?
Je meurs. Ah ! par pitié pour moi-même et pour elle,
Admète, jurez-moi de souscrire à mes vœux ;
Joignez cette promesse à nos derniers adieux.
Il faut nous séparer : la mort qui me menace
N'admet point de délai, n'accorde point de grâce.
Adieu, mes chers enfans ! adieux mon cher époux !
Vous, que j'ai tant aimé, vivez ; souvenez-vous
Qu'Alceste à cet amour appartint tout entière,
Fut la plus tendre épouse et la plus tendre mère.

FIN DES OBSERVATIONS ET DU VII[e] VOLUME.

ERRATUM.

Page 302, Ἀλλᾶ, lisez Ἀλλά.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

AVIS AU RELIEUR.

Alceste, page 211.



Tous ces vers sont coupés et peignent bien le désordre de la passion.

Le lecteur à du remarquer que j'ai répété religieusement, autant de fois que Virgile les fait reparaître, ces deux refrains :

> Incipe Mœnalios mecùm, mea tibia, versus.
>
> Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Ceux qui m'ont précédé dans cette traduction, et ceux qui l'entreprendront après moi, sont peut-être les seuls qui puissent apprécier l'horrible difficulté que j'ai eue à vaincre.

Virgile, dans cette églogue, a marché sur les pas de Théocrite; mais il est loin d'avoir fait oublier son modéle. On sait que Racine regardait la seconde idylle de Théocrite comme un des plus beaux morceaux de l'antiquité.

---

dieu Pan :

> Nec lacrymis crudelis Amor, nec gramina
> Nec cytiso saturantur apes, nec fronde cap

Ni le cruel Amour n'est rassasié de larmes, ruisseaux, ni les abeilles de cytise, ni les chè

Ces images pastorales ne sont point déplacée du dieu des bergers, et si elles ne partent point (reproche qu'on leur fait), c'est que Pan a p moquer de la douleur de Gallus que de la pa

Sarasin, le même dont Boileau disait: Il y a la matière d'un excellent esprit, mais la for Sarasin, dis-je, a imité ce passage de Virgile. entier la pièce où se trouve cette imitation. Outr n'est point long, on trouvera peut-être qu'il grâce, ni de naturel.

STANCES.

Voici bien les beaux lieux où l'Amour cou
par les mains de Philis le bienheureux Cyre




LEGATORIA PACCHIOTTI
TORINO
558

